DEFENSE DE L'HOMME

N° 20

SOMMAIRE

REVUE MENSUELLE — 3e Année. — MAI 1950 — PRIX : 40 FRANCS

DEFENSE DE L'HOMME

REVUE PARAISSANT TOUTES LES FINS DE MOIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE - ALGERIE - COLONIES		EXTERIEUR	
Six mois	250 fr.	Six mois	300 fr.
Un an	400 fr.	Un an	500 fr.

CORRESPONDANCE ET ENVOIS DE FONDS

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à Louis LECOIN, 73, rue Camille-Pelletan, Antony (Seine). Lui téléphoner au besoin à BERny 08-63.

Utiliser, autant que possible, pour tous les envois de fonds, le compte chèque postal : Mme LECOIN (même adresse que ci-contre) n° 4.504-77 - Paris.

PRIX DE L'EXEMPLAIRE : **40 FRANCS.** POUR L'EXTERIEUR : **50 FRANCS**

Versez à la souscription des abonnements gratuits

Puisque ce sont nos camarades les plus à plaindre qui en bénéficient. Et si vous en connaissez qui n'osent eux-mêmes nous demander ce service gratuit de la revue, n'hésitez pas, faites-le pour eux.

Nous avons reçu depuis la parution du précédent numéro :

Marcel Julié, 100 fr. ; *Adrien Plazanet*, 50 ; *Marcel Copitet*, 100 ; *Souvaïdjitch*, 100 ; *Galtier - Boissière*, 1.000 ; *M. Charbonnier*, 100 ; *Plé*, 1.000 ; *R. Calmels*, 600 ; *Robert Proix*, 100 ; *Groupe libertaire d'Oyonnax*, 100 ; *J. Moni*, 500 ; *Maurice Raphanel*, 200 ; *Paul Gauvin*, 500 ; *Paule Ruer*, 200 ; *Renée Allaiton*, 100 ; *René Lochu*, 40 ; *Emile Kammer*, 100 ; *Félix Gandillet*, 40 ; *Oreb*, 200 ; *Joseph Eychenne*, 100 ; *S.A.D.I.R.*, 660 ; *Charles Durand*, 100 ; *Anonyme*, 150 ; *Revel*, 200 ; *Nicaise*, 300 ; *Louis Girod*, 100 ; *R. Perrin*, 60 ; *Pierre Larceneux et Paul Le Bouété*, 200 ; *Alice Saint-Lager*, 100 ; *Marcel Petelot*, 100 ; *C. Nicolas*, 100 ; *Léon Eloy*, 150 ; *A. Sagest*, 100 ; *Arthur Lesage*, 100.

LE PACIFISME
à la croisée des chemins

DE permanents contacts, multipliés au rythme d'incessantes conférences, me font discerner un malaise grandissant, qui, en bien des cas, paralyse l'action de bon nombre de camarades.

Ce malaise, né d'une monstrueuse tentative de mystification, cet article tentera de le dissiper.

Je souhaite qu'il y parvienne.

L'interpellation brutale d'un militant communiste, reçue comme un coup qu'on assène au cours d'un débat public, posera le problème en soulignant la source du mal :

« Les pacifistes, me lança-t-il, doivent être à nos côtés quand nous luttons contre le plan Marshall de vassalisation économique, contre le Pacte atlantique et ses débarquements d'engins de mort, contre la « sale guerre » au Viet-Nam. »

Je ne sais pourquoi, en recevant le propos, m'est revenue à l'esprit l'apostrophe attribuée au polémiste catholique Veuillot : « AU NOM DE VOS PRINCIPES, JE VOUS RECLAME LA LIBERTE... » Avec sa contre-partie cynique : « AU NOM DES MIENS, MOI, JE VOUS LA REFUSE... »

Les deux blocs

Il m'apparaît utile de rappeler, en préface, l'opposition fondamentale entre les deux blocs de l'Est et de l'Ouest, opposition soulignée par tant de gestes diplomatiques, spectaculaires ou non, qui révèlent, avant tout et surtout, le conflit de deux idéologies, de deux structures à la fois économique et historique, en un mot de deux conceptions de l'homme et du monde.

Tentons ensuite de serrer la réalité présentée d'aussi près que possible en évitant l'écueil des slogans ou des mots d'ordre qui passionnent l'esprit et durcissent les positions. Qui obscurcissent le débat pour mieux dire.

Plan Marshall et Pacte atlantique

L'Amérique, dont le développement industriel inouï ne cachait qu'imparfaitement à ses dirigeants, au lendemain de la dernière guerre, la perspective d'une crise possible, surtout avec une Europe exsangue et ruinée, ne pouvait pas ne pas s'intéresser à nous.

Ce fut, après les premiers efforts d'un ravitaillement massif de nos contrées, le plan Marshall.

Reconnaissons que cette aide représentait pour les pays d'Europe, un apport essentiel, vital, seul capable de les préserver d'une effroyable misère.

Il n'est pas exclu non plus que le peuple américain, lui, y vit l'occasion de manifester à cette Europe douloureuse une sympathie qui est dans sa nature. Acte de haute solidarité par conséquent. Il est consolant de rappeler ici les pressions exercées par les syndicats américains sur leur pouvoir politique, pour que des « conditions » ne soient pas posées en échange.

Soyons nets : nous n'avons pas, en outre

et malgré cela, la naïveté de penser que, ce faisant, politiciens et hommes d'affaires américains agissaient, eux, par pur désintéressement.

L'Amérique avait besoin de liquider des stocks encombrants, de renouer avec une clientèle provisoirement perdue.

Ce n'est pas jouer du paradoxe d'affirmer que la misère européenne l'effrayait plus que sa prospérité possible. L'effrayait dans l'immédiat : on ne commerce pas avec des gens ruinés... L'effrayait aussi par ses conséquences politiques lointaines.

Rappelons alors l'accueil fait par l'Est à ce plan. La Russie, hésitante, entame des pourparlers. La Tchécoslovaquie donne sa franche adhésion. Un courant universel favorable se dessine.

Puis, brusquement, flairant le danger, le piège, que sais-je, supputant l'intérêt politique de la misère soigneusement entretenue, recul de l'Est.

Le plan Marshall devient alors un plan d'asservissement à la ploutocratie américaine, dénoncé et combattu comme tel.

On devine aisément pourquoi.

Le parti communiste doit jouer la carte de la France ruinée pour alimenter son agitation politique permanente. En conséquence, pas de relèvement pour les pays hors d'influence soviétique directe.

D'autre part, il n'est pas acceptable qu'une économie dite capitaliste — l'économie française en l'occurrence — ruinée essentiellement, reprenne vie et force. Quelle contre-démonstration de l'incapacité ou du vieillissement du régime on apportait à la classe ouvrière !

Le parti communiste, alors rejeté politiquement du gouvernement, dépossédé progressivement des leviers de commande administratifs et politiques que la Libération lui avait livrés, ne peut courir le risque supplémentaire d'un relèvement économique du pays, gage presque certain d'un apaisement social rapide.

D'où lutte, et lutte farouche, inexpiable, ou le souci de l'indépendance nationale est pure clause de style.

Grèves succédant aux grèves — facilitées par l'incompréhension politique d'un gouvernement apparemment frappé de sénilité intellectuelle, il faut bien l'avouer — sabotage pour compromettre la renaissance de notre production, démonstration d'un pays voué à l'impuissance et au désordre — il faut décourager les prêteurs américains — tel est le film des dernières années.

Dans le même temps, l'hostilité s'accuse entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. L'opposition des régimes — et des ambitions — s'accentue. Un fossé se creuse qui tend à devenir un abîme malaisément franchissable.

A l'agression intérieure permanente de la Russie par l'habile truchement des partis communistes nationaux, l'Amérique répond par un raidissement politique et militaire.

La défense armée européenne, estime-t-on, s'avère indispensable. Or, l'Europe est incapable d'y procéder par ses propres moyens. Les hommes d'Etat occidentaux lancent un cri d'alarme et un appel.

L'Amérique y répond : c'est le Pacte atlantique ; pacte défensif, affirme-t-on. Pacte de guerre, sans conteste possible.

L'Amérique l'attendait.

La France, nous le savons, est incluse dans la « zone de sécurité » américaine qui englobe tous les rivages atlantiques. C'est dire que l'Amérique ne peut tolérer la présence, chez nous, de la Russie soviétique — adversaire possible — bien que cette présence ne soit attestée que par l'existence d'un parti politique dont la subordination totale à Moscou n'est plus à démontrer, sans réagir immédiatement et prendre « ses » garanties.

La riposte immédiate du parti communiste ne pouvait faire de doute. Dans un conflit possible, mais non certain, où nous serions opposés à l'U.R.S.S., les commu-

nistes ne peuvent jouer qu'une carte : celle de la France vaincue.

Qui ne connaît la suite : sabotage systématique dans les usines, grèves de dockers dans les ports de débarquement, destruction du matériel américain.

On comprend mal le trouble qui saisit ici l'esprit de nombre des nôtres. Si j'étais communiste, la fin exigeant de tels moyens, je n'agirais pas autrement.

Ne l'étant pas, je conserve toute ma liberté d'appréciation.

Pouvions-nous refuser l'aide américaine ?

Parvenu à ce point de notre développement, j'estime nécessaire de répondre à la question suivante : pouvions-nous nous passer de l'aide économique ou financière américaine ?

Je réponds oui sans hésiter.

Mais il convient de savoir, dans ce cas, à quel prix : en nous imposant l'énorme travail et les pénibles sacrifices auxquels les Russes consentent, eux, depuis plus de trente ans.

C'est-à-dire, en acceptant, nous, peuple privilégié par la nature de son sol et de son climat, 10 ou 15 ans de vie précaire ou héroïque, où la bataille de la production — condition de notre indépendance — aurait été gagnée par 10 ou 12 heures de labeur quotidien, farouchement contrôlé, où les nécessités de notre redressement collectif auraient écarté les commodités individuelles, où il aurait fallu sacrifier la salle de bain à la charrue, le service de table à la machine à écrire, la voiture personnelle au tour parallèle, la reconstruction des logements individuels à l'énorme building administratif, et toute la douceur de vivre à l'armement intensif...

Cela supposait, d'ailleurs, une forte discipline imposée de l'extérieur, une dictature en un mot. On ne conçoit d'acceptation qu'à ce prix.

Sans contrainte — j'ai le regret de le dire — le Français n'aurait jamais subi cela. Nous avons des qualités qu'on peut estimer rares. Nous n'avons ni la souplesse du Slave, ni le haut esprit civique de l'Anglais. Nous sommes mieux préparés à l'acte héroïque passager qu'aux rudes disciplines continues.

Le Français — d'esprit petit-bourgeois — attendait impatiemment, qu'on s'en souvienne, les facilités d'avant guerre, il attendait, qui son vin, qui son beurre, qui son tabac, qui son essence à volonté.

Il aurait été bien mal reçu celui qui, au nom de l'indépendance nationale, lui aurait demandé, en 1946, de consentir encore à dix ans ou plus de vie précaire.

Or, le plan Marshall accepté, c'était la facilité immédiate retrouvée.

Rejeté, c'était l'héroïque aventure avec plus d'exaltation creuse que d'estomac garni.

Cela, les communistes ne le disent pas à la classe ouvrière qu'ils bernent d'opposition purement formelle.

Cela, nous ne devons pas nous lasser de le répéter.

Les pacifistes et les communistes devant le Pacte atlantique et la guerre indochinoise

Quant au Pacte atlantique, nous l'avons dit, c'est un acte de guerre tout simplement. A moins de verser dans l'illusion des pactes dits défensifs s'opposant aux pactes offensifs, ce qu'un esprit sérieux n'oserait se permettre.

« Vous alors, pacifistes, nous disent nos bons amis les communistes, devriez applaudir et participer aux sabotages de la défense nationale française autant qu'aux spectaculaires noyades du matériel de guerre américain... »

Nous ? Oui. Et des deux mains.

Y applaudir, voire y participer. Mais, attention, dans un tout autre climat politique.

Je déplore, et je ne suis pas le seul, que nous nous soyons laissés gagner de vitesse par les charlatans staliniens ou stalinisants.

Mais ce que je dénie aux communistes, c'est le droit, agissant ainsi, de se déclarer pacifistes et de prétendre nous rallier à eux.

Leur position est une position politique.

Ils sont contre UNE guerre — celle qu'on pourrait faire à l'U.R.S.S. — mais non contre LA guerre d'où qu'elle vienne.

Il en est de même de leur attitude devant le lamentable drame indochinois.

C'est d'abord, pour eux, une remarquable plateforme d'agitation, permettant de faciles mots d'ordre et des poncifs sentimentaux plus faciles encore.

Mais c'est surtout en cas de victoire du Viet-Minh, par le truchement de ce pays devenu « satellite », l'Angleterre et l'Amérique prises à revers et à contre-pied dans leurs positions océaniennes.

Simple problème de stratégie militaire !

Le souci des soldats français ou vietnamiens, tombant dans cette douloureuse affaire, n'a, avec ce qui précède, que de bien lointaines incidences. Ce sont d'efficaces motifs décoratifs !

C'est dans tout cela que réside l'imposture communiste que nous devons dénoncer sans hésitation. Certes, nous ne pouvons, nous, pacifistes, cautionner cette misérable aventure coloniale — misérable et sordide tout à la fois — nous devons rechercher nous-mêmes et contraindre les hommes de gouvernement à rechercher la solution humaine. Or, ce que cherchent les communistes, ce n'est pas l'indépendance du pays ou des hommes, c'est son asservissement économique et politique au Kremlin.

Si nous sentons cela, où est le malaise ?

Le pacifisme des communistes

Il est donc impossible si l'on veut être simplement honnête ou conséquent — ce dont les communistes n'ont cure, je le sais ! — d'accepter les armes russes et de briser les armes américaines, de magnifier la politique militaire de l'U.R.S.S. et de contester aux autres le droit à la même orgie guerrière.

Nous n'oublions pas que, dans le même temps où les staliniens multiplient « les manifestations en faveur de la Paix » et vont jusqu'à se montrer disposés à soutenir nos propres manifestations ou à épauler notre action auprès du Parlement (en faveur du vote du statut des objecteurs de conscience, par exemple), ils saluent avec allégresse « la journée du tank » en Russie soviétique...

Nous n'oublions pas, tandis qu'on dénonce l'arme atomique, « arme d'extermination massive » — comme si la guerre était acceptable par 20.000 cadavres à la fois et condamnable par 100.000 ! — que la Russie, bluff ou réalité, qu'importe, se flatte de posséder la plus puissante artillerie du monde ou la flotte sous-marine la plus nombreuse...

Dès que nous ne consentons plus à être les victimes de cette escroquerie intellectuelle, où est le malaise ?

Pour nous, les armements demeurent des armements, dangereux pour la paix du monde, où qu'ils se trouvent, quelles que soient les mains qui les tiennent ou les détiennent.

J'entends l'argument communiste, bien usé : « Les armes russes sont des armes défensives et, bien entendu, les armes américaines sont des armes offensives. »

Humanisation de la guerre, discrimination entre « armes offensives » et « armes défensives », vieilles sornettes dont les

communistes, qui ne s'en souvient ?, étaient les premiers à se gausser au temps où la défunte Société des Nations jouait aux marionnettes génevoises dans le palais d'or et de marbre des bords du Léman !

Pourquoi ne pas ajouter — l'image est à peine forcée — qu'il convient d'assurer la défense de « L'AGNEAU RUSSE » devant « LE MECHANT LOUP AMERICAIN » assoiffé de carnage...

Laissez-moi rire !

Conception simpliste de l'Histoire ou bien acte de foi, l'un et l'autre sont irrecevables par des esprits sérieux et enseignés par l'expérience.

Le pacifisme des communistes est un pacifisme conditionnel. Comme celui de l'U.R.S.S., d'ailleurs. C'est un aveu de faiblesse, de faiblesse présente.

Retenons cette évidence : la Russie est incapable de courir le risque d'une guerre, même avec des chances moyennes de succès, avant au moins dix ans.

Son armement industriel a subi, durant cette guerre, de sévères et graves destructions. Toutes ces plaies ne sont pas encore guéries. En comparaison de l'efficacité industrielle américaine, sa force est de l'ordre de un à deux.

Il est possible, vraisemblable même, que la Russie possède, EN THEORIE, le secret atomique. Il convient dès lors de l'exploiter pratiquement. Ce qui reste à faire. Or, on n'improvise pas de telles usines. Il y faut du temps, ce temps que l'adversaire utilise, lui, à accumuler les explosifs.

Le glacis protecteur des « Etats satellites » est insuffisamment organisé et sûr. Les « purges » ou procès actuels en sont les signes. L'insubordination yougoslave est gênante. Sa position, en cas de conflit, imprévisible.

Ce sont là des atouts en faveur de la paix !

Mais que les communistes aient le courage de l'avouer : ils salueraient avec joie une guerre s'ils possédaient la certitude d'une victoire russe. Certains osent le dire.

Rappelons ce comique, et symptomatique, incident du congrès communiste des intellectuels pacifistes de Breslau, l'an passé : un naïf parlementaire anglais, égaré en ces lieux, se laisse emporter par une dérisoire logique. Oubliant sans doute la composition de son auditoire, il exige la paix immédiate même en Chine, et ce, peu de mois avant la victoire alors prévisible de Mao Tsé Tung...

Quel tollé général ! Quel concert d'imprécations ! Quels hurlements réprobateurs ont salué le pauvre Candide anglais ! Incident combien instructif !

Le masque, d'ailleurs, ne dissimule qu'imparfaitement leur vrai visage. Nous le savons, d'une certitude toute charnelle : qu'en Russie le retard industriel soit comblé et dépassé, la découverte atomique largement exploitée, le clan des satellites consolidé par l'extraction de l'écharde du titisme (objectif n° 1) et tout sera changé.

Le moindre incident diplomatique risque d'être exploité à fond.

Nous ne sommes pas dupes de cette farce tragi-comique. Nous acceptons notre idéalisme comme une vocation du cœur ou de l'esprit. Nous n'acceptons pas d'être pris pour des jobards ou des imbéciles. Nous voyons clair.

La Russie a fait sa rentrée sur la scène européenne après une éclipse de près de vingt années. On ne devait pas ignorer que l'équilibre précaire de ces régions contiguës serait révisé dès ce moment. L'action de la Russie sur ses voisins n'est pas une nouveauté. C'est la simple manifestation de cette « loi des permanences historiques » qui conduit l'U.R.S.S. là où manœuvrait jadis la politique tsariste.

Cela aussi nous le savons.

Cette attitude illustre ce qu'Albert So-

rel appelait « la constante orientale ».

La politique intérieure n'y ajoute pas grand-chose !

Convoitises de toujours ! Vieil impérialisme slave réveillé !

Dans l'ordre du jour de la victoire, Staline déclarait d'ailleurs que le peuple russe avait attendu trente ans la revanche de Port-Arthur !

Paroles bien suggestives !

Le pacifisme que nous défendons et proposons

Ce disant, nous reconnaissons que notre pacifisme comporte quelque chose de redoutable.

Pour nous, dont la manière de vivre polie par des siècles d'histoire est occidentale, pour nous qui croyons à « la personne », notre volonté de paix, où la chaleur du cœur retient et corrige la froide logique de l'esprit, notre volonté de paix est un acte difficile.

Cet acte, il faut quand même l'accomplir.

Il le faut pour tenter de préserver cette pauvre chair des hommes.

Il le faut pour sauvegarder cette liberté humaine à chaque conflit réduite.

Il le faut, car nul ne sait les lendemains possibles d'un tel drame cosmique.

La Russie n'est pas prête. Son pacifisme de pacotille en est la preuve et le signe visible.

Nous disposons d'un répit. Ce répit, il est malaisé de le mesurer dans le temps. Dix ans ? Plus encore ? Nul ne le sait avec exactitude.

Le problème de la paix, nous ne nous lassons pas de le répéter, c'est le problème de l'utilisation de ce répit.

Et — qu'on nous entende bien — c'est sur le plan de la justice sociale qu'on la sauvera si elle peut être sauvée.

Si le Pacte atlantique est un facteur inquiétant, la présence des partis communistes soi-disant nationaux, entièrement à la dévotion de l'U.R.S.S., véritable 5e colonne russe campant sur notre territoire, est un redoutable handicap pour la paix du monde.

Elle encourage, partout où elle opère, l'agression russe en lui laissant espérer une impossible résistance occidentale poignardée dans le dos par les néo-collaborateurs staliniens.

Il faut lever cette hypothèque, c'est-à-dire arracher les masses ouvrières françaises à la fascination, à l'envoûtement communistes.

Comment ?

Par une politique audacieusement sociale. Nous ne sommes pas ici, à « Défense de l'Homme », des conservateurs sociaux. Nous nous refusons à nous laisser confondre avec la meute réactionnaire qui aboie aux chausses des communistes. Notre résistance à l'entreprise stalinienne — puisqu'il faut bien se défendre contre cette propagande perfide et mensongère — rend un autre son, il faut en convenir.

La condition ouvrière présente est atroce.

Elle justifie toutes les révoltes, comme elle explique les plus folles attentes.

Il est scandaleux d'assurer au travailleur un standard de vie à peine supérieur à la moitié de ce qu'il était avant la guerre, alors que la haute industrie et la grande banque multiplient les profits et accumulent les dividendes.

Parfois, je l'avoue, j'éprouve quelque hésitation du cœur — sinon de l'esprit — lorsqu'il me faut dénoncer le mirage du paradis soviétique. On hésite à arracher aux hommes l'espérance qui les préserve de pourrir dans le malheur.

Le parti communiste n'a pas de plus précieux, de plus efficaces alliés que les réactionnaires bornés et stupides qui inspirent ou conduisent notre politique intérieure présente. « JUPITER AVEUGLE CEUX QU'IL VEUT PERDRE. » Membres

avoués du parti communiste, ces hommes lui seraient d'une moindre utilité.

On étonnerait fort les naïfs conservateurs qui ont porté ces messieurs au pouvoir si on leur disait que ceux-ci y font — et mieux qu'eux encore — la besogne des Thorez et consorts.

C'est pourtant l'exacte vérité.

Ce redressement politique intérieur s'effectuera-t-il à temps ?

C'est pour les idées, pour l'humanisme qui nous sont chers, une question de vie ou de mort. Pour ces idées et pour nous-mêmes aussi d'ailleurs.

Construire un ordre nouveau sans bannir la liberté, demeurer résolument révolutionnaire sans renoncer à être humain, telle est la seule, l'unique route, circulant à égale distance de tous les monolithismes niveleurs, qui nous puisse conduire, dans la paix maintenue, à une société véritablement renouvelée dans sa forme et dans son contenu.

Mais nous n'avons pas d'autre choix.

Ou accepter la guerre avec ses risques monstrueux, ses perspectives incertaines, par le truchement préalable d'une ruineuse politique d'armements.

Ou la refuser — malgré l'inquiétante conjoncture présente — et tenter de gagner le cœur et l'esprit des masses ouvrières françaises par une politique généreusement humaine.

Pour nous, nous avons fait notre choix, les yeux grands ouverts sur le monde présent, ses misères, ses duplicités, ses espérances aussi.

Accepter la guerre ? Jamais. Tout en nous s'y refuse.

Nous taire, alors ? Peut-être, un jour, si finalement l'immonde bêtise s'avérait impossible à déplacer. Ce serait la seule forme que pourrait prendre notre abdication.

Notre univers bouleversé attend les maîtres mots qui conjureront les forces telluriques en marche. Ces mots vivants, qui les prononcera ?

Ils valent des armées !

De notre pays, le monde attend autre chose que des querelles. Il attend une nouvelle espérance. Le comprendra-t-il enfin ?

Vous serez vaincu, me répète-t-on souvent.

C'est possible.

Je me plais alors à répéter, pour la consolation et l'apaisement de mon esprit, qu'il vaut mieux être provisoirement vaincu avec une cause possédant l'avenir, la cause de la Vie, que vainqueur avec une cause ayant immanquablement pour aboutissement la Mort.

Robert JOSPIN.

Serait-ce possible ?

Il est exact, comme l'indique l'ami Jospin, que les communistes découvrent enfin l'objection de conscience — leur groupe parlementaire ayant tout récemment déposé un autre projet de loi favorable aussi au statut dont nous avons entretenu nos lecteurs à différentes reprises.

Mieux vaut tard que jamais ! serions-nous tentés de nous écrier, si de mauvais bruits ne circulaient et nous faisaient craindre le torpillage d'un projet de loi que nous considérions en bonne voie de réussite avant l'appoint des deux cents voix des parlementaires bolchevistes.

En effet, des socialistes et des M.R.P. protestent contre l'adhésion tardive des amis de M. Thorez, parlent de manœuvre, et déclarent qu'ils ne mêleront pas leurs bulletins de vote à ceux des staliniens, à cette occasion.

S'il y a manœuvre, il faut la déjouer, messieurs les socialistes, non pas en vous abstenant, mais en votant pour le projet Philip qui a la priorité et auquel les communistes devront se rallier. Sinon, vous laisseriez les objecteurs en prison et commettriez une canaillerie — il n'y a pas si longtemps, d'ailleurs, que vous mélangiez vos bulletins de vote avec ceux de vos « frères ennemis », ne faites donc pas hypocritement les bégueules.

LE REVENU NATIONAL

" Chacun en a sa part et tous l'ont en entier "

◆◆◆◆◆◆◆

Les statisticiens ne sont pas d'accord sur le montant du revenu national évalué en papier. Pour l'année 1948, la Société d'études et de documentation économiques industrielles et sociales le chiffre très exactement à 5.980 milliards. Pour 1949, elle n'a encore rien dit, mais les calculs approximatifs de la Commission du bilan national accusent 7.500 milliards. Pour 1950, rien encore n'a été publié. Il paraît cependant raisonnable de retenir le chiffre de 7.000 milliards obtenu en tenant compte d'une moyenne des deux précédents à laquelle on ajouterait l'augmentation de 15 % qui ressort, dans la production, de la comparaison entre le premier et le second semestre de 1948.

Quand on parle de revenu national, on englobe sous le vocable les revenus propres du travail, ceux des exploitations qui ne sont pas en société, ceux des capitaux mobiliers ou immobiliers et enfin, les bénéfices non distribués des sociétés.

Il n'entre pas dans mon propos de faire la part qui revient à chacune de ces catégories : elle n'a d'importance que sous le rapport de la distribution et, à ce titre, elle ne peut faire l'objet que d'une étude particulière qui viendra en son temps.

Ce que je voudrais dire d'abord, c'est qu'en 1938, le revenu national tournait autour de 360 milliards et que, par conséquent, dans la monnaie papier, il se trouve, en 1950, approximativement multiplié par vingt.

Si on le compare au prix de la vie, on remarque qu'il en a été de même de celuici : l'indice qui porte sur les 34 articles syndicaux est 19,22 très exactement pour le mois de mars.

Si on le compare au montant des budgets, on obtient les chiffres suivants au chapitre des dépenses : 118 milliards pour 1938 et 2.300 milliards pour 1950. Là encore, c'est le coefficient 20 qui s'applique, — 19,64 exactement.

Les statistiques qui concernent les salaires sont si divergentes qu'il n'est guère possible de les prendre comme terme de comparaison, mais il n'est pas imprudent de retenir le coefficient 15 — et encore — en précisant qu'on fait la part belle à l'adversaire, car il est vraisemblablement inférieur à ce chiffre.

Si, maintenant, on en vient à la masse des billets en circulation, on obtient : pour 1938, 100 milliards environ et pour 1950, 1.300 milliards en gros. Ici, c'est le coefficient 13 seulement qui joue.

En 1938, les rapports qui existaient entre le revenu national, le prix de la vie, les dépenses budgétaires, le pouvoir d'achat des salaires et la masse des billets en circulation caractérisaient déjà un déséquilibre certain. Les chiffres qu'on vient de lire montrent clairement que ce déséquilibre s'est encore aggravé. Le lecteur en déduira sans peine :

1° Que si le revenu national a été multiplié par 20 et les salaires seulement par 15 (?), le profit capitaliste s'est augmenté de la différence;

2° Que si, avec des salaires au coefficient 15 (?) on est obligé d'acheter des produits qui sont passés au coefficient 19,22, le pouvoir d'achat s'est diminué de la différence;

3° Que la circulation monétaire seulement 13 fois plus grande est d'environ 1/3, plus insuffisante encore qu'en 1938 pour permettre l'absorption de la production nationale.

Dans le premier cas, c'est pour cette raison qu'un entrepreneur de travaux publics, pleurant la misère et jurant qu'il ne peut pas augmenter ses ouvriers, peut néanmoins consacrer 40 millions à l'aménagement d'un appartement à Auteuil.

Dans le second, c'est pour cela qu'« ils » ont fait la guerre, qu'on « les » a jetés contre l'ennemi du moment sous un quelconque prétexte idéologique, etc... C'est de cette façon qu'on fait payer les frais de la casse à ceux qui n'en sont pas morts, tout en leur permettant d'apprécier, à la tranche de pain qui se rétrécit en peau de chagrin au long des ans, le prix d'une liberté toujours aussi discutable, sinon plus.

Et dans le troisième, il faut bien que l'exploitation du travail des hommes s'assortisse des menus avantages de la spéculation.

Au fond des choses

Si on veut pousser l'investigation, il faut prendre en considération un autre chiffre : la masse globale des salaires et traitements qui tourne autour de 3.000 milliards.

La première observation qui s'impose à son sujet ressort de la comparaison avec ce qu'elle était en 1938 : 180 milliards. Coefficient : 18. Mais il faut tenir compte que pour obtenir ce coefficient, on fait entrer dans la masse des salaires et traitements distribués, tout ce qui est retenu au titre de la Sécurité Sociale, ce qui est de nature à la diminuer sensiblement si on ne veut tenir compte que du pouvoir d'achat effectif.

La seconde met en présence deux chiffres : revenu national, 7.000 milliards; revenu distribué, 3.000 milliards, soit à peine la moitié. On est en droit de se demander où passe le reste ou tout au moins de faire le départ entre le nombre de ceux qui bénéficient de 4.000 milliards et ceux qui ne disposent que de 3.000 milliards. Dans un régime bien conçu, il y aurait les 4/7 de la population d'un côté et 3/7 de l'autre. Or, il en va tout autrement. Sur les 42 millions d'habitants que compte approximativement la France, il y a 12 millions de salariés qui représentent 23 millions de personnes environ. En face, il y a 16 millions de paysans qui disposent d'environ 2.000 milliards. Et les 2.000 milliards qui restent sont gardés par les 2 à 3 millions de personnes qui font le complément à 42 millions (1).

Ces chiffres donnent la mesure de l'inégalité dans la répartition du revenu national, lequel, si on le divisait par le nombre des habitants, donnerait 175.000 francs par tête, annuellement, soit 700.000 francs environ pour toute famille de quatre personnes.

Nous sommes loin de compte.

Et c'est sous cet angle, bien plus encore que sous celui de l'inégalité impliquée par la hiérarchie sociale, qu'ils posent la question du régime, de l'exercice du pouvoir et de l'Etat.

Le salaire

La notion de salaire a beaucoup évolué au cours de ces dernières années. D'individuel, le salaire est devenu social et il comprend deux parts : une part individuelle et immédiate qui est versée au salarié et une part différée qui est versée à la collectivité, c'est-à-dire remise dans le circuit et qui n'est distribuée qu'éventuellement sous la forme de soins médicaux et pharmaceutiques ou de pension de retraite. Dans toutes les statistiques, c'est le salaire social qui entre en ligne de compte. Les syndicats eûssent voulu que la part différée fut attribuée en sus, ce qui est normal; les patrons se battent actuellement pour qu'elle reste comptée dans le pouvoir d'achat, ce qui l'est moins.

Dans l'état de la question, le patron retient à l'ouvrier une cotisation ouvrière de 6 %, et il en fait masse avec sa coti-

(1) Tous ces chiffres ne sont qu'approximatifs, mais les retouches qu'on peut leur apporter ne sont que très légères.

sation patronale de 10 %; il doit y ajouter sa cotisation aux allocations familiales de 16 %, sa cotisation aux accidents du travail de 3 % en moyenne, et enfin son versement forfaitaire de 5 % au titre de la taxe proportionnelle. Il envoie périodiquement le tout aux administrations intéressées.

A l'occasion des discussions ministérielles sur les salaires anormalement bas, il a été précisé que : 75.000 salariés gagnent moins de 10.000 francs par mois; 120.000 salariés gagnent de 10.000 à 11.000 francs; 20.000 salariés gagnent de 11.000 à 12.000 francs; 600.000 salariés gagnent de 12.000 à 13.000 francs; 800.000 salariés gagnent de 13.000 à 14.000 francs; 1.000.000 salariés gagnent de 14.000 à 15.000 francs, toutes indemnités et tous prélèvements inclus. Encore n'a-t-on pas tenu compte de deux millions de personnes appartenant aux fonctionnaires, à la S.N.C.F., à l'agriculture (ouvriers agricoles), au personnel domestique, etc., qui entrent dans la dernière catégorie. Tout ceci fait que, sur 12 millions de salariés, il y en avait près de la moitié dont le salaire global était inférieur à 15.000 francs par mois !

On voit que, si on entre dans le détail, le revenu national est partagé de telle sorte qu'un tiers de la France au moins vit dans la misère pour qu'un quinzième puisse se vautrer dans le luxe le plus insultant. Et ceci ne veut pas dire que ceux qui sont entre les deux vivent normalement !

La part du travail

Dans une discussion qui portait sur les prix de revient, un député qui, par extraordinaire, s'était documenté aux sources, a pu dire que : « Dans le prix de vente légal d'un mètre de tissu, soit 1.300 francs, il y a : pour la matière première peignée, 386 francs, soit 29,8 %; pour les autres frais de fabrication, 106 fr. 99, soit 8,2 %; pour les impôts et taxes, 130 fr. 90, soit 10 %; pour l'entreprise, y compris les frais de représentants, 91 fr. 18, soit 7 %; pour le grossiste, 212 fr. 23, soit 16,3 %; pour le détaillant, 267 fr. 65, soit 20,6 %; pour les salaires, appointements et charges sociales, 104 fr. 50, soit 8 %. »

Autrement dit, s'il est permis de généraliser et d'étendre le raisonnement à toute la branche textile, dans tout ce qui se vend, le salaire de l'ouvrier entre pour 8 %, charges sociales comprises.

En face de cette évidence, on peut dire, comme l'a fait le ministre de la Production Industrielle, en répondant à l'orateur, que : « Les prix comportent nécessairement un certain nombre de parts : la part du capital, qui doit être telle que les capitaux investis puissent se reconstituer, la part de l'Etat ou impôts, dont nous savons qu'elle est actuellement excessive, mais légitime dans son principe, la part de l'entrepreneur ou profit, qui rémunère son travail personnel d'une part, et d'autre part son initiative, son entregent et les risques qu'il court, et enfin la part du travail, dont la légitimité et la nécessité n'ont pas à être justifiées. »

Mais le régime qui aboutit à de telles anomalies n'en est pas moins condamné moralement et, s'il ne l'est pas dans les faits, on le doit à la magnanimité, à l'inconscience ou à la coupable résignation de ses victimes.

Paul RASSINIER.

UN TIMBRE POUR LA RÉPONSE

Que nos correspondants pensent à mettre un timbre dans leur lettre pour la réponse. Pour chacun d'eux ce ne sera pas tellement onéreux, mais pour nous ce sera une grosse économie. Merci.

Indication sur l'intelligence

Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où je devais être, et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. J'aime mieux être, et même être impertinent raisonneur, que de n'être pas. (DIDEROT.)

LE mot : Intelligence est de ceux dont on use avec le plus de facilité et le moins d'à-propos. Pour certaines personnes, il revêt un sens altéré et couvre ainsi les agissements spécialisés de plusieurs sortes d'individus.

Pour d'autres, c'est le tabou qui leur permet de conjurer les manifestations de quelques-uns de leurs semblables.

Enfin il sert bien la paresse, car en l'employant on se dispense généralement d'une analyse du comportement des hommes. On laisse ainsi se perdurer une confusion entre l'Intelligence et l'Esprit. Ce faisant on perd de vue l'objectif premier de la défense de l'homme.

***

Si l'on admet que l'intelligence est la faculté qui permet aux hommes de comprendre et de résoudre les problèmes et les difficultés de leur existence, l'aptitude plus ou moins grande qu'ils ont à régler ces problèmes et ces difficultés marque les degrés de la faculté en question.

Grâce à elle, l'homme est essentiellement réactif. L'incessante réaction qu'il oppose à l'Univers ne suffirait pas cependant à le distinguer radicalement de l'animal. Il faut qu'il construise mais il importe qu'il le fasse en se renouvelant, en modifiant le milieu où il vit. C'est l'interaction continuelle entre l'Homme et l'Univers qui semble devoir être placée à la base de l'évolution de l'humanité. Parce qu'elle existe à un degré infiniment moindre pour l'animal, celui-ci est demeuré à peu près statique.

L'instinct est le mécanisme d'une organisation animale définitive.

Le signe de l'Intelligence est le dynamisme. Elle est donc une faculté pragmatique.

Pour saisir la portée de cette affirmation, il convient de se tourner vers la préhistoire et la protohistoire. L'homme de ces époques s'est heurté durement à la nature. Il a senti vivement et il a pensé. Egoïste, quelque peu sublimé, il s'est assez rapidement assigné comme objectif, de *vivre commodément* dans l'univers hostile. Il a fait jouer ses facultés disciplinaires contre les éléments, contre le cadre naturel. Ainsi, il a inventé le feu ; ainsi il a inventé la roue, les instruments d'attaque et de défense contre les bêtes fauves ; il a inventé les ustensiles de ménage...

Vinrent ensuite ces découvertes pratiques innombrables qui, toutes, furent marquées du *sceau du confort.* Chaque fois l'inventeur a fait preuve d'intelligence. C'en était encore une que l'utilisation par d'autres hommes des trouvailles des inventeurs.

Et les siècles s'écoulèrent. Par l'accumulation, le capital pratique grossissait toujours davantage. Il alimentait les facultés créatrices, les incitait sans cesse dans le *sens de la commodité.*

Mais déjà un autre signe était apparu, celui de la *gratuité de la découverte.* Ici nous dépassons l'intelligence et nous atteignons à la spiritualité, à l'esprit. *Gratuité de la découverte et, plus généralement, gratuité de la compréhension humaine,* tel est, semble-t-il, le caractère spécifique de l'esprit. Ici l'on échappe ou l'on veut échapper aux nécessités de l'existence. On croit aux possibilités de l'homme en dehors de tout empire de

l'univers. Face à face avec la nature, il n'est plus question pour l'homme de lutter uniquement contre elle pour la vaincre. Il est question de percer gratuitement son mystère. Et dans la nature il faut inclure l'humanité.

Par l'esprit, il s'agit donc de comprendre l'univers d'une manière désintéressée. Il s'agit d'être curieux. Faisant acte de compréhension, l'esprit (et non l'intelligence) cherche à admettre.

L'admission, dans le phénomène esprit est l'équivalent, dans le phénomène intelligence, de la résolution des difficultés ou de l'adaptation de l'individu à une situation donnée.

Esprit est tolérance, intelligence est action, parfois même action froide, voire implacable.

Esprit est bonté, intelligence est souvent dureté.

***

Je crois qu'il convenait de séparer ces deux facultés qui sont esprit et intelligence. Je penche pour celle-là bien que généralement on fasse de celle-ci le sommet de la présence humaine.

De ce qui précède il découle que le critère de la compréhension n'est pas suffisant pour caractériser l'intelligence. Outre qu'il manque l'élément : *réalisation,* ou si l'on préfère, son parasynonyme : *adaptation,* le terme compréhension se trouve être commun à l'esprit et à l'intelligence, avec cette réserve que la *gratuité* est une forme discriminatoire des deux facultés, au profit de l'esprit.

Car, en effet, avec sa gratuité, l'esprit est libre. Etant libre il est aussi très vaste.

Rien de ce qui est l'univers (y compris l'homme) ne lui est étranger. La spécialisation des activités lui répugne. Les contingences qui accrochent l'intelligence ne l'arrêtent pas. Il établit des correspondances, des liaisons. Il est synthétique ou plutôt il est en état permanent de synthèse.

Il place l'homme dans une situation métaphysique (au delà de la physique). Ceci expliquerait, par exemple, que de grands mathématiciens (pour ne citer que ce cas invoqué très souvent avec ironie) font des erreurs dans leurs additions.

Mais le problème est de savoir si l'esprit renferme nécessairement l'intelligence ou si, au contraire, les deux facultés doivent être considérées comme autonomes.

Il semblerait, selon les prémisses, que la première proposition soit correcte, encore que la différence de qualité des deux facultés s'y oppose apparemment. Je rappelle à ce propos qu'esprit est bonté, qu'intelligence est dureté.

Dès lors, comment l'esprit pourrait-il à la fois, contenir la bonté et la dureté ? Ce n'est pas une gageure, mais l'événement est possible chez des hommes à la fois méditatifs et actifs.

Question d'équilibre sans doute, commandée en fin de compte par la *nécessité.* De tels hommes doivent se dédoubler. Une certaine technique de vie détruit alors, en eux, le paradoxe.

Mais dans la généralité des cas, esprit et intelligence semblent bien être deux facultés autonomes et, dans une certaine mesure, antinomiques. Celle-ci « colle » à la réalité pour la gouverner, celle-là la transcende pour la dominer.

***

Pascal a écrit : « Toute notre dignité consiste donc en la pensée, c'est de là qu'il faut nous relever et non de l'espace et de la durée que nous ne saurions remplir. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale. »

Agir est intelligence, penser est esprit.

Et il est bien vrai que la dignité humaine est dans la pensée, dans l'esprit. Défendre l'homme c'est donc préserver sa pensée de toute atteinte. Là où l'esprit est brimé toute la qualité d'homme est en cause : son affectivité, ses manifestations diverses, *sa liberté.*

Et c'est bien l'aspect le plus poignant du drame de notre époque que l'investissement de la spiritualité par les Etats totalitaires.

L'intelligence continue à s'exercer dans ces Etats.

Elle se met à leur service, précisément parce qu'elle est capable d'adaptation. Ne l'oublions pas, elle est pragmatique. Elle s'inscrit dans un style de vie collectif. Elle aide à la commodité ou à ce qu'elle croit être telle.

Les régimes autoritaires acceptent, appellent l'intelligence, mais ils persécutent, ils chassent l'esprit. Car par sa gratuité, sa curiosité, sa vastitude, *l'esprit est en situation permanente de critique.* Il faut aux Etats autoritaires des techniciens et non des penseurs, des réalisateurs *orientés* et non des cerveaux disponibles.

La défense de l'homme sera essentiellement celle de l'esprit. Elle n'interviendra pas seulement contre les entreprises autoritaires. D'autres dangers existent, plus graves, parce que insidieux. Ils ne sont ni clairs, ni brutaux ; ils se cachent dans cette civilisation technique qui sévit aussi bien dans les pays dits libéraux que dans les autres.

La méditation, la réflexion sont menacées par les sollicitations et les contraintes de la vie moderne. Il n'est plus possible de rêver longtemps dans une ville sans être écrasé.

L'homme contemporain passe la quasi totalité de son existence à décompter les mécanismes qui sont montés en lui et à s'assurer qu'ils fonctionnent bien. C'est une question vitale. Mais c'est, aussi, la rançon de la dépravation de l'intelligence.

***

Défendre la dignité de l'homme dans sa pensée par la seule récrimination ne servirait de rien. Il y a des ordres d'urgence : *crier* d'abord contre l'investissement autoritaire ; *crier,* nombreux. Mais surtout chercher et trouver rapidement un style de vie collectif et une éthique laïque qui concilient les résultats sociétaires de l'intelligence et les exigences subjectives de l'esprit !

Gaston LACARCE.

De nombreux abonnés, beaucoup trop, dont l'abonnement est échu depuis plusieurs numéros, n'ont pas accompli le geste que nous attendons d'eux : refuser la revue au facteur ou payer leur réabonnement. Ils nous doivent de choisir au plus tôt, de se prononcer sans retard : nous retourner « Défense de l'Homme » ou nous adresser le chèque postal qui convient.

Certains d'entre eux, sans doute même la plupart, se comportent ainsi par négligence, ne se rendant pas compte du travail supplémentaire qu'ils peuvent ainsi nous occasionner et des frais assez élevés dont ils risquent de surcharger de cette façon notre budget déjà si pauvre.

Puisse cet appel rappeler les uns et les autres à la réalité et les amener à faire immédiatement et unanimement leur modeste devoir envers nous.

Prostitution des maîtres mots

On nous a appris à l'école que ce qui caractérise les pays démocratiques, c'est que rien n'y peut être fait sans le consentement de l'opinion. Dès lors le problème se pose — et de cela, on ne nous a rien dit à l'école — pour les gouvernants, les fauteurs de guerre, les exploiteurs du travail humain, les partisans, les prébendiers et ceux qui s'intitulant révolutionnaires, aspirent à l'instauration d'un nouvel « ordre » qui leur serait profitable, de la conquête de cette opinion. C'est une technique. Une technique bio-psychologique.

A vrai dire, le plus souvent, il n'est même pas besoin d'y recourir. La passivité naturelle des masses — à condition qu'on ne s'y fie pas aveuglément — suffit très bien.

C'est spontanément que prolifèrent dans les régions molles de l'âme humaine, les complexes de découragement, avec leurs effets paralysants, la conviction qu'on ne peut rien à rien, que c'est écrit, que c'est la loi du destin, et que tout se passe au-dessus de nos têtes.

Mais il est aussi des cas où cette passivité de l'opinion devient un obstacle, un très sérieux obstacle, où son adhésion et même son concours deviennent nécessaires. Une guerre, par exemple. Une guerre civile ou une guerre internationale.

Alors interviennent les techniciens de la propagande. Ils savent que l'étonnante résonance dans l'âme humaine de ce que j'appellerai les maîtres mots est un moyen insidieux et terriblement efficace, lorsqu'il est habilement exploité, de gagner les hommes aux causes les plus horribles.

Il est évident que si l'opinion était informée des motifs réels d'une guerre, qui se ramènent à l'imposition d'un ordre oppressif pour le bénéfice de quelques-uns, à l'exploitation de la grande masse des hommes par une minorité, elle la refuserait.

Mais il y a des chances de mettre en branle cette opinion, même fatiguée et divisée, si l'on sait utiliser avec à-propos, à certains moments qu'il s'agit de choisir, ces maîtres mots générateurs d'enthousiasme et de dévouements, sous le couvert desquels les intérêts les plus sordides sont nés, ont mûri et se sont magnifiquement développés. C'est ainsi que le capitalisme (disons américain) se présente sous le couvert de la Liberté, que le communisme (disons russe), qui est une autre forme du capitalisme, se présente sous le couvert de la Justice sociale, alors que je ne vous apprendrai rien en vous disant que la justice sociale n'existe certainement pas en U.R.S.S. ni la liberté pour tous les hommes aux Etats-Unis.

Si l'on réfléchit aux causes profondes de la résonance de ces maîtres mots : la Liberté, la Justice sociale, la Dignité de l'homme, la Démocratie, à leur étonnante emprise sur nos âmes, on est conduit à penser que cela tient sans doute à ce qu'ils éveillent en nous, qu'ils remuent dans nos entrailles, la plus profonde de nos tendances qui nous vient du fond des âges (dès l'apparition même de la vie) qui dépasse de beaucoup l'homme, et qui est commune à tout ce qui vit sur la terre : la tendance à persister dans l'être et à s'épanouir.

Qu'on évoque la liberté, la justice sociale ou la démocratie, c'est cette même aspiration fondamentale de l'être vivant : vivre, se développer, s'épanouir, que ces maîtres mots font entrer en résonance. Et c'est ce qui explique qu'ils sont indifféremment utilisés par les clans adverses. Car pour le possesseur de richesses, la liberté ne veut rien dire d'autre qu'une extension aussi poussée que possible de

celles-ci; et pour le prolétaire, elle veut dire l'affranchissement du joug économique imposé par cet homme riche. Quant à la raison qui fait que l'homme accepte de défendre au prix de sa vie même ces valeurs dont dépendent ses possibilités d'épanouissement, j'y vois la démonstration de la vivacité bien plus grande qu'on ne pense de l'appartenance de l'individu à l'espèce. C'est pour qu'il n'y ait plus de guerres et que leurs enfants vivent, leurs enfants, c'est-à-dire l'espèce, que tant d'hommes ont accepté de mourir. Mais il n'est pas dans mon propos d'insister sur l'aspect biologique du problème.

Le drame, le drame poignant, c'est que les hommes qui ont cru qu'ils se battaient, et qui, demain, croiront qu'ils se battent pour la liberté, la justice sociale ou la démocratie, se sont battus et se battront pour le bénéfice de quelques gangsters qui se soucient comme d'une guigne des valeurs que symbolisent ces maîtres mots. Aussi devons-nous, dans toute la mesure de nos moyens et pour la défense de l'homme, de tous les « petits hommes » exploités, bafoués (et aussi pour la défense de quelque chose qui les dépasse) dénoncer la cynique exploitation de ces maîtres mots gravés dans nos cœurs.

Pierre GIRARD.

NECROLOGE

Tu es poussière
et tu retourneras en poussière.

César.
C'était un Jules,
Un Jules romain.
101-44 *avant Jésus-Christ.*

Attila.
Roi des Huns,
Terreur des Hautres.
Mort en l'an 453 *de notre ère*
(On a l'ère qu'on peut).

Torquemada.
Il grandit
(car il était Espagnol)
Au point de devenir
Grand Inquisiteur.
1420-1498.

Martin, Eudoxe.
Bourreau du Petit Châtelet .
1590-1652.

Martin, Anne.
(il y a plus d'un Anne
qui s'appelle Martin)
fils du précédent,
garçon de bourreau.
1618-1659.

Fouquier-Tinville.
Pourvoyeur de la guillotine
(y compris lui).
1746-1795.

Buonaparte, Napoléon.
Dictateur et conquérant corse.
1769-1821.

White, John.
Confédéré
(en un mot comme en deux)
et lyncheur de nègres.
1830-1887.

Déroulède, Paul.
L'Aragon de nos pères.
1846-1914.

Popof, Alexandre Dimitriévitch.
Tortionnaire de la police tzariste.
1860-1917.

Popof, Boris Alexandrovitch.
Fils du précédent,
tortionnaire du Guépéou.
1886-1942.

Hitler, Adolf.
Dictateur et conquérant autrichien.
1889-1945.

Cocu, Joseph.
Meurtrier passionnel.
1906-1950.

Que reste-t-il de vous,
affreux mortels ?
Des dates...

Léo CAMPION.

Ne pendez pas les philosophes

Malgré l'abondance de la production philosophique contemporaine, il semble que l'on puisse parler aujourd'hui d'une crise de la philosophie. L'enseignement philosophique, qui fait l'originalité de notre enseignement secondaire, est en effet menacé de divers côtés, en butte à de nombreuses attaques. Il peut être intéressant, pour mieux comprendre l'époque que nous vivons, de chercher les causes de cette crise.

On peut être tenté, d'abord, de rendre les philosophes eux-mêmes responsables du discrédit où se trouve la philosophie. Ils le sont, en fait, dans une certaine mesure. La langue qu'ils ont créée rend leurs ouvrages inaccessibles à un vaste public. Même un philosophe de profession se trouve embarrassé parfois pour interpréter tel mot usuel détourné de son sens, et doit avoir recours dans d'autres cas à un vocabulaire spécialisé pour saisir la signification d'un terme de création récente et que chaque auteur emploie à sa fantaisie. La dernière édition du *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie*, élaboré par les membres de la Société française de Philosophie et rédigé par M. Lalande, date de 1947: elle n'est déjà plus à jour. Il semble que les philosophes prennent un malin plaisir à dérouter et décourager le lecteur de bonne volonté : vocabulaire déconcertant, lourdeur de style, phrases grecques, latines, anglaises ou allemandes incorporées au texte français (?) sans traduction, tout semble fait pour écarter les profanes d'une lecture réservée aux seuls initiés. On pense avec nostalgie à Descartes qui avait écrit son *Discours de la Méthode* en français, langue vulgaire à l'époque, et en avait banni les discussions trop subtiles pour que « les femmes mêmes pussent entendre quelque chose » (Lettre au Père Vatier, du 22 février 1638). La philosophie contemporaine n'a que trop mérité le reproche d'hermétisme qu'on lui adresse.

Mais on lui fait des reproches plus graves. Notamment on lui reproche d'être coupée de tout contact avec la vie réelle. Sans doute le bon sens populaire a toujours proclamé qu'il faut vivre d'abord et que la philosophie est secondaire (*primum vivere, deinde philosophari*), mais l'opposition de la philosophie et de la vie est aujourd'hui affirmée avec une force particulière. Les études philosophiques détourneraient de la vie au lieu d'y préparer ; le professeur de philosophie ne serait capable que d'apprendre à jongler avec les mots, à « couper les cheveux en quatre » et à se perdre dans les rêveries abstraites. Tout le temps consacré à la philosophie serait du temps perdu. Et l'on peut ici invoquer Descartes qui pensait déjà « qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». (*Discours de la Méthode*, VIe partie.)

Nous avons plus que jamais le souci louable de « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature », et c'est pour cela précisément que nous dédaignons la philosophie. Mais c'est faute d'avoir lu Descartes et d'avoir compris que cette philosophie pratique dont il parle est inséparable de ce que l'on a coutume d'appeler la philosophie spéculative. Sans doute l'action doit-elle être le but de toute réflexion, mais il ne serait pas plus sage de chercher à agir sans avoir réfléchi suffisamment, que de passer sa vie à réfléchir sans agir jamais. Toute vraie philosophie est à la fois spécula-

tive et pratique parce qu'elle consiste toujours à réfléchir sur la condition des hommes en vue de l'améliorer. Mais le philosophe doit éviter deux écueils : une doctrine de l'action fondée sur une pensée trop courte, et une pensée purement spéculative, séparée de l'action. Ceux qui se réfugient dans une « tour d'ivoire » et se désintéressent des problèmes actuels, ne servent pas mieux la cause de la philosophie — et de l'homme — que ceux qui, par souci de « s'engager », ne trouvent pas dans la méditation la force de s'élever au-dessus des préjugés collectifs et des passions partisanes. Ce qui caractérise les vrais philosophes, ce qui fait leur grandeur et leur intérêt, c'est qu'ils sont capables de dominer leur milieu et leur époque et de les juger avec lucidité. La plupart des hommes politiques, petits ou grands, sont aveuglés par leurs passions et rendent aveugle le peuple. Le citoyen n'a quelque chance de salut que s'il garde son esprit libre, et c'est à cela que doivent l'aider les philosophes.

Mais précisément cette culture de l'esprit, cette formation du jugement, n'est-ce pas aux sciences qu'il faudrait les demander, plutôt qu'à la philosophie ? La contradiction des systèmes philosophiques n'est-elle pas la preuve que les philosophes ont échoué et qu'ils sont impuissants à découvrir la vérité ? Nombreux sont les penseurs contemporains qui proclament qu'il n'y a de certitude que scientifique et que la philosophie est une science imparfaite. Nous appelons une connaissance philosophique, disent-ils, à peu près, aussi longtemps qu'elle n'atteint pas à la rigueur et à la précision scientifiques. Mais les différentes disciplines se sont peu à peu détachées de la philosophie pour devenir des sciences et il ne restera plus bientôt au philosophe que les spéculations métaphysiques, qui, ne pouvant s'élever à la dignité scientifique, retomberont à la Littérature. La science est l'avenir de la philosophie; à quoi bon s'attarder au passé ? L'âge métaphysique est fini, il faut désormais demander aux sciences positives ce que l'on demandait autrefois à la philosophie.

C'est ainsi que depuis quelques années une véritable offensive est menée contre la philosophie au nom de la science. Dans certains milieux universitaires, par exemple, on propose de réduire à une ou deux heures l'enseignement philosophique proprement dit (entendez : « les radotages métaphysico-littéraires ») au profit de l'enseignement des « sciences humaines », psychologie expérimentale et sociologie notamment. Il est évident que la psychologie moderne (dont on peut trouver un bon exposé dans le Manuel de Psychologie de M. Guillaume) a sur la psychologie classique l'avantage de présenter des faits précisément déterminés et des lois rigoureusement établies. Quand on vous parle de la mémoire (d'ailleurs on n'en parle plus, on étudie « les souvenirs »), on ne vous dit plus qu'elle est liée à la conscience de soi ou que, selon un mot célèbre, on ne se souvient que de soi ; on vous cite la loi de l'oubli d'Ebbinghaus et Piéron :

$$m = \frac{k}{(\log t.)^c}$$

qui signifie que l'oubli croît proportionnellement à une certaine puissance du logarithme du temps. De même sur l'intelligence, on ne se contente plus de considérations vagues, on analyse les exploits de Sultan, de Pépée ou de Nicole, qui sont des singes bien connus de la psychologie contemporaine. Il suffit de jeter un simple coup d'œil sur le livre de M. Guillaume pour voir de quel appareil scientifique s'entoure la nouvelle psychologie. La sociologie, de son côté, se substituerait volontiers à la morale : au lieu de condamner ou d'approuver *a priori* le suicide par exemple, on aurait intérêt à étudier très précisément les statistiques qui le concernent, comme ont fait Durkheim, Halbwachs ou M. Albert Bayet. Chaque société a la morale qui lui convient et il serait ridicule, contraire à l'esprit scientifique, de prétendre lui en imposer une autre.

Chose curieuse, on tend souvent à présenter cette offensive de la science contre la philosophie comme une offensive du progrès contre la réaction. Les marxistes en particulier voient dans l'enseignement philosophique un enseignement « bourgeois » et le tiennent pour dangereux. Mais cela précisément peut nous aider à mieux comprendre l'intérêt de la philosophie. Car ce n'est pas son dogmatisme que l'on reproche à la philosophie mais son incertitude. Si on lui

préfère la science, c'est parce que la science est plus précise, plus rigoureuse, plus sûre. Essentiellement la supériorité de la science tiendrait à ce qu'elle est seule capable de fournir des connaissances certaines. Sans doute on met en avant l'esprit scientifique et ses qualités propres — que je ne songe nullement à contester — mais il me semble difficile d'admette que l'enseignement scientifique puisse développer cet esprit et ces qualités. L'amour de la vérité, la prudence dans la formation des hypothèses, le scrupule dans la vérification expérimentale, l'esprit critique et la modestie sont bien des qualités du savant. Mais quand on enseigne les sciences, c'est moins sur la méthode que sur les résultats que l'on insiste. Ceux qui reçoivent cet enseignement pourraient être tentés de croire (et ils croient, en effet, le plus souvent) que la vérité est comme une chose hors de nous, qu'il s'agirait seulement de découvrir et que l'on posséderait ensuite définitivement. Il faut réfléchir sur les méthodes du savant et sur l'histoire des sciences pour comprendre que les vérités scientifiques sont provisoires et que « la foi du savant, selon un mot de Poincaré, ne ressemble pas à celle que les orthodoxes puisent dans le besoin de certitude » mais plutôt « à la foi inquiète de l'hérétique, à celle qui cherche toujours et qui n'est jamais satisfaite ». Les vertus de la science, c'est la réflexion philosophique qui seule peut les dégager.

On voit mal pourquoi la réflexion sur la science, qui est une bonne partie de la philosophie, serait plus « réactionnaire » que l'étude même des sciences, à moins que précisément on ne qualifie de « réactionnaires » tous ceux qui préfèrent la foi de l'hérétique à celle de l'orthodoxe. Car par la réflexion philosophique sur les sciences on apprend à ne pas juger trop vite et trop absolument, à distinguer le certain du probable, à respecter l'effort de ceux qui cherchent, même s'ils ne trouvent pas, à comprendre enfin que la vérité ne se « trouve » jamais, mais se conquiert, se gagne difficilement, par de patientes et scrupuleuses démarches de l'esprit ; on apprend à ne pas « remplacer le catéchisme religieux par un autre, fût-il scientifique », selon une remarque de Freud. En un mot, on apprend à douter, et c'est cela que certains esprits pardonnent mal à la philosophie.

La diversité même des théories philosophiques nous invite déjà à nous méfier de ceux qui prétendent posséder une explication ou une méthode d'explication définitives. On reproche à la philosophie d'être incapable de résoudre les problèmes qu'elle pose et l'on en demande à la science la solution. Mais il est à craindre que les solutions soi-disant scientifiques des problèmes humains ne respectent guère la complexité du réel. Qu'il s'agisse de sociologie marxiste ou de psychanalyse, on peut se demander si ces théories « scientifiques » ne sont pas contraintes de simplifier et de mutiler la réalité humaine pour la plier à leurs exigences. Les différentes doctrines philosophiques, au contraire, par la diversité même des points de vue auxquels elles nous placent, nous font saisir les problèmes humains dans toute leur complexité et nous délivrent ainsi du fanatisme des solutions définitives. Je comprends que ceux qui disent posséder de telles solutions soient hostiles à la philosophie ; je persiste à croire que la philosophie ne saurait être indifférente à ceux qui veulent conserver leur liberté d'esprit pour être des hommes libres.

Georges **PASCAL.**

Les bolchévistes russes ne voulurent même pas entendre les anarchistes, encore moins les laisser exposer leur thèse devant les masses. Se croyant en possession d'une vérité absolue, indiscutable, « scientifique », prétendant devoir l'imposer et l'appliquer d'urgence, ils combattirent et éliminèrent le mouvement libertaire par la violence, dès que celui-ci commença à intéresser les masses : procédé habituel de tous les dominateurs, exploiteurs et inquisiteurs. — VOLINE.

L'ENGLUEMENT

LA philosophie n'aurait pas de sens si elle ignorait le bon sens. Voici donc un court passage d'un roman populaire dont je m'excuse d'avoir oublié l'auteur : « Hier, j'étais dégoûté de tout à propos de rien, prêt à rompre les amarres et à vivre une vie d'ermite. Au petit jour, nous faisions l'amour et c'était la réconciliation. La vie paraît souvent idiote... du moins je le suis. »

Avec des mots simples, quelle atmosphère se trouve dépeinte et quelle conclusion esquissée ! Qui de nous n'a connu cet état ?

L'écho des premières sensations ainsi exprimées, me reporte à une sculpture d'un caractère saisissant et pathétique, celle qui, au Mont Saint-Michel, figure l'homme qui s'enlise dans les sables mouvants. Par cette évocation, j'entends mettre l'accent sur le dégoût, prélude ou conséquence de l'engluement, bien plus que sur la « réconciliation » qui, si elle est classique, n'est pas toujours possible, surtout pour celui qui s'englue tout seul...

Décrire une maladie n'est pas la guérir; attirer l'attention sur elle, pour contribuer à la défense du bonheur, de la sérénité de l'homme, justifierait pourtant la peine que nous prendrions à franchir prudemment les sables mouvants de certaines manifestations psycho-pathologiques.

*
**

J.-P. Sartre a trop bien dépeint les caractéristiques de l'engluement pour que je n'éprouve pas d'appréhension en abordant ce sujet auquel j'aimerais apporter un aliment nouveau.

L'engluement, c'est l'accaparement de la liberté par une matière informe de densité plus forte; c'est l'absorption du vivant au sein de l'amorphe. S'engluer équivaut à « ne pas pouvoir s'en sortir ». C'est cette sensation d'accrochage fatal qui rend le tragique de nombre de situations humaines, car par là s'évanouit toute notion d'initiative. L'homme éprouve l'angoisse la plus forte lorsqu'il perd le contrôle de lui-même. Seul surnage le déprimant sentiment d'impuissance qui provoque l'envie de tout rejeter et le besoin physique de fuir pour se réfugier en soi et se reconquérir.

L'engluement détermine des interprétations, génère une philosophie d'acclimatation où se rencontrent les concepts de fatalité, de providence ou d'injustice, c'est-à-dire d'acceptation, de foi ou de révolte.

L'homme englué est tout entier plongé dans un présent figé, et comme la vie se déroule sur la triple gamme du passé, du présent et de l'avenir, il faut, pour restaurer un équilibre précaire, que l'imagination entre en jeu au maximum de ses possibilités, car selon Albert Camus, « il n'y a pas de vie véritable sans projection sur l'avenir, sans promesse de mûrissement et de progrès. Vivre contre un mur, c'est la vie des chiens ». D'où ces figurations pseudo-philosophiques qui, suivant les tempéraments, suggèrent tantôt la fatalité aveugle, tantôt le doigt de Dieu qui punit ou fait expier.

L'homme englué est en proie à l'absurde, défini encore par Camus comme « un divorce entre l'esprit qui désire et le monde qui déçoit », ou, en d'autres termes, comme étant « le contraire de l'espoir ». Ce monde qui déçoit, c'est le monde qui domine l'homme, qui l'écrase, qui le soumet, sans recours, à ses lois.

Et qui donc oserait prétendre qu'il ne s'agit que de cas exceptionnels ? La vie quotidienne offre de ces exemples, banals à force d'être répandus, ce qui ne les empêche pas d'être infiniment graves. La syphilis aussi est banale...

Nous avons tous connu des familles qui, chaque année, voyaient s'accroître — sans aucun miracle pourtant ! — leur tribu d'une unité, tandis que la maladie et le manque d'argent créaient un état de chaos où les malheureux inconscients sentaient crouler toutes les fondations d'un édifice désordonné.

Et ces ménages, où la confiance ne fût jamais instaurée, en proie à l'espionnite, mais ne se dissolvant pas pour d'obscures raisons ?

Et ces travaux qui, par leur extrême complexité, rendaient esclaves leurs servants, maintenus sous leur joug par la difficulté de trouver une autre situation ?

Nous pouvons ajouter à la liste, les hantises provoquées par le bruit; les servitudes urbaines; les climats inhospitaliers; les guerres; les crises économiques; les maladies, etc. Autant de types d'engluement qui appellent l'image de la prison. Prisons, matérielles ou symboliques, ont ceci de commun qu'en elles l'avenir est bouché et qu'une coercition s'exerce *de l'extérieur* pour maintenir fermée l'issue libératrice.

Tous, nous avons à nos pieds, à nos mains, un peu de cette glue terrestre qui amoindrit sans cesse notre aspiration à une liberté purement idéale, jamais atteinte, jamais parfaite.

Duhamel dirait qu'« il n'y a de rémission que sur les planètes mortes ». Or, il faut vivre !

***

Ce qui rend singulièrement difficile la solution du problème de l'engluement, c'est qu'il apparaît toujours comme spécifiquement individuel. Et les conseilleurs ne sont jamais les payeurs. Aussi, l'homme reste-t-il tragiquement seul, aux prises avec ses démons.

Cependant, je me hasarderai à souligner que dès lors qu'il s'agit de problèmes individuels, il s'agit souvent de subjectivité. Ne sommes-nous englués que parce que nous nous considérons comme tels ? Quel est le pourcentage de réalité et de croyance ? Devons-nous à ce point respecter l'individualité de chacun que nous le laissions se désengluer ou s'enliser sans tenter de lui porter secours, ou prononcer l'égoïste : « Fallait pas qu'y aille » ?

Il est des principes généraux qu'on peut avancer et qui s'inspirent à la fois du bon sens et d'une confiance réaliste en l'homme.

Le premier veut qu'on ne s'engage jamais au delà de ses moyens. Celui qui est de nature instable ne souscrira pas de contrats à long terme ; celui qui est volage fera mieux de ne pas se marier ; celui qui gagne peu ne contractera pas de dettes qui le rendraient esclave de son créancier. Autrement dit, il faut tendre à demeurer de niveau avec la vie.

Le second exige que l'on recherche toute solution interne pour échapper aux situations dramatiques. On peut se trouver dans des impasses. Or l'expérience révèle qu'il existe toujours une issue, au moins de compensation, sinon de libération intégrale. « Ce qu'il s'agit de trouver, dit Hermann de Keyserling, c'est la morale qui soit bonne dans tel cas particulier. »

Prenons un exemple. Les occupations professionnelles peuvent apparaître comme une intolérable servitude quotidienne. Dans ce cas, pourquoi ne pas s'appliquer à les transmuter en un exercice de patience et utiliser la vertu ainsi dérivée à des tâches nobles, la transformation de soi-même, tout en ayant la foi, pas absolument absurde, que toute patience conduit à un agrandissement de la vie et non à son acceptation servile. Au lieu d'une sourde et impuissante révolte, l'homme ramasse ses énergies, les concentre et peut les projeter au moment opportun, qui se présente toujours.

Le troisième et dernier principe oblige parfois à des amputations. Dans tous les cas où le stoïcisme est impraticable, où les tentatives d'application d'une philosophie souriante n'aboutissent qu'à une grimace, où les sujétions d'autrui s'avèrent décidément despotiques et destruc-

trices, il faut amputer, il faut se révolter, il faut agir et guérir, même brutalement quoique toujours avec intelligence.

La fugue n'est que de l'histérie, de l'hypocrisie, de la lâcheté, la sublimation et le sacrifice sont les vertus du héros, le suicide est une annulation. Au contraire, l'amputation exige un courage certain, une prise de conscience, un accroissement de la responsabilité, bien propres à restituer à l'homme son éminente dignité. Ainsi, des séparations, des ruptures, des démissions, des abjurations, sont autant de modalités de l'amputation, qui désengluent.

Qu'on se rappelle que mettre son bonheur dans autrui, c'est se condamner à n'être jamais heureux. La solitude reconquise par une reconsidération des situations antérieures peut restituer le sentiment de liberté, douloureusement mais avec noblesse. C'est qu'il y a des causes perdues qui p e r d e n t l'homme qui s'acharne à les défendre. Mieux vaut s'en dissocier loyalement, quoiqu'il ne soit jamais agréable de se séparer d'un membre, fût-il pourri.

***

Nous voici au terme de cette esquisse. Avons-nous fait œuvre utile, avons-nous apporté une pierre à l'édifice de la sérénité ?

Si d'aucuns émettent des doutes, fondés sur leurs propres hésitations à choisir entre la mort de l'âme par absorption et la liberté de l'esprit par l'effort personnel, nous leur répondrons amicalement :

Ne pleurez pas devant la bêtise du monde, secouez la vôtre !

Edouard ELIET.

CEUX D'HIER

Runham BROWN

La nouvelle de la mort de Runham Brown sera ressentie comme une perte tragique et personnelle par des hommes et des femmes dans presque toutes les parties du monde — par des milliers même qui ne l'ont jamais rencontré.

Aucun homme n'a fait plus dans les trente-cinq dernières années pour la cause pacifiste et plus particulièrement pour aider et encourager ces jeunes gens qui, dans beaucoup de pays, affrontaient la persécution : l'emprisonnement et même la mort en raison de leur refus à se soumettre à un entraînement militaire ou à coopérer au crime de la guerre.

L'Internationale des Résistants à la Guerre, dans le cours des vingt-sept dernières années, est devenue beaucoup plus qu'une organisation mondiale édifiée pour maintenir le pacifisme; elle est devenue une grande famille vivante dont tous les membres sont liés par une profonde camaraderie et une philosophie commune de non-violence. C'est l'esprit de Runham Brown qui l'a créée et l'a soutenue.

Je n'ai connu personne dont la propre vie et les actes exprimaient plus clairement les principes qui étaient les siens. Je le connaissais depuis trente ans et je ne l'ai jamais entendu, pendant toute cette période, prononcer une parole désagréable ou parler durement de quelqu'un avec lequel il n'était pas d'accord, même sous les plus grandes provocations. Sa grande humilité et son admirable charité étaient d'un exemple rayonnant pour tous.

Herbert Runham Brown est né le 27 juin 1879, à Redhill dans le Surrey, fils du surveillant général d'une école du dimanche et petit-fils d'un ministre de la

religion. Il ne montra pas de dons particuliers pour l'étude et quitta l'école à quinze ans, pour devenir apprenti dans le bâtiment. Là, son habileté comme ouvrier et son génie pour établir des relations humaines se dévoilèrent bientôt. A la fin de son apprentissage, alors qu'il n'avait encore que dix-neuf ans, il devint directeur d'une petite entreprise de construction et l'année suivante fonda sa propre affaire.

Il resta un maître-constructeur tout le reste de sa vie — honoré et respecté dans sa profession pour son habileté, son honnêteté absolue et son inépuisable courtoisie. En affaires, comme dans la vie sociale et politique, il était remarqué par son sérieux, sa sincérité, son amour de la vérité et une indépendance de pensée, joints à un esprit profondément religieux et au-dessus de tout à un zèle incorruptible pour la justice.

Il avait seulement vingt ans lorsque la Grande-Bretagne entra dans la guerre des Boërs. Il se sentit aussitôt obligé de s'y opposer et son premier discours public, fait en 1900, fut une dénonciation des camps de concentration de l'Afrique du Sud.

Déjà, plus jeune, à l'âge de quatorze ans, il avait écrit un article montrant l'incompatibilité de la guerre et du christianisme.

En 1902, il épousa Edith Miller, à laquelle il s'était fiancé à l'âge de seize ans. Lorsqu'il la rencontra pour la première fois, il décida que c'était elle qu'il désirait pour épouse et lorsque Runham Brown avait décidé quelque chose, rien ne pouvait le faire changer ! Leur longue vie conjugale fut très heureuse et se termina par la mort d'Edith, il y a deux ans et demi — un choc duquel Runham Brown ne s'est jamais réellement remis. Ils eurent deux filles, Joyce et Eileen.

Connaître la famille Runham Brown était une riche expérience et parce que leur maison était toujours ouverte à tous les membres de l'I.R.G., des centaines de personnes des cinq continents ont eu le privilège de partager l'atmosphère familiale et la chaleur de cet accueil auxquels chaque membre de la famille contribuait.

Le pacifisme précoce de Runham Brown devint plus fort à travers les années et 1914 le trouva prenant une part éminente à la résistance à la première guerre mondiale.

En 1915, il adhère à l'Association contre la conscription qui vient d'être créée par Fenner Brockway, Clifford Allen et d'autres, car il se rend compte qu'il ne peut contribuer, directement ou indirectement, à la poursuite de la guerre. Il devient président de la branche d'Enfield de cette association et celà le conduit à être, pour la première fois, en conflit avec la loi.

Un certain Beavis lui apporte un jour une lettre de son fils, H. Stuart Beavis, qui vient d'être condamné à mort en France en même temps qu'une trentaine d'autres objecteurs pour avoir désobéi aux lois militaires. Dans un effort pour sauver la vie de ses amis Runham Brown fait imprimer une protestation qu'il adresse aux membres du Parlement.

Il fut poursuivi au nom de la Défense des Actes Royaux, sous l'inculpation de porter préjudice au recrutement et à la discipline des armées et condamné à deux mois de prison.

Au cours de l'été 1916, peu de temps après l'entrée en vigueur du deuxième décret du service militaire concernant l'enrôlement des hommes mariés, Runham Brown fut convoqué devant le Tribunal local comme objecteur. Trois des membres du Tribunal étaient pour son exemption totale et quatre contre. Le résultat fut l'offre inutile d'un service militaire non-combattant.

La Cour d'Appel annula même cette concession et, en temps voulu, il fut appelé, arrêté et envoyé devant la Cour martiale. Comme beaucoup d'autres, il eut à accomplir trois peines successives de travail forcé et fut seulement relâché en avril 1919, après deux ans et demi d'emprisonnement.

Pendant qu'il était en prison, il subit de pénibles épreuves, on lui mit la camisole de force et on le doucha avec de l'eau froide, mais ce traitement ne réussit pas à briser son ardeur.

Pendant longtemps, il édita un journal manuscrit qui était écrit secrètement et qui circulait entre les objecteurs de la prison de Wandsworth.

Dans la solitude de sa cellule, il eut la vision de son travail futur. Il réalisa que dans tous les pays belligérants, il devait

y avoir ceux qui ressentaient ce qu'il ressentait lui-même et qui étaient comme lui opposés à la guerre. Sans aucun doute, beaucoup étaient encore plus isolés que ceux de Grande-Bretagne, étaient traités d'une façon plus dure et n'avaient pas le support moral d'une organisation qui, bien que faible, faisait partie de l'opinion publique hors des murs de la prison. Il eut la vision de tous ces pionniers solitaires unis dans une famille mondiale et il vécut pour voir sa vision se réaliser.

En 1921, le Mouvement contre la guerre fut fondé et Runham y joua un rôle prépondérant. Il devint et resta membre de son Comité national. Pendant de nombreuses années, il représenta cette organisation au Conseil national de la paix et fut très longtemps membre du Comité exécutif du C.N.P.

En 1921, il visita l'Allemagne et entra en contact avec l'organisation pacifiste « Nie Wieder Krieg »; l'I.R.G. était née. Quelques mois plus tard, les représentants de quatre pays se rencontrèrent à Bilthovers, en Hollande, et fondèrent une organisation internationale sous le nom de P.A.C.O., le mot paix en espéranto.

En 1922, le quartier général fut transféré à Londres, ou plutôt chez Runham Brown, à Enfield, et le nom fut transformé en celui de War Resister's International ; Runham Brown en devint le secrétaire général.

Depuis ce jour jusqu'à maintenant, le travail pour le W.R.I. a occupé la plus grande partie de sa pensée et rempli une grande part de sa vie. Il s'y est dévoué sans limite, à un point inconcevable, sans aucune considération pour ses convenances personnelles ou son intérêt particulier.

Parler de ses activités serait écrire l'histoire du W.R.I.; c'est impossible ici. Pour des milliers d'hommes et femmes de toutes nations, croyances et couleurs, Runham Brown était le W.R.I. et le W.R.I. était Runham Brown.

C'est son habileté à dire le mot juste et faire la chose exacte au moment voulu qui ont valu au W.R.I. une réputation unique parmi les organisations pacifiques internationales. Dans toute son œuvre, il y a eu quelque chose d'intensivement personnel. Les individus isolés dans les pays éloignés avaient l'impression qu'ils donnaient la main à un ami, non pas qu'ils étaient seulement inscrits dans un fichier.

Runham Brown n'était pas un savant dans le sens académique. Il ne connut jamais une langue étrangère et était toujours amusé de l'habileté de ceux qui employaient facilement des langues autres que la leur. Mais son génie pour comprendre, lorsqu'il les rencontrait, les gens dont il ne comprenait pas le langage, était une chose qui semblait d'autant plus merveilleuse à ceux qui en étaient témoins.

Les grandes qualités de Runham étaient d'un caractère subtil et un peu indéfini. « Mon plus grand don intellectuel, dit-il une fois, est mon habileté à reconnaître une habileté exceptionnelle chez les autres. »

Il était certainement un juge parfait du caractère et de la sincérité de ceux qu'il approchait et il s'assura ainsi facilement la coopération de beaucoup de personnes en vue des milieux académiques et politiques, pour aider au travail de son Internationale pacifiste.

Il eut la main heureuse aussi lorsqu'il choisit Grace Beaton comme collègue en 1925. Cette association remarquable, qui s'est seulement terminée par la mort de Runham, a été le véritable cœur du W.R.I.

Runham Brown s'est effacé de notre vue, mais pour tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître, son esprit restera un encouragement dans notre travail pacifique et une inspiration pour des efforts toujours plus grands vers l'accomplissement de la fraternité mondiale.

La vie et le travail de Runham Brown formeront une des pierres de base de l'arc de triomphe de la paix que nous — qui restons — avons encore à construire.

Harold F. BING.

Les nôtres s'en vont et nous avons à regretter la mort du bon camarade Hoche Meurant, vieux militant libertaire très connu, notamment dans la région du Nord, où sa propagande inlassable et sa solidarité envers les proscrits s'exercèrent durant plus de trente années.

Nous reparlerons longuement de Meurant dans un prochain numéro.

Le triomphe de Monsieur Trissotin

I

Il existe, dit-on, sur certains îlots du Pacifique, des peuplades dont les connaissances arithmétiques sont à ce point élémentaires, qu'elles sont incapables de compter au delà de cinq.

Nous sommes manifestement très supérieurs à ces insulaires, sous ce rapport tout au moins, car il n'en est guère parmi nous qui ignorent leurs quatre règles. La presque totalité des Européens savent faire une addition, une soustraction, une multiplication. Un beaucoup plus petit nombre sont assez instruits pour extraire une racine carrée; et parmi ceux qui ont appris les logarithmes à l'école, bien peu se souviennent de ce que c'est et seraient en mesure de passer un examen sur un tel sujet.

Seuls, enfin, quelques hommes qui se sont spécialisés dans cette branche de la science, ont accès au calcul infinitésimal, à la mécanique ondulatoire et aux théories de la relativité.

Sans être expressément l'apanage des initiés, et bien qu'il soit permis à quiconque de s'y intéresser, les hautes mathématiques ne seront jamais à la portée des masses, quelle que soit l'influence que leurs découvertes exerceront sur l'évolution matérielle de l'humanité, et quelqu'effort de vulgarisation qui soit tenté pour les rendre accessibles.

La raison en est simple : l'horizon du connu est toujours reculant, le domaine de l'inexploré ne laisse point d'être aussi vaste, mais il faut toujours partir du même point, qui est que *« un et un font deux »*, de sorte que le chemin de l'étude ne cesse de s'accroître, tandis que les possibilités du commun restent limitées nécessairement.

Il n'en va pas de même en art, où le secret du chef-d'œuvre doit résider, selon nous, en un double mérite, celui de satisfaire le connaisseur le plus expert et le plus raffiné, et celui d'être, en même temps, spontanément senti par les plus frustes d'entre nous.

L'homme des cavernes, qui dessinait si bien; les aèdes et les sculpteurs de la Grèce antique, ceux qui nous ont laissé l'*Odyssée* et le *Discobole;* les primitifs et les peintres de la Renaissance, étaient tous les servants naïfs de cette immortelle conception; et les romantiques restèrent dans la tradition; vers 1880, dans des granges de la Creuse ou du Berri, se réunissaient encore des paysans pour la veillée, où celui d'entre eux qui savait lire leur lisait « *François le Champi* » ou « *les Misérables* ». *Le véritable artiste est celui qui sait toucher à la fois l'esprit des intellectuels et le cœur des ignorants.*

Conception immortelle, ai-je dit. Certes, je le crois. Aussi vieille, du moins, que les civilisations dont Valéry disait qu'elle savaient ne pas être éternelles. Quand s'éclipse cette conception, il est temps de retourner à la barbarie pour une nouvelle résurrection. Or, en quel temps plus qu'au nôtre a-t-elle été éclipsée ?

C'est principalement pour la poésie que je dis cela. Même si j'éprouve une préférence pour telle école plutôt que pour telle autre, il n'en existe pas à laquelle je tourne le dos avec indifférence ou hostilité. Je préfère Baudelaire à Boileau, mais je relis le *Lutrin* avec plaisir. Aussi loin que je plonge dans le passé, il n'est pas un poète que je ne lise avec un certain profit et une certaine émotion; mon intérêt peut varier, ne pas être égal de l'un à l'autre, cela ne m'empêche point de les apprécier tous, quoique diversement.

Pourquoi faut-il que cet intérêt, cette émotion, ce profit, cessent brusquement pour moi dès que j'aborde la poésie contemporaine ? Serais-je indifférent à mon époque ? L'étude sérieuse à laquelle je m'applique à propos de tous les problè-

mes actuels me convainc qu'il n'en est rien. Serais-je imbu d'esprit rétrograde ou conservateur ? La curiosité que je témoigne à toutes les nouveautés scientifiques, à toutes les anticipations sociales, m'incline à penser au contraire que je suis fort préoccupé du présent et de l'avenir; et en matière artistique et littéraire, je ne suis pas plus réactionnaire qu'en matière scientifique ou politique, je me sens disposé favorablement à l'égard de ceux qui innovent et qui créent.

D'autres me diront que je retarde sans le savoir; ils me tiendront ce raisonnement :

— Vous vous croyez, en mathématiques, contemporain d'Einstein, alors que vous en êtes encore au IVe siècle avant Jésus-Christ, puisque vos connaissances géométriques s'arrêtent au théorème de Pythagore; de même, en poésie, vous vous imaginez vivre en 1950, alors que vous vivez en 1890, puisque vous ne goûtez rien de ce qu'on a écrit en vers depuis Leconte de l'Isle et Sully Prudhomme.

Tout beau ! répondrai-je en un bel élan d'archaïsme. La comparaison ne vaut rien. Il est vrai que j'en suis resté, en géométrie, au théorème de Pythagore; mais c'est pour l'unique raison que mon penchant est faible pour la géométrie, que cette science, dont je reconnais les mérites, me séduit très modérément, et que je n'ai jamais rouvert un bouquin qui en disserte depuis que je suis sorti de l'école, à un âge par ailleurs fort tendre. Mon excuse est tout à fait valable : aucun de mes goûts secrets ne me pousse vers la géométrie, et je n'ai tenté aucun effort pour parfaire le peu que j'en savais.

Il en va différemment en poésie. Dès mon plus jeune âge, j'ai dévoré les poètes avec une véritable passion. Tous m'ont fait plus ou moins vibrer, et ce n'est qu'en arrivant à ceux du XXe siècle que mon intérêt a fléchi et que ma sensibilité a cessé d'être tenue en éveil.

Si modestes que soient mes connaissances en mathématiques, je suis persuadé que j'aurais pu les compléter si j'avais voulu m'en donner la peine; et sans trop présumer de mes facultés tout à fait moyennes, je pense que, si mon goût m'y avait incliné, si j'avais accordé aux calculs algébriques une application égale à celle que j'ai apportée aux ouvrages des poètes, j'aurais pu devenir un mathématicien passable. Cela n'aurait pas suffi pour faire de moi un Painlevé ou un Einstein; mais à supposer que, toute affaire cessante, j'eusse absolument voulu y arriver, je ne vois qu'un seul obstacle qui m'en aurait pu empêcher : la limitation de ma propre intelligence; c'est la borne plus ou moins lointaine ou plus ou moins rapprochée que nous possédons tous en nous, que notre esprit doit confesser sans honte, et qui gît, bien que très haut, chez le génie le plus éclairé, car il est un moment où Einstein lui-même plafonne.

D'ailleurs, pourquoi Einstein a-t-il calculé si avant ? Parce qu'il a commencé de nouveaux calculs au point où ses prédécesseurs avaient arrêté les anciens. En matière scientifique, il y a un cheminement ininterrompu de découverte en découverte, et celui qui a la patience, l'opiniâtreté et la vocation de remonter toute la chaîne doit nécessairement arriver au bout, chaque équation naissant de celle qui précède et engendrant celle qui suit.

Il n'y a évidemment pas la même rigueur dans le cheminement de la pensée poétique, l'évolution du style, la succession heurtée des écoles littéraires qui réagissent les unes sur les autres en se contrariant et s'opposant plutôt qu'elles ne s'harmonisent. Cependant, il n'est pas plus difficile de remonter la chaîne dans ce domaine que dans l'autre, c'est même beaucoup plus aisé et beaucoup moins aride, et si, parmi les écoles successives, il en est qui refusent l'héritage des précédentes, on n'en établit pas moins la filiation; et bien qu'il en sorte un enseignement différent, un concert différent, un frisson différent, et que le style ne soit pas le même, il est loisible à l'esprit de les étudier l'une après l'autre et d'en absorber le meilleur. C'est, pour ma part, ce que j'ai fait; mais, parvenu à l'école poétique contemporaine, mon esprit s'est complètement fermé, et je suis humilié et confus d'avoir à confesser cet échec qui est pour moi un grand mystère.

Je demande qu'on veuille bien me croire, lorsque je dis que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour comprendre ou pour sentir la poésie moderne; et j'admets qu'on me plaigne, mais je supplie qu'on ne me raille point, lorsque j'avoue que je n'y suis pas parvenu.

Les mêmes que je supposais tout à l'heure me reprochant de vivre en 1890 me répéteront sans doute que je ne suis point moderne; à quoi je pourrais répliquer que je le suis peut-être autant qu'eux, que j'écoute la T.S.F., que j'aime le jazz et le cinéma et que j'assiste avec plaisir à un match de basket-ball, et que j'ai entendu parler, moi aussi, de la bombe atomique, toutes choses qui appartiennent bien à notre époque, le basket-ball lui-même n'étant né qu'en 1895 et n'étant apparu en France que depuis la première guerre mondiale dont je fus, hélas ! contemporain.

Mais je ne me contenterai pas d'une aussi piètre réponse. Je répondrai d'abord que la poésie m'intéresse d'une autre façon qu'un problème de mots croisés. Notez que j'aime les mots croisés, et qu'avec beaucoup de patience, j'arrive, la plupart du temps, à en venir à bout. Autant je suis aise, d'ailleurs, de rencontrer la difficulté dans un problème de mots croisés, autant cette difficulté m'indispose en matière de poésie, où elle me rend tout à fait furieux quand je m'aperçois que j'exerce mes facultés d'ingéniosité et d'intuition en pure perte, car je suis ainsi construit que la dépense d'énergie qui me permet de résoudre quelques-unes des « grilles » des journaux est de beaucoup inférieure à celle qu'il me faudrait prodiguer pour qu'un poème moderne me devienne lumineux et sensible.

Le temps que j'ai gaspillé à lire sans profit certaines œuvres poétiques de notre temps, si je l'avais employé à apprendre le thibétain ou le malais, je parlerais aujourd'hui sans aucune défaillance les langues qu'on parle à Lhassa et dans les îles de la Sonde.

Je répondrai ensuite que l'injure qui est faite à mon très petit esprit ne serait point grave, si elle n'était faite en même temps à d'autres esprits, très hauts en comparaison du mien. Quoi ! lorsque je lis Shakespeare, La Fontaine et Victor Hugo, je les comprends et je les ressens. Ils m'émeuvent. Voilà trois hommes doués d'un génie supérieur, qui avaient quelque chose à dire — ils l'ont prouvé — et qui n'ont point cru s'abaisser en s'exprimant dans une langue qu'un petit bonhomme comme moi assimile sans difficulté. Ils eussent pu, cependant, abuser de leur supériorité pour écrire de telle sorte, et dans un tel style, qu'un lecteur de ma modeste qualité ait du mal à les suivre. Eh bien ! non. Ils ont feint de se mettre à notre niveau pour nous élever au leur, et à peine avons-nous lu quelques lignes jaillies de leur plume, nous planons déjà dans l'éther avec eux, ils nous hissent jusqu'à leur empyrée, nous des mortels, eux des dieux ! Pourtant, ils auraient pu, j'y insiste, nous aveugler, nous éblouir, nous mystifier; Shakespeare, La Fontaine, Victor Hugo, c'est quelqu'un ! Ils n'en ont rien fait, et nous leur sommes infiniment reconnaissants de leur bonté envers nous.

Apprenez l'anglais pendant six mois d'arrache-pied, vous en saurez assez pour être à même d'admirer un poème de Longfellow. Faites du français pendant quarante ans, le français fût-il votre langue maternelle, je ne vous promets pas que vous déchiffrerez quatre vers de l'un quelconque de nos versificateurs contemporains.

Bien entendu, dans les poètes modernes, il en est de deux espèces : les réactionnaires, les conservateurs, les gens de droite d'une part; et, d'autre part, les révolutionnaires, les subversifs, les gens de gauche. C'est bonnet blanc et blanc bonnet.

On distingue un poème moderne de droite d'un poème moderne de gauche à la couleur politique des journaux où ils paraissent.

Mais si on les publiait tous les deux côte-à-côte dans un journal qui n'ait pas de titre, je vous défierais bien de dire lequel est subversif et lequel est conservateur.

En 1950, le monde est divisé en deux blocs, le bloc de gauche qui est pro-soviétique et le bloc de droite qui est pro-américain. Voilà du moins quelque chose de vrai, de clair et d'évident. Je ne sais pas comment ça se dit en vers modernes, c'est pourquoi je l'ai écrit en prose, comme un lieu commun, sans rébus. On pourrait, à la rigueur, s'en tirer de cette façon, s'il fallait absolument versifier ce truisme :

« *Il est deux blocs en politique,*
L'un qui est pro-soviétique
Et l'autre pro-américain,
Mais ces deux grands blocs n'en font qu'un. »

Hélas ! je m'attirerais toute sorte d'ennuis. D'abord, ce n'est pas de la poésie moderne, puisque cela a un sens. Ensuite, ce n'est pas non plus de la poésie clas-

sique, puisque, premièrement, les mots « *qui est* » forment un hiatus, et que, deuxièmement, « *qu'un* » ne rime avec « *américain* » que selon une assonance non admise avant Franc-Nohain et Maurice Rostand. Enfin, les deux blocs, s'ils n'en font qu'un en poésie, en font bien deux en politique, et mon quatrain a moins encore de raison que de rime.

Donc, il y a deux blocs. Ces deux blocs divisent tout, la littérature, la peinture, la musique, la science, et même la Chambre des Députés. On prétend que, dans les asiles d'aliénés, les fous sont maintenant divisés en deux blocs ; l'un est aussi fou que l'autre, mais il y a une légère différence. Les fous de droite crient : « Ghili-Ghili ! » et les fous de gauche crient : « A dada, à dada ! » C'est, on le voit, la même différence, le même critérium, qu'en politique et en littérature. Les uns jugent cette distinction fondamentale, les autres la jugent dérisoire. L'histoire tranchera.

Entre les poètes modernes qui chantent : « Ghili-ghili ! » et les poètes modernes qui chantent : « A dada, à dada ! » j'ai bien de la difficulté à orienter ma sympathie, et c'est un choix qui me met dans un cruel embarras. Je sais bien que chaque époque a créé des poètes divers. Il y a le dilemme Corneille-Racine, le dilemme Lamartine-Hugo, l'antithèse gnangnan, boum-boum. Mais on peut choisir entre *Jocelyn* et les *Contemplations;* entre *le Cid* et *Iphigénie.* Comment choisir entre « *A dada, à dada !* » et « *Ghili-ghili !* », comment ?

C'est pourtant bien simple : puisqu'on sait que l'un est le chant de droite, l'autre le chant de gauche, on sympathise avec celui qui concorde avec sa propre nuance politique. Le poète, ou soi-disant tel, qui pousserait un troisième cri de bête non accordé sur l'un de ces deux-là serait regardé par chacune des deux coteries comme un « schismatique » ou un « déviationniste » plus ou moins vendu et inféodé à l'autre. Une différence imperceptible dans l'intonation vous donne un « Ghili-ghili » ou un « A dada » hétérodoxe. Ces fausses notes n'échappent pas aux oreilles expertes.

Il y a cependant des poètes modernes non engagés; cette Troisième Force de la poésie se répand comme les deux autres en clameurs inarticulées.

Autour de moi, je regarde le peuple. Ne croyez pas qu'il achète des romans, ceux-ci étant beaucoup trop tristes et trop chers; les femmes lisent les feuilletons dessinés des revues sentimentales, parce qu'elles y trouvent de belles histoires pas compliquées; les hommes vont au café, au jardin, au stade, quand ils ont quelques loisirs, mais bien peu hantent les bibliothèques, et presque aucun n'achète de livres.

Les poètes auraient pu se faire une place auprès du peuple, au sein du peuple, s'ils avaient su toucher son cœur, s'ils avaient su lui conter de belles histoires toutes simples comme à un enfant; c'était ce que faisait Homère quand il contait l'*Iliade* dans quelque bourgade de la Grèce, c'est ce que faisait Victor Hugo quand il écrivit *Les Pauvres Gens.* C'était chez eux vocation spontanée, et non hautaine condescendance.

Au lieu de cela, le peuple, au XXe siècle, se désintéresse des poètes modernes, car il est comme moi, il ne les comprend, ni ne les ressent, ni ne les aime. Les poètes d'aujourd'hui ne savent pas conter de belles histoires, ils ne savent pas écrire en vers sonores et chantants, ils ne savent intéresser personne, et quand ils se rencontrent, en allant l'un vers l'autre pour se congratuler, ils sont comme les augures de jadis, incapables de se regarder sans rire. Le peuple de leur époque les ignore, et la postérité n'aura pas la peine de les oublier, nul ne les ayant connus ni ne s'étant soucié de les connaître. Ils ânonnent dans le désert.

Ça, des poètes ? Des imposteurs, des funambules, des pétomanes ! Eh ! quoi ! pour utiliser ce langage hermétique, cet idiome secret, ce code indéchiffrable, ont-ils peur de je ne sais quelle censure ? Est-on encore au temps où l'écrivain devait enrober prudemment sa pensée en des précautions de style parce qu'il redoutait les représailles du pouvoir ? Ou leur génie est-il à ce point explosif, qu'ils doivent le condenser en un ésotérisme apocalyptique, et en réserver le mystère à un cénacle d'initiés ?

Ils ont voulu faire, assurent-ils, une poésie désincarnée. Ils se sont d'abord débarrassés de la rime, dont l'obsolète obligation les gênait. En effet, disaient-ils, elle est un obstacle à l'expression, et sous prétexte que deux mots se terminent

par un son identique, il est ridicule de s'asservir à les accoupler. Evidemment, il y a du vrai en cela. Que des vers riment parfaitement ne signifie point qu'ils soient bons. Voici, par exemple, un quatrain bien rimé :

C'est un fait bien connu qu'un nègre
Se mange à l'huile et au vinaigre,
Tandis qu'on sait que les Hindous
Sont meilleurs avec du saindoux.

La rime impeccable de ce quatrain n'empêche point qu'il soit d'une idiotie rare. Je ne l'ai pas composé pour me donner le mérite de vous émerveiller, mais pour vous prouver qu'en effet on peut dire des bêtises d'une grande énormité avec des rimes de choix, et que, si elle s'en était donné la peine, la poésie classique aurait pu, elle aussi, s'ébattre et batifoler dans l'absurde.

En vertu de cette évidence, les poètes ont donc abandonné la rime, et avec elle la césure, la ponctuation, et d'autres obstacles, vestiges désuets et incommodes de l'ancienne prosodie, qui s'opposaient, selon eux, à l'expression rationnelle; et c'est alors que, par un contresens inexplicable, la raison a déserté à son tour une poésie dont, cependant, se trouvait éliminé tout ce qui la contrariait.

Il restait néanmoins, la raison exclue au même titre que la rime, des éléments d'émotion qui pouvaient réunir les qualités, et satisfaire les exigences, de l'art véritable : *toucher le cœur des simples et l'esprit des cultivés;* il restait l'image, le symbole, l'expression sensitive, qui ne peuvent tout de même atteindre les sens que par la voie des nerfs, du tympan, du cerveau... Impossible de s'abstraire du conditionnement de la machine humaine, et de faire que la parole acquière en poésie la vertu du son en musique; on ne peut séparer, ni l'homme de sa chair, ni le mot articulé de sa signification.

Les poètes modernes sont-ils parvenus au résultat qu'ils recherchaient ? Si l'on en croit leur propre satisfaction, dont ils témoignent sans retenue, *oui.* Mais si l'on en juge par le nombre et par l'enthousiasme de ceux qui les lisent, *non.*

Nous pourrions citer ici d'abondants extraits de leurs œuvres; Claudel nous fournirait une anthologie édifiante. Nous n'en ferons rien, ce serait accumuler des preuves superflues sur des faits amplement établis. Cependant, quand nous lisons sous la plume de Jacques Prévert ces « vers » qu'on nous présente sans doute comme étant empreints du plus pur génie (« *Action* », 7 décembre 1945) :

Un vieillard en or avec une montre en deuil
Une reine de peine avec un homme d'Angle-
[terre
Et des travailleurs de la paix avec des
[gardiens de la mer
Un hussard de la farce avec un dindon de
[la mort
Un serpent à café avec un moulin à lunettes
Un chasseur de corde avec un danseur de
[têtes
Un maréchal d'écume avec une pipe en
[retraite...

Il y a ainsi vingt-deux de ces petites astuces; — nous nous demandons de quoi la suppression des anciens obstacles a libéré la poésie, et nous sommes tentés, ou bien de lire « *Science et Vie* » ce qui n'est pas du temps perdu, ou bien de crier à notre tour : « Ghili-ghili ! »

De même, lorsque Maurice Hozanski, à qui « *Les Lettres Françaises* » consacrent une page entière (6 avril 1950), écrit :

C'est une femme à qui l'on dit
Attends-moi mon amour
Jusqu'à défaite et effacement
De la misère en lasso
Garrot tressé de brume le long d'un fleuve
Un soir de supplice comme tous les soirs
Entre le capitaine vraie route de suicide
L'index pointé dans le mauvais temps...

Il y en a ainsi environ 250 « vers » aussi incohérents que la pensée d'un homme privé de raison ; — on est tenté de crier avec lui : « A dada ! à dada ! »

Çà et là, un de ces « vers » que ne coupent ni points, ni virgules, nous fixe sur le caractère de l'engagement de leur auteur. Claudel parlera de Marie, et Hozanski citera Vaillant-Couturier. Mais dans la liquéfaction de l'ensemble, dans le décousu errant et aberrant d'une divagation sans frein et sans issue, rien de ce qui marque et permet d'identifier la pensée saine, rien de ce qui authentifie l'étreinte d'une émotion et le cri d'une sensibilité, ne parvient jusqu'à notre chair avide pourtant de tressaillements et de communions.

II

Les poètes modernes ont un absolu besoin de commentateurs qui nous les interprètent et nous les traduisent à la façon des collaborateurs de certaines revues

scientifiques qui s'attachent à vulgariser les théories des mathématiques transcendantales.

Le 19 juillet 1945, l'un de ces commentateurs, Pierre de Massot, consacrait un article à Paul Eluard, dans « *Les Nouvelles Littéraires* ». C'était l'époque bénie du tripartisme gouvernemental, et l'union des trois partis au pouvoir avait pour conséquence des coquetteries puériles; un journal de gauche faisait volontiers le panégyrique d'un écrivain de droite, et vice-versa; l'embrassade autour de l'assiette au beurre n'était pas encore dénouée, et des flirts qui seraient aujourd'hui, cinq ans plus tard, dénoncés comme des trahisons, créaient un climat d'euphorie et de réconciliation.

Voici quelques-uns des qualificatifs de Pierre de Massot sur Eluard (jugez du soin qu'il a pris de ne pas froisser sa modestie) :

« Art quasiment immuable dans son insoutenable pureté et son éclat de diamant. — Fraîcheur neuve qui est délice pour l'esprit. — Parfum de chair, de fruit, de fleur, de blé chaud. — Depuis Baudelaire, nul poète en France n'avait fait entendre de tels accents. — Le domaine inviolé de cristal et de neige qui est le sien. — Ce magicien qui a reçu l'héritage de Charles d'Orléans, de Joachim du Bellay, de Racine. — L'un des plus authentiques poètes du pays de France et l'un des plus grands. »

Et pour nous montrer qu'il ne va pas trop loin dans la louange, Pierre de Massot nous cite ces trois vers qui témoignent, selon lui, du génie sans égal du chantre :

Je m'émerveille de l'inconnue que tu deviens.
Une inconnue semblable à toi, semblable
[à tout ce que j'aime
Et qui est toujours nouveau.

Mais surtout, il souligne ces deux mirobolantes strophes :

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom
Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom.

Le beau et le laid ne se démontrent pas; il appartient aux sens de les éprouver. Nous n'entreprendrons donc point de discuter la beauté ou la laideur d'un tel art. Que chacun juge.

Cependant, où le laudateur exagère, c'est quand il prétend que cet art a profondément ému, à la fois les intellectuels et les manuels. Il écrit notamment :

« Cette guerre atroce... aura du moins eu le mérite... de révéler tout soudain à la masse des Français — et l'on pourrait sans exagération dire au monde entier — l'œuvre de quelques poètes dont il était convenu une fois pour toutes qu'hermétiques et secrets ils ne s'adressaient qu'à de rares initiés.

« ...Ses poèmes (ceux d'Eluard) composés sous l'occupation ont été tout de suite compris et aimés par les plus humbles. Tels ces lettrés chinois qui consument des heures dans la solitude pour parfaire un haï-kaï, et cependant leur trouvaille fait le régal des coolies...

« ...Et il nous plaît singulièrement que son œuvre aille à la fois émouvoir l'ouvrier métallurgiste qui sait de mémoire le poème bouleversant écrit en souvenir de Gabriel Péri, fusillé par les Allemands, et captiver le lettré raffiné, le critique le plus intelligent et le plus aigu des lettres françaises, j'ai nommé M. Jean Paulhan. »

Laissons à part le côté « coquetterie », le côté « flirt », les salamalecs que la droite et la gauche se faisaient en ce temps-là (le tripartisme gouvernait), pour ne voir que le mensonge et l'imposture qui éclataient en un pareil texte.

Je veux bien croire que les coolies chinois se délectent des haï-kaï de leurs mandarins. Mais quand il s'agit des coolies français, je suis beaucoup plus sceptique. Certes, il existe certains poèmes écrits par des modernes qui sont accessibles à tous les esprits, parce que leurs auteurs sont sortis de leur manière et ont renoncé pour une fois à l'obscurité de leur forme habituelle; ce n'est pas sur ces exceptions qui les contredisent qu'il convient de juger.

Je connais beaucoup d'ouvriers métallurgistes certainement davantage que M. Pierre de Massot. Ceux qui connaissent M. Eluard de nom l'admirent de confiance parce qu'il appartient au même parti qu'eux. Mais mettez-leur un de ses poèmes devant les yeux, et prenez la précaution de ne point leur en révéler l'auteur, ils vous demanderont si vous n'essayez pas de vous payer leur tête et qu'est-ce que c'est que ce charabia. Je fréquente de nombreux foyers ouvriers,

ou du moins j'y ai accès; je n'y ai jamais remarqué un seul volume de Paul Eluard. Les ouvriers de 1848 et de 1871 qui ne savaient pas lire connaissaient par cœur des poèmes entiers de Lamartine et de Victor Hugo; je vous mets au défi de trouver, autrement qu'à titre exceptionnel, un ouvrier de 1950, possesseur du certificat d'études, qui soit capable de vous dire une strophe de n'importe quel poète moderne.

(On me reprochera sans doute de n'avoir pris d'exemple que parmi des auteurs de gauche; c'est uniquement parce que je ne dispose pas de documentation de droite, mais il me suffirait d'aller chez le libraire, où il m'arrive d'en feuilleter parfois, pour vous servir, puisés dans des revues tout opposées de bord à celles que j'ai citées, des « poèmes » aussi représentatifs que celui de Prévert et celui d'Hozanski, lesquels ont pour titres, je le précise, le premier « *Cortèges* », le second « *Pour comprendre* ». Pour comprendre quoi ? Je ne saurais le dire.)

En ce qui me concerne, quand j'ai lu de tels poèmes, la tête me bourdonne, et j'ai envie de relire « *La Jument verte* » ou « *La Leçon d'amour dans le parc* ». C'est de la prose, certes, mais si poétique par moments !

O peuple ! tes poètes t'ont trahi et renié, même ceux qui parlent en ton nom, puisqu'ils parlent une langue que tu ne comprends plus. Ils veulent appartenir à « l'élite », ils ne se soucient plus de t'appartenir à toi, ni de s'appartenir à eux-mêmes. Ils parlent le langage hiératique de leurs dieux laïcs ou sacrés, et l'enchevêtrement des quipus péruviens symboliserait assez bien, en son lacis intraduisible, celui de leurs galimatias.

On assiste à des spectacles ridicules et affligeants. Un meeting rassemble des congressistes ou des pélerins, peu importe. On a discuté de questions dont chacun est préoccupé : des revendications de salaires dans les corporations manuelles, ou des conditions de transport en Italie pour l'Année Sainte. Le président annonce : « Notre ami le grand poète Joachim Troachoum est parmi nous, il va vous dire une de ses œuvres, qu'il vient d'improviser à l'instant même, pour glorifier ce congrès. »

Le « poète » monte à la tribune et débite une tirade de « vers » où il proclame que la vertu de la trirème l'emporte décidément sur le pyrogène à cheveux rouges, attendu qu'on ne sait pas qui est cette cariatide aux yeux bleus (qui n'est peut-être qu'une fiole de bromure), au fond du lac où se mesurent les grandes iniquités pourfendues par la galaxie.

Et ainsi de suite, pendant tout le temps que vous voudrez, douze pages de revue, six colonnes de journal, en une enfilade de vocables que vous suggérera comme à moi le hasard de votre dictionnaire ou la fantaisie de votre imagination. Et quand le « poète » a fini, toute la salle en délire l'acclame debout d'une seule voix, sans prononcer son nom que personne n'a retenu; elle ovationne le poète du meeting, de confiance et d'un seul bloc... Ghili-ghili ! A dada, à dada !...

Que vous lisiez l'œuvre d'une seule traite, ou que vous la disséquiez mot à mot, même résultat : l'auteur a pris ses précautions pour que vous n'y entendiez rien, de sorte qu'il est sûr que nul ne le contredira, attendu qu'il est impossible d'élever la plus petite objection contre un texte inintelligible. Et ces braves poètes modernes de se rengorger avec modestie :

— Ce n'est pas nous qui sommes inintelligibles, c'est vous qui êtes inintelligents.

Soit. Nous, inintelligents, nous demandons d'humbles poètes qui sachent intéresser nos humbles esprits et émouvoir nos humbles cœurs. Nous abandonnons aux élites confortablement calées sur leurs trônes olympiens ces grands poètes modernes trop grands pour nous qui avons des viscères semblables aux viscères du petit étudiant et du petit ouvrier.

Ils sont abstraits, et cela nous chiffonne, cela nous embarrasse. Ils sont abstrus, et nous en concevons quelqu'indisposition en nos méninges peu habituées à des cogitations si diffuses. Ils sont abscons... ah ! ça, pour être abscons, ils le sont. Avec ou sans préfixe. Bande d'abscons, va !

Nous autres, ignorants, gens de rien par dessus le marché, nous montrons une humeur rebelle devant ces vastes intelligences. Nous ne sommes que des bonshommes Chrysales, et nous ne comprendrons jamais, quoi que nous fassions, toute la somme de génie caché qui gît dans les hémisphères cérébraux de l'immortel Monsieur Trissotin.

Pierre-Valentin BERTHIER.

L'Égalité et l'État

Deux conceptions de l'Etat : l'Etat politique et l'Etat économique, l'Etat-policier et l'Etat organisateur de la production et des échanges.

I. — L'Etat politique

Seuls les anarchistes contestent la nécessité de l'ETAT-GENDARME. Selon la croyance commune, l'Etat aurait le même rôle que les Chevaliers d'autrefois, protecteurs de la veuve et de l'orphelin. Il serait le rempart des bons et des faibles contre les méchants et les forts. Sans lui, quelle que soit l'organisation sociale, l'humanité ne connaîtrait que la loi féroce de la jungle. A l'époque où s'organisait en Europe la monarchie absolue, Spinoza rêvait d'un « Etat se proposant comme fin, la liberté ». L'article 12 de la Déclaration de 1789 fixait comme but à l'Etat « la garantie des droits de l'homme et du citoyen ».

Conception passablement naïve et contradictoire, car, sous-jacente à cette conviction de la nécessité du gendarme, il y a la croyance en la méchanceté irréductible de l'homme ou du moins de certains hommes. Or, normalement, doivent parvenir aux plus hauts postes, non les plus vertueux, mais ceux qui, dévorés d'ambition et n'ayant point de scrupules, n'hésitent pas à utiliser tous les moyens — brutalités, mensonges, palinodies — pour se pousser en avant. Parvenus aux sommets, ils disposent de la force immense de l'appareil étatique. Grâce à l'autorité formidable qu'on leur octroie, leur puissance maléfique est infiniment multipliée, tandis que la griserie des sommets achève de les déshumaniser. Voyez l'Histoire : comptez les chefs d'Etat qui ont utilisé le pouvoir pour le bien ; comptez ceux qui s'en sont servi pour le mal. L'humanité, à travers les âges, a été livrée, pieds et poings liés, aux plus grands criminels par l'organisation étatique.

Le contrôle populaire dans les Etats démocratiques ? Contrôle dérisoire, l'opinion étant fabriquée par l'Etat lui-même et la masse se heurtant aux baïonnettes de l'Etat quand elle exprime et veut faire triompher des volontés non orthodoxes. Ainsi l'Etat, gardien théorique des libertés, ne peut être qu'oppresseur; défenseur théorique des faibles, il ne peut qu'ajouter sa force à celle des forts pour écraser davantage les faibles.

En fait l'Etat politique a été surtout le gardien des privilèges de la classe possédante. « Il nous faut un roi qui soit roi parce que je suis propriétaire » avouait cyniquement Champagny en 1801. « Les lois ne sont faites que par les riches et pour les riches », constatait déjà Jacques Roux à la Convention le 25 juin 1793. Les théoriciens du libéralisme économique ont toujours prétendu borner l'initiative de l'Etat à ce rôle subalterne de valet du capitalisme. Les législateurs préparent les règlements permettant de résoudre les problèmes de la vie collective sans s'évader du cadre intangible du système social ni des formes politiques constitutionnelles. Les ministres font appliquer aveuglément les lois. Les juges sont chargés de punir les infractions d'après des codes détaillés et rigides définissant comme nuisible tout ce qui risque de compromettre le statu-quo. Tous les pouvoirs — législatif, exécutif, judiciaire — sont au service de l'Argent-Roi. L'Etat stoppe l'évolution, garantit la pérennité d'un « ordre » assurant l'exploitation paisible de la masse par une poignée de maîtres suffisamment habiles pour abandonner une fraction raisonnable des profits à leurs serviteurs dévoués — du Chef d'Etat au bourreau.

En somme, le rôle principal de l'Etat-gendarme est le maintien de l'inégalité de conditions. Le riche a besoin de police; le pauvre, non ! « L'Etat — remarquait Blanqui au procès des Amis du

Peuple, en avril 1831 — est une machine impitoyable qui broie 25 millions de paysans et 5 millions d'ouvriers pour en tirer la substance qui est infusée dans les veines des privilégiés. » Et l'on trouve cette machine impitoyable dans toutes les collectivités humaines parce que ces collectivités ont été ou sont fondées sur l'inégalité. Impossible de concevoir le fonctionnement d'une société de classes sans ce rouage essentiel. « La race entière des hommes est maintenue dans l'ordre par le châtiment » affirmait de Maistre. Vrai ! L'ordre qui consiste dans la mise en coupe réglée de l'humanité par des associations légales de malfaiteurs... « Lorsque le Roi (le châtiment) dort, les peuples deviennent des bêtes féroces ». Naturellement ! Maintenus en esclavage un peu par le « bourrage de crânes » et beaucoup par la crainte, ils tentent de briser leurs chaînes quand le Roi paraît s'assoupir. « Le bourreau, clé de voûte de la Société » poursuivait de Maistre. Oui, des sociétés iniques qui ne durent que grâce au renforcement, par l'appareil policier et judicaire, de la faiblesse réelle des oppresseurs. Et il faut reconnaître que, partout et toujours l'Etat a rempli sa tâche. Consciencieusement, ses législateurs, ses ministres, ses juges, ses policiers, ses bourreaux ont emprisonné, torturé, crucifié, décapité, fusillé, brûlé ceux qui osaient menacer le patrimoine de leurs maîtres. Il est vrai que ceux-ci, reconnaissants, leur ont assuré la pâtée.

II. — Etat politico-techno-bureaucratique

L'Etat, toutefois, ne s'est pas borné, ne pouvait pas se borner à ce rôle subalterne de valet. Il a eu toujours tendance à s'émanciper et il a parfois réussi à s'imposer à ses maîtres. Des monarchies militaires de l'antiquité à la récente expérience d'Hitler, les tentatives sont nombreuses d'Etats visant à se subordonner toutes lès classes pour devenir eux-mêmes les principaux exploiteurs en même temps que les oppresseurs. Plus d'échecs que de succès dans ces entreprises trop ambitieuses, trop étroitement égoïstes mais qui, fatalement, se renouvellent toujours. Aujourd'hui, l'armée immense des fonctionnaires d'autorité, sans cesse enflée, forme, dans tous les pays, une classe de plus en plus consciente qui s'oppose à la fois aux capitalistes et à la masse des exploités.

D'autre part, la mise en œuvre d'un machinisme de plus en plus puissant, la réalisation de travaux de plus en plus importants débordant les possibilités financières des sociétés anonymes, l'appel au secours des entreprises ruinées par les crises, le dirigisme commandé par les nécessités des courses aux armements et des guerres, les ruines monétaires bloquant le financement régulier par l'épargne, toutes ces conséquences du progrès technique accélérant la décomposition du capitalisme libéral ont obligé l'Etat à soutenir d'abord, à contrôler ensuite, à remplacer enfin, dans la plupart des domaines, un patronat défaillant. Il s'est ainsi formé, à côté de l'Etat politique et subordonné à l'Etat politique, un Etat économique, centralisé comme lui, qui tend à absorber toute la vie matérielle des pays « civilisés ». Aux fonctionnaires d'autorité, se juxtaposent des légions de techniciens, d'ouvriers, d'employés. Cet Etat gendarme et patron à la fois, souverain et propriétaire comme les anciens suzerains féodaux, distribue de plus en plus à son gré le revenu national en se réservant naturellement la part du lion. Cette évolution vers le totalitarisme politique et économique se double, par loi presque physique, étant donné la toute-puissance de l'Etat, d'un glissement rapide vers un totalitarisme spirituel, étouffant toute velléité d'indépendance individuelle, visant à enfermer toutes les diversités mentales derrière les barreaux de la règle conformiste universelle. « L'ère des Directeurs », des « organisateurs » de Burnes, ouverte triomphalement en U.R.S.S., interrompue provisoirement en Allemagne et en Italie par la défaite, se prépare partout, même aux U.S.A. où l'on n'entonne plus les couplets en l'honneur de la libre entreprise que par habitude ou par hypocrisie.

Si le capitalisme libéral est antiégalitaire, si l'Etat policier qui en est la superstructure s'est acharné à maintenir les

inégalités sociales, en sera-t-il de même de l'Etat techno-bureaucratique dont la formation se poursuit et s'achève presque sous nos yeux ?

Il est infiniment probable que les nouvelles classes dirigeantes seront imbues des mêmes principes et n'hésiteront pas, pour assurer leur domination, devant l'emploi de méthodes de répression tout aussi féroces.

Le bon sens l'indique. Ceux, qui partagent encore, avec le vieux patronat, le contrôle de l'économie et la distribution privilégiée des revenus, ne peuvent qu'aspirer au contrôle total des instruments de production et d'échange et au privilège exclusif dans la répartition des avantages matériels. Dans l'élite techno-bureaucratique, il y a, certes des individualités désintéressées mais les « Directeurs », dans leur ensemble, ne sauraient être meilleurs que l'ensemble des patrons ou que l'humanité moyenne. Un diplôme n'est pas un brevet de vertu. La science ne confère pas nécessairement la conscience. Les aptitudes techniques n'ont rien de commun avec le sens de la justice ou la profondeur des sentiments altruistes. Nous voyons, hélas ! la plupart des savants et des techniciens poursuivre leurs recherches sans se préoccuper des répercussions sociales de leurs découvertes et travailler indifféremment pour les œuvres de vie et pour les œuvres de mort... Il est sage de ne pas trop compter sur le désintéressement des cadres de l'Etat technocratique.

D'ailleurs l'expérience est là qui prouve péremptoirement le bien-fondé de telles craintes. Voyez la monstrueuse inégalité de conditions en U.R.S.S. Voyez également comme se multiplient, en France comme à l'étranger, les revendications des CADRES protestant contre toute velléité de resserrement de l'éventail des salaires et considérant comme droit naturel incontestable la hiérarchisation du bien-être. Croyez-vous que, devenus maîtres absolus de l'économie, leurs ambitions seraient moindres ?

Objectera-t-on que la fin du capitalisme, en libérant les forces productrices (freinées aujourd'hui puisque l'abondance tue le profit) permettrait une amélioration sensible et rapide du standing de vie des masses ? Cela paraît incontestable. Mais est-ce à dire que l'écart entre les classes se réduirait au même rythme par une égalisation des conditions vers le haut ? Il est vraisemblable que, maîtresse de la production et de la distribution, la caste des « Directeurs », tout en assurant plus de bien-être aux foules, doit être plutôt tentée de satisfaire ses besoins de plus en plus exigeants de grand luxe que les besoins de confort moyen du reste de la population. L'U.R.S.S. est encore là pour nous montrer le processus probable d'évolution : l'écart qui, loin de se réduire, augmente entre les plus bas et les plus hauts salaires. Et, comme ceux-ci ne sont pas intégralement absorbés par les achats immédiats, l'épargne reparaît, l'épargne individuelle et l'intérêt des emprunts d'Etat et, dans un avenir tout proche, la résurrection d'une classe de rentiers. Pendant combien de temps l'épargne peut-elle s'accumuler en haut tandis que les moyens d'achat sont chichement mesurés en bas ? Après combien de trillions de roubles, de dollars ou de francs entassés, les « Directeurs » peuvent-ils être rassasiés et songer enfin à élever jusqu'à eux le bas-prolétariat ? Au surplus, s'ils y songent, ce ne peut être que pour écarter une telle perspective car la profonde remarque de Rousseau s'applique aux classes dirigeantes de tous les pays et de toutes les époques : « Si l'on voit une poignée de puissants et de riches au faîte des grandeurs et de la fortune tandis que la foule rampe dans l'obscurité et la misère, c'est que les premiers n'estiment les choses qu'autant que les autres en sont privés et que, sans changer d'état, ils cesseraient d'être heureux si le peuple cessait d'être misérable. »

III. — Suppression ou remplacement ?

Ainsi, point d'illusion : l'Etat, quelle que soit son origine et sa forme, est, par essence, adversaire déterminé de l'égalité comme il l'est de la liberté. Gardien des privilèges d'une classe, partageant avec elle ces privilèges ou devenu l'unique exploiteur, il est à la fois la conséquence et le soutien de toute organisation

inégalitaire. Il est absurde de rêver de disparition de l'Etat sans présupposer la disparition de l'inégalité économique; il est absurde de rêver de réalisation d'une société égalitaire sans présupposer la disparition de l'Etat. Pour réaliser l'égalité des conditions, il faut donc abattre l'Etat. Besogne infiniment difficile si l'on attend que soit achevée l'évolution en cours vers le totalitarisme, possible pourtant si l'on agit sans retard : il n'y a pas de fatalisme historique et le triomphe des « Directeurs » est à la merci d'une prise de conscience du prolétariat — du bas-prolétariat surtout — à la condition qu'on éveille cette conscience et qu'on tente le groupement de tous ceux qui ont intérêt à une révolution vraiment humaine, c'est-à-dire égalitaire dans ses fins, libertaire dans ses méthodes.

Supposons l'Etat actuel détruit. Faut-il le remplacer et, dans l'affirmative, par quoi ?

En ce qui concerne les *services économiques,* on peut différer d'opinion. Certains considèrent que la « libre entente », les initiatives populaires nées spontanément dans les ateliers, les champs, les bureaux sous l'impérieuse contrainte des nécessités pratiques et sous le coup de fouet de l'enthousiasme révolutionnaire suffiraient pour mettre debout, sans trop de désordre, des organismes fédérés en partant de la base et capables de parer aux besoins du monde moderne : syndicats et coopératives pourraient être les noyaux des nouveaux organismes de production et de distribution. D'autres pensent qu'il serait sage de prévoir les lignes d'ensemble de la nouvelle construction sociale — et les études sont déjà nombreuses sur ce sujet. De toutes façon, on ne saurait demeurer longtemps dans le chaos : les services publics utiles doivent perdurer; il suffit de les réorganiser sur des bases fédéralistes avec le maximum de décentralisation, en confiant la gestion aux intéressés et en éliminant tout contrôle politique incompétent et parasitaire.

Quant à *l'Etat traditionnel,* avec ses trois pouvoirs classiques (législatif, exécutif, judicaire), instrument d'oppression redoutable mais indispensable pour le maintien du droit inégal, quelles raisons suffisantes pourrait-on invoquer pour le ressusciter, au moins provisoirement, sous une forme quelconque, dans l'hypothèse du succès d'une révolution égalitaire ?

Si le rythme des transformations sociales est lent et hésitant, si la révolution est escamotée et les foules déçues, si la plupart des privilèges anciens restent debout ou si l'on essaie d'en édifier de nouveaux, on comprend la nécessité impérieuse d'institution coercitives dictatoriales d'autant plus fortes que les mécontents sont nombreux. Mais une société juste n'a pas besoin de la rigueur des lois et des codes ni de l'entretien d'armées de mouchards et de policiers pour défendre sa structure contre les complots intérieurs. Supposée victorieuse de l'association de bandits armés jusqu'aux dents qui, actuellement, pressure les masses, que pourrait-elle avoir à craindre, demain, d'aspirants à l'exploitation désarmés matériellement, financièrement, moralement, c'est-à-dire rentrés dans le droit commun le jour même de leur défaite ? La perdurance de l'Etat politique, le renforcement de l'Etat-policier sous des prétextes révolutionnaires, indiquent que la révolution n'est pas faite ou qu'elle est mal faite et qu'une autre devra suivre pour abattre les institutions oppressives qui, loin de dépérir, trouvent toujours d'excellentes raisons de devenir de plus en plus envahissantes. On peut en arriver au fait étrange d'un prolétariat vainqueur, exerçant depuis 33 ans sa dictature politique et restant toujours prolétariat.

Un appareil spécialisé coercitif et répressif s'impose-t-il davantage pour la défense contre d'éventuels ennemis extérieurs désireux d'étouffer un mouvement social exemplaire ? Quel que soit le danger, le volontariat seul est admissible. Une révolution qui commencerait par imposer l'esclavage militaire au nom de la liberté à sauvegarder serait, d'avance, une révolution ratée : les moyens sont plus importants que la fin car ils modèlent l'Esprit suivant le rythme de justice ou le rythme de violence et l'iniquité du sacrifice obligatoire ôterait leur valeur d'équité aux meilleures réalisations. D'ailleurs, une révolution vraiment émancipatrice susciterait un général enthousiasme. On n'aurait nul besoin d'encader les volontaires par la maréchaussée ou de suspendre sur eux la menace des travaux publics ou du poteau. Ils lutteraient

jusqu'au bout sachant que leur cause est juste, que la solidarité est totale par élimination de tout profit exclusivement personnel et que, de l'issue du combat dépend leur bien être et leur liberté à tous ou bien leur misère et leur esclavage. Bien entendu la destruction de l'Etat politique n'entraîne pas celle des Comités techniques de défense chargés, par exemple, de mettre au point le terrorisme systématique contre les Etats-majors politiques et économiques des pays agresseurs ou l'utilisation intégrale des découvertes aptes à imposer le respect, même aux plus forts, sous menace de destruction générale... Dans un tel climat, les sanctions morales suffiraient pour prévenir les défaillances graves sans organisation compliquée et hiérarchisée de justice militaire, de chaouchs et de pelotons d'exécution.

Et, en supposant que la société égalitaire ne fût point assassinée dès son berceau, elle pourrait poursuivre une vie assez calme sans avoir besoin de tous ces tuteurs dévoués, ces protecteurs grassement rémunérés qui, à présent, veillent sur nous avec une « tendre sollicitude », pour que nous ne nous émancipions pas trop vite. Les rares conflits d'intérêts qui pourraient encore surgir ne demanderaient que le recours à des arbitres bénévoles. Les crimes passionnels — que ne peut conjurer la menace préventive des tribunaux — pourraient trouver un frein plus efficace dans la perspective de sanctions morales très dures. On soignerait les paresseux systématiques dans des centres médicaux et non dans des camps de concentration de relèvement moral. Du reste, le parasitisme étatique est mille fois plus à craindre que le débrouillage de quelques individualités s'efforçant d'échapper au sort commun dans une société équitable. Quelques écoles de rééducation suffiraient pour adapter ces anormaux. Tandis que les armées de policiers, de juges, de législateurs sont un cancer qui s'ancre de plus en plus profondément dans l'organisme social jusqu'à absorber la quasi-totalité de la substance vive. Le pire, c'est qu'il devient impossible de l'extirper car la communauté s'est désarmée en lui conférant toute sa puissance.

Ainsi l'Etat politique, lié indissolublement à un ordre social injuste, ne peut disparaître qu'avec cet ordre et doit disparaître inexorablement avec lui si l'on veut éviter le retour à l'injustice. Que l'égalité des conditions remplace l'inégalité millénaire et l'on peut jeter au feu les codes, transformer en musées les parlements, les ministères, les palais présidentiels, raser les prisons, mettre en congé indéfini les avocats et les juges, brûler les bois des échafauds.

Et alors, combien de bras et de cerveaux disponibles pour des travaux utiles !

LYG.

Je n'entre pas dans les églises

Que nous importent les sculptures
et les vitraux à couleur d'âme
Que nous importent les fidèles
et les musiques exaltées
si les paroles sont figées
si le salut est dans un rite
si les encens sont délétères
si l'avenir est à genoux
et si la mort est commandée
pour détrôner les têtes libres.

Que nous importent les statistiques
les résultats sur beau papier
et les usines colossales
et le bonheur mécanisé
si la musique n'est pas libre
si les poètes sont de garde
aux portes sombres des forteresses
si les prisons sont toujours pleines
si l'uniforme est toujours roi.

Ici ou là tout est fermé
rien ne fleurit au fond des cœurs
tout est soumis et noir de peur.
Sous la surface qui rayonne
la mort domine, l'argent dirige
à coups d'intrigue, à coups de fouet.

Je n'entre pas dans ces églises
leurs saints sont morts, leurs dieux sont [fous.
Le chant du monde et de la vie
n'obéit pas aux hiérarchies.

Pierre BOUJUT.

Relativité du scandale

On a fait grand bruit sur la curieuse odyssée de Michel Mourre, cet ex-dominicain qui, ayant sans doute gardé sur le cœur la rancité de la nourriture spirituelle et corporelle qu'il ingurgita chez les bons Pères, crut bon d'aller leur en faire reproche en chaire de Notre-Dame, au beau mitan d'un office religieux.

Mais les Evangiles, qui contiennent des sentences contradictoires pour attribuer tout ce qui arrive à la volonté de Dieu ou à l'astuce des hommes, ont dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ». En foi de quoi « l'odieux profanateur » fut confié au bras séculier afin que justice s'ensuive.

Pour ma part je ne considère pas comme un bien grand crime cette étrange et dérisoire expédition qui me paraît encore plus anodine que celle de cette équipe de farceurs qui, voici quelque vingt ans, provoqua un fort maigre scandale en vidant un pot d'une certaine matière odorante dans le bénitier de l'église de Belleville. Mais l'Eglise en juge bien autrement. Dans le cas de Mourre, il s'agit aussi de punir un transfuge, un de ces hérétiques maudits que les temps modernes ne permettent plus de ramener au bien par les « bonnes méthodes ». Sous la restauration, en vertu d'une loi sur la Profanation, votée par la « chambre introuvable », Michel Mourre aurait été fort proprement décollé !

∴

L'Eglise n'est pas toujours aussi sévère, il s'en faut, en matière de profanation. Je vais en fournir la preuve par une histoire aussi curieuse pour le moins que l'aventure de Notre-Dame.

En plein Centre du Nivernais, là où le gonflement plus accentué des collines annonce déjà les premiers contreforts du « Mont noir », se trouve le vieux château du Berle qui répond à la définition classique du nid d'aigle et évoque encore, dans son délabrement, ces « capitaines » des vers de Hérédia qui s'en allaient « comme un vol de gerfauts » vers la brutalité des conquêtes lointaines. Le château du Berle fut le repaire d'une famille de guerroyeurs des plus anciennes de France, aux dires des chroniques qui font remonter cette famille à Dalmas Ier, seigneur de Cousan en Forez, qui est nommé dans un acte daté de 1063.

Un Gui de Damas, conseiller et chambellan du roi, servit en Auvergne et fut fait prisonnier en 1359. Il reçut du roi 942 moutons d'or pour payer sa rançon. Un Erard Damas-Crux fut chambellan de Jean, duc de Bourgogne et lieutenant général pour le roi dans les pays du Mâconnais et de l'Auxerrois. Un Charles de Damas fut nommé gentilhomme d'honneur de Monsieur, comte de Provence. Il fut arrêté à Varennes avec Louis XVI, fomenta ensuite des troubles dans l'Ouest, puis accompagna le comte d'Artois dans son expédition de l'île d'Yeu. Un Roger de Damas, inscrit dès l'âge de 12 ans sur le contrôle des officiers royaux, fit également partie de l'armée de Catherine II.

Extrêmement dévôts, ainsi qu'il sied à des gens qui risquent constamment leur vie dans les massacres et les pillages, les Damas-Crux entretenaient soigneusement une église contiguë à leur castel. Sous les dalles de cette église plusieurs seigneurs de Crux avaient reçu « les honneurs de la sépulture » comme il convenait à des gens de qualité.

Cependant la « providence divine » devait bien mal récompenser le zèle religieux de ces altiers « sang-bleu » dont le dernier représentant, sous la Restauration, s'enorgueillissait de quitter son nid d'aigle pour aller, chaque dimanche, exercer l'humble fonction de bedeau dans le proche chapitre de Saint-Saulge. La lignée des Damas-Crux devait s'éteindre et l'antique manoir tombait entre des mains roturières. Il devait être acquis un jour

par un garçon-épicier qui, parti en sabots de son Nivernais natal, avait réalisé une fortune considérable et créé une des plus grosses affaires de la capitale.

Ce personnage au nom balzacien, Jaluzot, était animé de sentiments des plus pieux et il honorait volontiers les gens d'église de ses largesses quand il ne les invitait point à sa table. Ce Jaluzot était en même temps un homme pratique et, jugeant qu'il n'avait que faire d'une église pour lui tout seul, il s'empressa de transformer celle-ci en spacieuses écuries, où il pouvait loger somptueusement ses équipages.

Les agriculteurs qui succédèrent au sieur Jaluzot dans la possession du château et de son église, pour bien pensants qu'ils fussent, jugèrent inutile d'y changer quoi que ce soit. Après les chevaux du garçon épicier ce furent des vaches, des veaux, des bourriques qui furent les hôtes de la petite église et qui fientèrent sans vergogne sur les tombeaux des preux et très chrétiens chevaliers. Personne ne s'avisa jamais qu'il pût y avoir là un cas de profanation, et la très sainte Eglise n'éleva jamais la moindre protestation contre l'étrange destination d'un de ses temples.

Quand je voulus voir Berle, il était occupé par un vieil aventurier plus qu'octogénaire, mais qui contait encore avec beaucoup d'humour ses pérégrinations à travers l'Amérique du Sud. Dans ses voyages il avait acquis un certain scepticisme qui le portait à une curieuse interprétation des événements et des choses.

Je visitai avec le vieil homme la petite église au toit aujourd'hui croulant. Le chœur était intact avec son ogive ornée de fleurons, de cannelures, de godrons et de rinceaux. Dans ce chœur une lapine allaitait tranquillement ses petits. Des poules allaient et venaient ; l'une d'elles avait pondu dans le bénitier et annonçait bruyamment la bonne nouvelle. Dehors, à deux pas du mur envahi par les pariétaires, des abeilles bourdonnantes s'affairaient à butiner la floraison immaculée d'un vieux cerisier qui oscillait doucement sous la brise. Cet étrange décor était bien fait pour inciter à des pensées philosophiques profondes ; aussi je ne fus pas surpris d'entendre le vieillard exprimer ce monde de pensées qui bouillonnait en moi, par cette phrase lapidaire : « *Voyez ce qui reste de ces hardis ferrailleurs qui ont fait tant de bruit dans le monde. Quelques ossements sous les dalles d'une écurie. Ils n'ont rien laissé. Pas même autant que l'obscur manant qui un jour planta cet arbre.*

⁂

Si Michel Mourre avait fait fortune dans l'épicerie, si sa situation lui permettait d'encourager les bonnes œuvres ou de traiter à sa table les rubiconds dignitaires du culte, nul doute que son cas eût été beaucoup moins condamnable. Il n'a pas souillé les doigts des vieilles bigotes ni introduit en Notre-Dame aucune espèce de ruminant ou de solipède capable d'attenter à la majesté des lieux ou à l'ordonnance du mobilier par des gambades ou des ruades intempestives. Qu'il ait voulu substituer son éloquence à celle du prédicant habituel, qui n'était peut-être guère plus qualifié que lui pour ce genre d'exercice, ne constitue à tout prendre qu'une bien mince farce en comparaison de l'acte saugrenu de certains dignitaires mîtrés qui bénissent si bien les « marches aux abattoirs », du haut de ces fameuses chaires réservées à la morale de l'Eglise apostolique et romaine.

S. VERGINE.

Du pain, il faut du pain à la Révolution !

Que d'autres s'occupent de lancer des circulaires ! Que d'autres se donnent du galon tant que leurs épaules en pourront porter ! Que d'autres, enfin, déblatèrent sur les libertés politiques !

Notre tâche, à nous, anarchistes, sera de faire en sorte que, dès les premiers jours de la Révolution, il n'y ait pas un seul homme qui manque de pain, pas une seule femme qui soit forcée de faire la queue devant la boulangerie, pas un seul enfant qui manque du nécessaire pour sa faible constitution. — PIERRE KROPOTKINE.

A la recherche de l'homme
LE COMPORTEMENT DES PRIMITIFS

L'HOMME primitif a laissé des témoins de sa pensée, de sa civilisation élémentaire sur tout l'ancien continent. Ce sont ses peintures, ses gravures rupestres et pariétales, ses ustensiles décorés, ses statuettes rituelles. Et, comme pour nous permettre d'interpréter, de comprendre ces témoignages, il s'est lui-même conservé, à peine évolué avant nos explorations, sur plusieurs points du globe.

Le curieux, c'est que deux groupes importants de ces documents vivants se situent dans les deux nouveaux continents, là où, précisément, les vestiges des arts paléolithiques font défaut (Australie), ou bien sont rares et seulement sans doute de la fin du paléolithique (Amérique). Mais, si les vestiges manquent, les objets étudiés chez certaines tribus, comparés à ceux dont usaient nos lointains ancêtres, permettent de penser que les primitifs attardés jusqu'après les découvertes et les explorations, et jusqu'à nos jours même, sont d'un âge mental qui doit bien remonter, pour les Australiens, à la fin du glaciaire et, pour les Amérindiens, vers le mésolithique. L'ethnographie en tire des enseignements précieux.

Il est aujourd'hui admis que l'Amérique fut tout d'abord peuplée par des émigrants venus de l'Extrême-Est asiatique par le détroit de Behring, quand cette voie fut ouverte après le retrait des grands glaciers, ce qui ne permet pas de reporter cette émigration à beaucoup plus d'une dizaine de milliers d'années C'est là un âge encore suffisant pour l'étude des mentalités élémentaires. D'autres peuples ont abordé plus tard l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale qui venaient, poussés par les courants et sans doute bien involontairement, des contrées océaniennes, ainsi qu'il ressort, entre autres, des observations du professeur Paul Rivet (Cf. « Les Océaniens »). Le fait que ces hommes aient possédé ne fût-ce que de grossières embarcations, les situe à un âge relativement récent. Mais il n'est que de voir ce qu'ils sont demeurés dans la grande forêt des bassins de l'Amazone et de l'Orénoque pour imaginer combien leur lente évolution les laissait, au temps de leur migration, très proches des tout premiers hommes, entendons de ceux qui méritèrent le qualificatif d'*homo sapiens*. Il n'est pas non plus impossible qu'une migration subséquente de Berbères de la famille des Guanches explique, en Amérique Centrale, la civilisation exceptionnelle des Aztèques.

Quant à l'Australie, monde qui évolua en vase clos — ou plutôt qui n'évolua pas — elle ne nous a conservé que l'outillage paléolithique dont les indigènes se sont servis jusqu'à nous jours, celui des hommes venus là de l'Indonésie où fut découvert, à Wadjak, le crâne de leur ancêtre. Les seules innovations imaginées par l'Australien sont l'adjonction d'un manche et l'invention du propulseur et du boomerang.

Ne nous y trompons pas, si les Australiens et les Amérindiens ont indubitablement avec nos ancêtres de précieuses analogies, ils ne leur sont pas identiques. Bien que, par exemple, le crâne préaustralien de Wadjak présente des caractères europoïdes reconnus (Weinert), il est probable que l'Européen disposait de virtualités intellectuelles qui firent défaut à l'Anstralien, sauf à tenir compte de l'influence du milieu. Il est clair également que les Amérindiens, dont les émigrations furent plus tardives, apportèrent des caractères déjà marqués de races diverses et que, dans leur nouvel habitat, ils divergèrent peu ou prou de leurs origines.

Mais un point est acquis par la méthode de l'ethnographie comparée : la mentalité de l'Australien, la matière et l'expression de ses représentations, trouvent leur parallèle chez de nombreu-

ses peuplades amérindiennes, même parmi celles dont la civilisation témoigne d'une intelligence plus éveillée. Cette concordance — qui aide à en déceler d'autres parmi maintes peuplades attardées d'origines ethniques diverses — cette concordance permet d'avancer avec quelque sécurité dans la connaissance réaliste de l'homme. C'est par ce truchement de l'étude *in vivo* des mentalités primitives que l'ethnographe a pu apprendre à lire les gravures rupestres et les peintures pariétales qui se sont conservées au secret des grottes tabouées.

Les premiers découvreurs, étonnés par l'extraordinaire de ces représentations graphiques, ne leur accordèrent qu'une antiquité relative quand ils ne les tinrent pas pour d'évidentes supercheries, tant la perfection de l'art y contrariait l'idée qu'on s'était faite d'hommes prisonniers d'une sauvage animalité, à peine armés de grossiers silex. Or cet art allait comme de soi dès que nous était connue la mentalité primitive et comment, moins riche de connaissances mais d'une même qualité d'intelligence, elle inventa la magie. Tel rite de chasse, tel autre d'envoûtement, pratiqués de nos jours encore sous les yeux de l'observateur des mœurs indigènes de l'océan Indien, se retrouvent sur les parois d'une grotte au centre de la France.

Dans ces livres gravés et peints qu'ont laissés les hommes fossiles, et dans ces livres vivants que sont les derniers sauvages, que vont donc lire, pour servir à notre recherche, l'anthropologiste et le préhistorien ? A première vue, deux catégories de faits apparaissent : ceux qui ont trait à la vie naturelle telle que nous la concevons (conservation de l'espèce et de l'individu, actes de nutrition et de reproduction), et ceux qui nous semblent avoir trait à la vie surnaturelle (représentations collectives des forces secrètes, système mystique de ces forces et rites magiques de conjuration).

Ainsi, l'homme primitif eût été ce que nous sommes, mais à un degré moindre de la connaissance, de sorte qu'il n'eût différé de l'homme moderne que par la rigueur des conditions de sa vie dépourvue d'agriculture et d'industrie, et par la grossièreté, parfois la cruauté, des pratiques magico-religieuses, dans l'inconscience où il était de ce que sont en lui les facultés nobles.

Toute une école de savants découvrit que les choses n'étaient pas aussi simples. Les documents ethnographiques accumulés, loin de confirmer cette conception si conforme à notre manière de penser, devenaient au contraire incompréhensibles étudiés sous cet angle. Il fallut renoncer en grande partie à l'explication animiste de l'école anglaise de Tylor et même à des vues de Frazer pour reprendre le problème et l'examiner, avec l'école de Paris, comme un complexe mystique et irrationnel que Lévy-Bruhl désigna par le terme de mentalité prélogique. Dans les *Carnets* publiés après sa mort, il retire ce terme. Le primitif est logique mais de sa logique à lui. Il n'est pas non plus incapable de concepts, mais il ne sait pas les enchaîner par un raisonnement dialectique. Il les juxtapose en quelque sorte sans être le moins du monde troublé par les contradictions qu'ils comportent. Il est bien, en définitive, le même homme que nous, en possession de toutes nos virtualités, mais il les manifeste différemment. Il est mystique comme le sont demeurés la plupart des humains ; social, plus étroitement que nous ne le sommes, si étroitement qu'il ne dégage pas de personnalité propre. C'est de là qu'il faut partir pour tenter l'interprétation de deux ordres de faits alors confondus, les faits sociaux et les faits religieux dont l'enchaînement évolutif postérieur nous indiquera la voie le plus constamment suivie par l'homme en devenir.

La mentalité primitive

Si les primitifs ne paraissent pas moins que nous tourmentés du pourquoi et du comment des choses, ils pensent le monde d'autre manière que nous. Les représentations qu'ils s'en font, diverses à l'infini, et d'une logique qui n'est jamais dialectique ni tout à fait rationnelle, impliquent des tendances socialo-mystiques que nous avons peine à saisir. Il s'ensuit une morale qui déroute notre conception d'une éthique naturelle exactement innée en tout homme. Puissent les obligations sociales qu'édictent nos mentors avec une rigueur qu'égale leur ruse à les éluder personnellement, être ainsi perturbées par

la connaissance des variations des morales prétendues naturelles ! Nous y gagnerons d'échapper à des préceptes qui nous imposent une synchronisation excessive de notre conduite et de n'être point brimés dans la recherche d'une règle authentiquement biologique.

Déterminer cette règle est chose malaisée. « Il n'y a pas, écrivait Diderot, de science plus évidente et plus simple que la morale pour l'ignorant, il n'y en a pas de plus épineuse et de plus obscure pour le savant. » Essayons d'en saisir au moins les linéaments et de comprendre comment ce qui fut a cessé d'être, pour tenter d'envisager comment ce qui est pourra changer encore.

Il est une observation fondamentale de la doctrine animiste qui n'a cessé et ne cessera sans doute pas d'être valable ; c'est celle qui rend compte de l'invention de l'idée d'esprit. Il importe de savoir comment un primitif se représentait sa personne et quel rapport peut subsister entre l'idée élémentaire d'esprit, de « mana », et l'idée que s'en font les religions modernes dans leur représentation dualiste d'esprit et de matière. S'il était vrai qu'il existât une identité entre les deux concepts, on serait conduit à admettre une sorte d'innéité du sentiment religieux. Ce ne serait donc plus une règle de vie naturelle qu'il nous faudrait rechercher, mais la règle religieuse la plus conforme aux données de la mystique ancestrale.

Les faits ne permettent nullement cette identification. Pour le primitif, tout est concret et, en quelque sorte, immanent, y compris l'insaisissable. C'est parce qu'il tient pour réel, vivant, tout ce qui émeut son imagination, qu'il a inventé l'esprit. Les théoriciens de l'animisme s'en expliquent comme ceci : l'homme rêve. Dans ses rêves, des êtres lui apparaissent qui sont ses amis, ses proches, ses ennemis, ses morts. Il s'entretient avec eux. Il les voit et les entend. Que l'ami avec lequel il s'est entretenu et qui, pourtant, ne l'a pas visité, le mort qui ne s'est pas encore réincarné, lui-même qui n'a pas quitté sa couche et cependant s'est vu chassant au loin, ou terrassant un ennemi, ou échappant péniblement à quelque danger dont au réveil il reste oppressé, soient autant d'images illusoires, le primitif ne saurait l'envisager. Il n'a pas le moindre soupçon des phénomènes oniriques. Il résulte donc, de ces manifestations dont la véracité est pour lui incontestable, qu'il existe en chaque être un double qui le peut quitter pour aller converser avec un autre double ou se livrer à toutes sortes d'actions durant le sommeil et reprendre ensuite sa place dans le corps éveillé. Cette vue simple est en réalité plus complexe ; on a décelé chez de nombreuses peuplades non un double, mais une série de doubles aux attributs divers, assez difficiles à définir, selon notre logique, dans les imbrications et les contradictions de leurs comportements.

Par analogie, les primitifs prêtent à tout animal, à toute plante, à tout objet, aussi bien qu'aux phénomènes naturels ou imaginaires, une complexion toute semblable à la leur et leur confèrent les volitions et les réactions qui sont les leurs propres.

Les nombreuses observations recueillies rendent compte de cette théorie mais seulement jusqu'au point où notre esprit se heurte à des illogismes formels qui ne sont point ressentis comme tels dans la mentalité élémentaire. Car cette mentalité a une logique en quelque sorte particulière à chaque idée. Il y a sans doute associations d'idées, ou plutôt juxtapositions : il n'y a ni synthèse ni relations de cohérence et d'identité. Le plus simple des raisonnements et des calculs représente déjà un effort d'abstraction et l'utilisation de concepts. A ce niveau, si l'homme n'est pas exactement incapable d'atteindre à l'abstraction, du moins ne l'a-t-il pas découverte. En revanche, ses facultés mnémoniques sont étonnantes : le primitif voit tout, enregistre et retient tout, mais pour ainsi dire unitairement. Il ne sait ni classer ni sérier. A ses yeux, chaque chose existe séparément. Certaines peuplades, non seulement n'ont pas de terme générique pour nommer, par exemple, un arbre, mais encore tous les arbres, et quel que soit leur nombre, devront être désignés successivement, ou spécialement s'il s'agit d'un seul. Il s'ensuit une particularisation extrême des êtres et des choses qui aboutit, par suite d'une sorte de paradoxe normal pour cette mentalité, à une indifférenciation dans le tout.

Loin de remonter, fût-ce grossièrement,

d'un effet à une cause, comme le voulait l'école animiste, le primitif — tout au moins le primitif vrai — s'en tient aux réflexes de sensation. Il ressent qu'il est un élément d'un tout indissociable dont les réactions diverses se transmettent à l'infini. Il participe d'un tout auquel il est uni intimement par le lien mystique et inquiétant de ces échanges qui se font dans le monde des esprits et dont on ne sait jamais bien ce qu'on en peut craindre ou espérer.

Lévy-Bruhl a profondément analysé l'attitude mystique des premiers hommes à l'égard des êtres et des choses. Il en rend compte par ce qu'il appela loi de participation et dont il dit dans ses *Carnets* qu'il ne s'agit pas au vrai d'une loi mais d'un fait. Ce fait est si complexe, les processus de relation si étonnants à ce niveau mental qu'on ne parvient pas à appréhender tout à fait un système de représentations dont les variantes sont innombrables, les modalités insaisissables. Il suffit que nous sachions en gros que toute chose comme tout être est un organisme vivant où l'esprit et la matière sont une seule et même chose fondue dans un même objet et, en même temps, deux choses dont l'une peut se détacher et agir au loin, ou encore qui peuvent agir l'une et l'autre simultanément mais séparément, ou encore être ici et là à la fois, ou enfin être, pour partie, une émanation d'une sorte de génie de l'espèce et, en même temps, ce génie lui-même. En bref, il n'est rien qui ne soit vivant et animé de propriétés mystiques contradictoires et, nous semble-t-il, incohérentes, mais que le primitif envisage pour ainsi dire une à une, avec une prudence, une attention toute religieuse, car chacune de ces propriétés répond à une force autonome et, pour le dire par nos mots approximatifs, consciente, jalouse et pour cela toujours dangereuse.

L'assujettissement à la morale du clan

C'est de ces données qu'il nous faut partir pour discerner les éléments de la morale du clan. Ceux-ci sont d'origine magique. Disons, si on le veut, d'ordre religieux, sous cette réserve que le terme de religion soit pris dans le sens de rapport au tout naturel senti plus que pensé et qu'en soit exclue toute idée de cause transcendante, de dieu créateur et animateur. Si, comme l'a cru Pascal, des hommes « furent témoins de la création », leurs descendants les plus proches n'en gardaient, en vérité, ni le souvenir ni la tradition.

Cet état de participation intime des êtres entre eux et avec tout animal et toute chose qui, en quelque façon, se situe dans le cycle de la vie des hommes, a pour conséquence une interdépendance des actes et des attitudes qui ne laisse aucune disponibilité à l'individu. C'est à peine s'il se conçoit lui-même en tant que personnalité particulière, et le sens qu'il a de son individualité n'a guère d'autre source que ses réactions d'instinct.

Encore que l'appréhension consciente de la personnalité soit essentiellement une action de pensée, on ne saurait dire que le primitif ne pense pas ; mais on constate, par la nature de la matière pensée, que les éléments en sont toujours concrets ou envisagés comme tels ; la représentation des « esprits » est réaliste, leurs comportements supposés sont en tout point ceux d'un être vivant. S'il était encore besoin de démontrer l'identité de l'homme d'aujourd'hui et de l'homme originel, cet infantilisme mental y suffirait, que nous retrouvons chez tant de nos contemporains.

Il n'est que de considérer un objet, une lance par exemple, censément animé par un esprit qui a ses volontés, ses caprices, ses sympathies et ses haines — dangereuses et cachées — pour imaginer combien faiblement l'homme peut s'abstraire d'un milieu aussi exigeant et s'envisager comme personne autonome. On comprend comment sa pensée est plus collective qu'individuelle en examinant, dans les sociétés totémiques, si répandues qu'on peut croire à leur généralité aux origines, quelques-uns des rapports qui l'asservissent et déterminent rigoureusement ses actions quotidiennes.

Envisageons d'abord les conditions de la génération dont se sont, de tout temps, vivement préoccupés les groupements sociaux. Dès l'aurignacien, c'est par les statuettes de stéatite, d'os ou d'ivoire représentant des femmes fessues, mamelues, au ventre lourd d'une prochaine maternité, que se manifestent les premières

techniques de l'art préhistorique. Nous retrouvons, sous des aspects plus divers, ces manifestations d'un culte de la fécondité tout au long du magdalénien : représentations phalliques et vulvaires, danses érotiques, stéatopygie, etc. Or on sait, par le témoignage de peuplades attardées, que la fécondite est attribuée aux esprit des ancêtres ; plus exactement, ce sont les morts eux-mêmes qui, continuant leur vie désincarnée en certains lieux où leur société est assemblée, se réincarnent quand l'occasion leur est offerte de s'introduire au sein d'une femme. On saisit combien il est important de ne pas mécontenter ces esprits par des actes inconsidérés et de se garder des hérésies qui pourraient entraîner la stérilité des femmes et la ruine du clan. Ce n'est là qu'un schème-type des modalités mystico-matérialistes de la réincarnation, mais il prend sa signification dans ses analogues constatés de la Mélanésie aux clans des Esquimaux.

Envisageons la chasse et la guerre. Le sauvage « sait » que le gibier, le cerf par exemple, est protégé par les esprits de la race des cervidés. Que ceux-ci, en éveil, ne permettront son approche que si l'on est en bons termes avec eux. On doit obtenir leur consentement amical pour que l'indispensable venaison ne se tienne pas hors de toute atteinte. Et ce sont autant de rites de conjuration, comme cette célèbre et émouvante fête du bison chez les Peaux-Rouges. C'est de même par des danses propitiatoires qu'on s'assure les bons offices des esprits et l'efficacité des armes dans la guerre.

Entrons dans une case. Quelles que soient les mœurs matrimoniales et malgré ce qui apparut d'abord au voyageur non prévenu comme une promiscuité et un dévergondage inouïs, les prohibitions les plus curieuses mais aussi les plus sévères règlent les rapports sexuels. Les époux ne sont pas libres d'établir les conditions de leurs rapports. Même là où la fille pubère est polyandre dans le célibat, où le prêt et l'échange des femmes mariées sont pratiqués, ce prêt ou cet échange sont réglés. C'est qu'une participation existe entre mari et femme (Lévy-Bruhl), les actes de l'un retentissent sur l'autre et leur imposent des obligations réciproques. D'où encore une singularité de coutumes qui nous paraîtraient abracadabrantes sans la clé des rites qui en donnent la signification.

Ces indications sommaires rendent compte de la dépendance où sont les individus par rapport à eux-mêmes, à leur groupe et aux appartenances mystiques et réelles du groupe.

Ainsi se justifie l'intervention de la magie jusque dans la fabrication des objets les plus usuels. C'est que chaque objet, indépendamment de son usage normal, possède des pouvoirs occultes. Ces pouvoirs seraient modifiés par un changement quelconque dans la forme de l'objet, des pouvoirs inconnus y seraient dangereusement libérés par une nouvelle destination.

Ce sont là choses trop redoutables pour qu'on se risque à aucun changement. Les propriétés de tel ustensile fabriqué de telle manière et servant à tel usage sont connues. Avec ces références, on est tranquille. On devra donc n'utiliser cet ustensile que pour un seul usage et on le fabriquera imperturbablement aujourd'hui comme hier, quelque idée judicieuse qui puisse, par hasard, surgir sous un crâne plus éveillé. Il n'y a pas place ici pour les esprits forts. La collectivité veille et sévit par la personne du magicien, initié souverain.

Nous sommes donc contraints de reconnaître, chez l'homme le plus instinctif, le plus près des lois naturelles, un état universellement consenti de grégarisme intégral, étranger à toute objectivité, entièrement imprégné d'un mysticisme imperméable aux innovations, et qui s'est conservé durant des millénaires.

Voilà qui donne une base inquiétante à la fameuse boutade paraphrasant Aristote : « L'homme est animal mystique. » Voilà aussi qui explique les difficultés que l'intelligence doit surmonter sans cesse pour maintenir une progression continue vers des formes de vie où la liberté personnelle, la singularité dans le pluralisme, auront quelque réalité.

Charles-Auguste BONTEMPS.

LES FILMS

De la vogue de "La belle époque" à la rigueur impitoyable de Wyler

La brève carrière de « Miquette et sa mère », le dernier film de H.-G. Clouzot, sera peut-être salutaire en empêchant producteurs et metteurs en scène de continuer à faire une aussi effrayante consommation de ce que l'on a surnommé « la belle époque ». Que l'auteur du « Corbeau » en soit venu à tourner un film d'après une pièce de de Flers et Caillavet montre à quel degré d'engouement le souvenir attendri des années 1900 est parvenu.

Si nous sommes lassés des films noirs dont Clouzot est un des meilleurs réalisateurs, ce n'est pas une raison pour nous précipiter presque chaque semaine dans un tourbillon de French-Cancan. « Miquette et sa mère » est pourtant une œuvre plaisante, se voyant sans fatigue, où la classe et l'humour du metteur en scène agrémentent un sujet d'une telle platitude que les meilleures répliques ont du mal à rivaliser avec les plaisanteries de l'Almanach Vermot. Comme il faut bien s'intéresser à quelque chose, on s'extasie sur l'aisance de Clouzot qui en prend, heureusement, à son aise avec MM. de Flers et Caillavet. On souligne la qualité de l'interprétation et le goût parfait des décors et costumes. Mais toutes ces bonnes raisons ne peuvent pallier au manque de sujet véritable.

Ce film nous invite à nous interroger sur les raisons de cette vogue pour l'époque 1900. Que des metteurs en scène aussi intelligents qu'Autant Lara (« Occupe-toi d'Amélie ») et Clouzot aient choisi Feydeau, de Flers et Caillavet pour scénaristes, c'est pour le moins étonnant. Colette elle-même se révèle être le grand auteur de cinéma à la mode. Après « Gigi », voilà « Julie de Carneilhan » et l'on annonce « L'Ingénue libertine » et « Chéri ». Si son indiscutable génie, si ses dialogues peuvent être admirablement utilisés dans un film, son succès actuel a, je crois, d'autres motifs.

La France, et surtout Paris, s'emballent pour des modes, des snobismes qui arrivent parfois à se maintenir durant quelques années. La révolution opérée après la Libération par la Haute-Couture est une de ces modes qui ont obtenu le plus large succès. Ce retour a une ligne rappelant celle de 1900, après avoir été imposé par nos grands couturiers, a été adopté très rapidement par la plupart des femmes.

Le théâtre, les ballets ont trouvé là une matière neuve pour créer des costumes séduisants où l'originalité du couturier ne rencontrerait aucune entrave. Le culte du souvenir, vivace chez beaucoup de Français, a fait un succès énorme à cette vision grisante des années de leur jeunesse. Le cinéma, toujours à l'affût de nouveauté sentant le réchauffé, s'est précipité sur cette débauche de jupons en dentelles, de corsets pareils à des cuirasses, de frou-frou et de bas noirs. Découvrant le type idéal de l'ingénue 1900 en la personne de la charmante Danielle Delorme, les producteurs se sont disputés tous les instants de ses journées, pour lui faire tourner plusieurs films en même temps. Il est vrai que les costumes étant les mêmes et les personnages se ressemblant, on lui supprimait beaucoup de tracas.

Mais la raison la plus profonde est ailleurs. Elle est dans la « fuite » qu'éprouvent beaucoup de Français vis-à-vis des problèmes brûlants de notre époque. N'ayant pas le courage de les regarder en face, ils demandent le plus souvent au cinéma d'être le divertissement, l'évasion désirés. 1900 conserve le prestige des époques ensevelies, drapée des mirages

châtoyants des souvenirs. On oublie facilement l'hécatombe de 1914-1918 pour ne plus penser qu'à Maxim's, à Tabarin et à la Closerie des Lilas. Cette lâcheté est significative. Il n'est que de regarder autour de soi pour voir un nombre inquiétant de personnes se boucher les oreilles afin de continuer, à l'abri du tumulte croissant, leur petit train-train quotidien.

Rien ne pouvait mieux servir l'indigence de certains de nos hommes de cinéma; incapables de créer une œuvre originale, ils ont rapidement senti tout le bénéfice qu'ils pourraient tirer de cette flatterie d'un public qui ne demande qu'à se duper, qu'à oublier aux rythmes des valses de Johan Strauss.

⁂

Dans « L'Héritière », de William Wyler, la polka a remplacé la valse. Nous sommes à Washington-Square, quartier aristocratique de New-York, il y a une centaine d'années. Premier détail révélateur : l'héroïne du film, Olivia de Havilland, une des plus jolies ingénues d'Hollywood, n'a pas hésité à s'enlaidir pour interpréter Catherine Sloper. Ce qui lui a permis d'obtenir (justement) son troisième Oscar (la plus haute récompense américaine) et peut servir d'enseignement à bon nombre de nos starletts à qui l'agréable anatomie tient lieu de talent.

William Wyler, considéré avec John Ford comme l'un des plus grands metteurs en scène américains, s'oppose à celui-ci par sa technique évoluée, faisant une part prépondérante au «subjectif », tandis que John Ford conserve toujours son affection pour la grandiose beauté de l'image et du mouvement. Sans vouloir prendre position entre ses deux maîtres de la caméra, il faut reconnaître que les derniers films de William Wyler ont toujours été des réussites.

Les caractéristiques de son style résident dans une sobriété, une pénétration intelligente du sujet, une maîtrise à le dominer.

Il excelle à analyser le comportement, l'évolution de quelques personnages. Il use le moins souvent possible d'effets spectaculaires et, malgré ses recherches techniques qu'il poursuit à chacun de ses films, il a l'adresse de les fondre dans l'unité du récit. Sa photo évite l'usage courant des contrastes et s'en tient à une exacte fidélité. Il ne cherche pas à déformer pour mettre mieux en évidence, conception trop facile à son gré, mais il a si bien assimilé la technique que celle-ci, invisible, « contrôle » toujours les moindres fluctuations de l'action. Cette discrétion, jointe à l'efficacité qui en est le reflet sensible, prouve que William Wyler est un des rares à « oublier » volontairement la technique en la dépassant pour ne plus penser qu'au sujet.

Drame à trois personnages, « L'Héritière » est ramassée dans l'espace étouffant des quelques pièces d'une riche maison de ce quartier de New-York. Entre le père, docteur possédant une importante fortune, la fille timide au visage ingrat, et le jeune homme séduisant... et séducteur se jouent une lutte impitoyable. Derrière ces visages flotte ce poison qui ravage les sentiments les plus désintéressés : l'argent. Le père ne peut croire que son enfant, si déshéritée par la nature, puisse être aimée pour elle-même; il a la conviction que ce jeune homme sans fortune ne voit en elle qu'une riche héritière. La fille, qui vivait dans l'admiration craintive de son père, se réveille subitement amoureuse. Son père, en tentant brutalement de la mettre en garde contre Morris Townsend, déchaînera sa haine. Mais elle aura perdu ses illusions. Elle doutera. Elle ne pourra plus croire celui qui, revenant après une longue absence, lui demandera de l'épouser.

Nous ne saurons pas si Morris Townsend est réellement amoureux de Catherine Sloper, car l'ambiguïté jointe à la sincérité des trois protagonistes empêchent de savoir avec exactitude leurs secrètes pensées. Les connaissent-ils eux-mêmes ? Leur comportement se justifie et leurs raisons sont toujours défendables ! Tout est seulement faussé par cette fortune qui suggère à chacun des pensées sur l'autre qu'il n'a peut-être pas. L'incertitude flotte jusqu'à l'ultime instant où Morris Townsend frappe désespérément contre la porte de Catherine montant lentement les marches vers sa chambre, un sombre et douloureux sourire aux lèvres.

Derrière l'âpreté de ces discussions, la recherche angoissée de la vérité, la fin pitoyable des trois héros, William Wyler a montré implacablement la malfaisance de l'argent.

Gaston MERIGNEUX.

SUR LE MARIAGE



Le mariage apparaît à première vue comme l'institution qui préside à la formation d'une famille. Il consiste en la réunion de deux ou de plusieurs êtres en vue de procréer des enfants (monogamie, polygamie, polyandrie). Pour un individu quel qu'il soit, homme ou femme, qui « entre » dans le mariage, il y a lieu de considérer l'*acte* qui le lie à un autre être du sexe opposé (ou à plusieurs) et l'*état* consécutif.

L'acte lui-même a un caractère éminemment social, quel que soit le degré d'évolution, le « niveau » de la société dans lequel on le considère. Il consiste en un passage d'un état donné à un état nouveau, de l'indépendance relative du jeune homme ou de la jeune fille à la dépendance relative de l'homme envers la femme, de la jeune femme vis-à-vis de son mari, à la dépendance plus étroite de l'homme vis-à-vis de son groupe social, en raison de sa responsabilité nouvelle de chef de famille.

Cet acte est social par les conséquences qu'il implique et aussi parce qu'il est public : l'union s'accomplit au milieu de certains rites, afin d'être connue et sanctionnée par le groupe humain tout entier. Dans les sociétés les plus évoluées, cette sanction collective fait l'objet d'un acte juridique et d'un contrat au moins tacite à caractère économique (régime de la communauté des biens).

Mais cet acte, social en lui-même et par son objet, s'accompagne chez les individus d'un acte physiologique, dont on tend à faire croire aux intéressés qu'il doit être le tout premier, dans nos sociétés influencées par le christianisme, et qui, ailleurs, est entouré ou accompagné des coutumes et des préjugés les plus variés. Enfin, psychologiquement, le mariage va de pair avec un acte également nouveau : c'est la naissance chez l'homme d'un sentiment complexe de domination et de protection vis-à-vis de l'épouse; chez la femme, d'un sentiment non moins complexe de dépendance et de sécurité. (Laissons de côté, ici, les inévitables exceptions et cas particuliers, ce qui nous entraînerait trop loin, pour nous en tenir à la généralité des cas dans notre société actuelle d'« hommes blancs et civilisés ».)

***

L'état de mariage a aussi un double caractère social et individuel. L'union de l'homme et de la femme prend dans le mariage un caractère de permanence et de force qui dépasse les individus. Ce sont les sociologues qui semblent avoir le mieux analysé ce caractère : il est la résultante et l'expression de la tendance des êtres à se reproduire et de la tendance de la société à se perpétuer. Il est une des institutions par lesquelles s'exprime l'instinct de conservation des groupements humains. A cet égard, on peut admettre qu'il a eu une utilité incontestable, et il semble qu'il doive la conserver encore longtemps. *Mais c'est de ce même point de vue, autant qu'à d'autres, qu'à beaucoup d'égards il est devenu dès à présent insuffisant dans la forme où nous le connaissons aujourd'hui.*

Du point de vue individuel, l'état de mariage se caractérise par des relations d'ordre biologique, psychologique et matériel. Sur les premières, il y aurait beaucoup de choses à dire, et d'essentielles. Au point de vue matériel, dans les pays où règne la monogamie, un fait est particulièrement à noter. Il s'agit de la cohabitation des époux. Elle leur est pratiquement imposée par toutes sortes de raisons. Mais il faut dire tout de suite qu'elle a tendance à perdre de sa force : non pas dans n'importe quels milieux, mais d'abord dans ceux qu'on estime généralement les plus évolués. Cela n'est pas dû au hasard. Ce n'est pas par hasard que, là où les possibilités économiques ne permettent pas aux époux de faire chambre à part, existe la coutume des lits jumeaux. C'est là le début et le symbole de la recherche d'une indépendance relative entre époux, d'une limitation à certaines contraintes de la vie commune et aux promiscuités qu'elle entraîne (1).

L'indépendance du mari vis-à-vis de

(1) *Cf.* L. Blum : *Du mariage*, pp. 228-229.

l'épouse, dans le passé, a toujours été très grande. Le fait nouveau est précisément dans la croissante indépendance de la femme en général, et de la femme mariée en particulier, que peu à peu les lois elles-mêmes enregistrent.

Cette indépendance est le résultat d'une longue évolution, mais elle a été certainement accélérée par l'*extension* du travail féminin, qui a incontestablement son origine la plus visible dans la guerre de 1914-1918. Bien que le travail de la femme à l'extérieur du foyer se double le plus souvent encore de celui que traditionnellement elle assume à l'intérieur, il n'en reste pas moins que, dans certains milieux, il est un allégement aux servitudes de la vie conjugale, et qu'à ce titre il donne aux femmes des satisfactions (qu'il ne peut plus être question de leur enlever), ne serait-ce qu'en les mettant en contact avec autre chose que l'horizon des quatre murs d'un logement.

En d'autres termes, le besoin de sociabilité des femmes, aussi impérieux que celui des hommes, ne peut se satisfaire, dans l'immense majorité des cas, de la seule compagnie d'un mari, et leur besoin d'action, qui se traduit par le sentiment de la responsabilité individuelle, ne se contente plus des seuls soins à donner à un ou plusieurs enfants. C'est pourquoi les plus douées intellectuellement envahissent les professions libérales : médecine, droit, sans parler de leur rôle dans l'enseignement et bientôt sans doute dans tout ce qui touche à la santé publique.

***

En résumé, le mariage apparaît comme une institution sociale, et comme telle soumise aux conditions morphologiques et historiques d'évolution de toutes les institutions humaines.

L'attitude que nous devons avoir en face de cette institution dépend donc pour le présent du degré de développement de la société dont nous faisons partie. L'attitude que nous devons préconiser pour l'avenir dépend du sens de l'évolution de cette société, et, d'une façon plus générale, du sens de l'évolution de l'ensemble de l'espèce humaine. A cet égard, il semble bien que ce soit un avantage de nous trouver actuellement dans un groupe ethnique (l'Europe occidentale, déjà très évoluée par rapport à l'Asie) et, au sein de ce groupe, dans un pays dont la civilisation se rattache aux plus évoluées du passé : grecque et latine, et ne souffre pas encore dans son ensemble de tous les excès de la civilisation industrielle (Amérique du Nord).

***

Il est facile de voir que les causes du mariage — ou de la formation du couple — se résument à trois titres : on se marie pour des raisons psychologiques, biologiques et sociologiques, avec, bien entendu, les dosages les plus variés de ces divers ordres de raisons. Encore doit-on préciser que si l'on examine de près les raisons en apparence affectives ou sentimentales qui poussent deux êtres l'un vers l'autre, on s'aperçoit vite qu'elles en recouvrent d'autres, au fond : l'instinct sexuel en particulier (et l'on sait quelle clarté ont projetée sur celui-ci les travaux de Freud), l'influence de l'éducation et du milieu, d'autre part. En fait, les raisons affectives sont comme un vernis épais et dur qui masque les raisons réelles, nées soit des aptitudes individuelles les plus diverses, soit de la vie menée par les intéressés dans leur milieu.

Autrement puissantes sont les raisons d'ordre biologique. Elles sont à vrai dire *les seules réellement déterminantes.* Ce sont d'une part l'instinct sexuel, d'autre part l'instinct de reproduction. Les deux ne se confondent pas, comme on pourrait croire, et ne sont même pas liées, comme le montrent, dans les sociétés primitives, le fait que le rapport entre l'acte sexuel et la naissance des enfants est ignoré, et, dans les sociétés les plus évoluées, le fait que l'accouplement est recherché le plus souvent pour lui-même et les satisfactions qu'il procure, et non en vue de procréer; le fait enfin, très fréquent dans la nature, que l'acte sexuel est très souvent un acte gratuit, inutile en quelque sorte, puisque la fécondation n'en résulte pas nécessairement.

***

Sur l'instinct sexuel, il y aurait beaucoup à dire. Retenons un premier fait : dans la nature, il est de courte durée et à caractère périodique. Malgré les apparences, l'espèce humaine n'échappe pas à cette règle. Si le *besoin* sexuel apparaît

chez l'homme et peut se satisfaire à n'importe quel moment, l'*instinct* est sensiblement plus puissant au printemps et à l'automne. C'est un des résultats du mariage et de la cohabitation (c'est-à-dire de la formation des couples permanents voulus par la société) que cette non-concordance rigoureuse du besoin et de l'instinct. Très rares, même chez les oiseaux, sont, dans la nature, les couples permanents. Le plus souvent, lorsqu'il y a formation d'un couple, sa durée est limitée à l'élevage des petits jusqu'à ce que ceux-ci puissent se débrouiller seuls. Et, presque toujours, c'est la femelle seule qui assume cet élevage.

Il est tout à fait exact que la constitution de la famille, par l'intermédiaire du mariage ou du couple permanent, répond aussi au besoin, actuel, d'assurer aux enfants une protection qui leur est nécessaire jusqu'à leur plein développement. Nous aurons à revenir sur le problème de l'enfant, mais il faut noter ici que celui-ci n'influe pas sur le rapprochement initial de l'homme et de la femme.

De telle sorte qu'on peut dire que ceux-ci, comme tous les mammifères supérieurs, ont tendance à vivre d'une vie *identique, indépendante,* dans laquelle les manifestations de l'instinct sexuel sont *périodiques, de courte durée* et *d'objet changeant.*

Ces tendances sont le plus généralement cachées. Même il semble que, avec une fréquence considérable, elles éprouvent comme une espèce de honte, non seulement à se manifester, mais à s'exprimer tout simplement. Elles sont cependant — *on n'y insistera jamais assez* — naturelles, et c'est travailler à l'établissement de la vérité scientifique que de le constater, sans mêler d'inutiles questions métaphysiques à cela.

⁂

Les causes d'ordre sociologique du mariage et de la formation des couples permanents sont aussi nombreuses et variées que les aspects de la vie sociale : à la fois politiques, juridiques et économiques.

Il y a, certes, de moins en moins de mariages purement politiques, comme il y en avait jadis par exemple entre les héritiers des familles régnantes. Mais comment ne pas appeler ainsi ces mariages campagnards encore fréquents où le souci dominant est d'arrondir un patrimoine territorial ?

Peu de mariages aussi ont des causes purement juridiques, mais, nous l'avons vu, le mariage en lui-même est accompagné de clauses juridiques, tacites ou non.

Au contraire, les causes d'ordre économique ont, dans toutes les unions permanentes entre homme et femme, une influence déterminante, même dans les sociétés les plus primitives. Quelle que soit la classe sociale considérée, dans les pays de race blanche, les faits sont évidents. Les « mésalliances » de ce qui reste de noblesse titrée sont dues au souci, à la nécessité, de « redorer le blason ». Il fut un temps, pas si lointain, où la jeune fille qui voulait épouser un militaire de carrière, officier ou sous-officier, devait lui apporter une dot très élevée. Au contraire, dans certaines sociétés primitives, c'est le prétendant qui devait faire un don plus ou moins important aux parents de la fiancée. Dans la grande bourgeoisie capitaliste, il est fréquent que des capitaux soient associés en même temps que sont unis deux jeunes gens. Dans la classe moyenne, petite bourgeoisie commerçante, fonctionnaires, techniciens de l'industrie, même quand les ressources suffisent à payer le travail domestique, c'est le souci de permettre à la femme de rester au foyer qui domine. Dans la classe ouvrière, que le mariage soit légal ou que le couple ne soit pas officiellement consacré, ce sont encore des causes économiques qui poussent fortement à l'union permanente : c'est la possibilité d'unir deux salaires, d'une part; en réduisant les frais de logement, de chauffage, de nourriture, etc., d'autre part.

Enfin, chez certains artisans, comme chez de très nombreux paysans, autrefois et même de nos jours, le besoin de main-d'œuvre s'ajoute encore aux autres raisons économiques qui poussent au mariage : main-d'œuvre immédiate : la femme; main-d'œuvre future : les enfants.

En fin de compte, nombreux sont les époux qui, s'ils s'interrogeaient honnêtement, pourraient dire avec Jerphanion, expliquant à son ami Jollez pourquoi il se marie : « Je me marie par gentillesse, par lubricité et par commodité... »

LAUMIERE.

Lectures d'actualité

DROLE DE GENNS !

HISTOIRE JUIVE

L'HISTOIRE des ghettos d'Europe orientale sous l'occupation allemande, telle qu'elle nous est rapportée par les témoignages des rescapés, repose avec une intensité accrue, dans un théâtre restreint qui l'éclaire d'une lumière tragique, le problème qui tourmenta pendant cinq années tous les peuples d'Europe : celui de l'attitude des membres d'une communauté, et surtout de leurs responsables, vis-à-vis d'un envahisseur tout-puissant.

Des livres et même des films ont célébré la révolte du ghetto de Varsovie, qui nous apparaît comme la manifestation la plus absolument noble, la plus absolument désespérée de l'attitude de résistance. Un médecin, rescapé du ghetto de Vilna, nous relate aujourd'hui, avec le calvaire de ses consanguins, l'étonnante histoire de Jacob Genns, le dictateur juif. Ce policier, devenu seul maître après Dieu et la Gestapo du groupe juif voué à une extermination progressive, incarne l'attitude de collaboration dans ce qu'elle eut aussi de plus désespéré. (*).

Il ne s'agit plus de prendre parti, mais seulement de situer, avec toute la sérénité que permet le recul du temps, les termes d'un choix où tant d'hommes engagèrent, avec leur honneur et leur vie propres, la vie et l'honneur de leurs compatriotes. Entre 1940 et 1945, dans tous les pays occupés, tous ceux qui avaient charge d'âmes et de corps, à quelque échelon que ce fût, du simple bourgmestre de village au chef d'Etat, se trouvèrent, devant les exigences allemandes, à la croisée de deux routes, aussi périlleuses quoique à des titres différents. Sur ces deux routes, et en guise de symboles indicateurs, se tenaient ici deux statues, dont l'une était d'un général et l'autre d'un maréchal, dont l'une brandissait une épée tandis que l'autre élevait un bouclier, selon la bien tardive image du colonel Rémy.

Certes, le problème, dans le déchaînement complexe des passions, ne se posa pas aussi clairement à tous. Les patriotes de la vieille école, parmi lesquels on comptait d'ailleurs beaucoup d'adolescents, obéirent, sans chercher davantage, à leur impulsion sentimentale. Certains partisans, dans l'esprit de qui les patries territoriales cédaient le pas aux patries idéologiques, partirent résolument en croisade : contre le communisme, sous la croix gammée, contre le fascisme, sous le brassard inopinément tricolore. D'autres s'en tirèrent par un subtil « double jeu », on par un prudent « attentisme » dont l'évolution de la guerre réglait le lent mouvement de bascule. Et je ne parle pas des « épiciers », avec ou sans alibis...

Mais pour les Juifs de Varsovie ou de Vilna, promis à une extermination plus ou moins rapide, plus ou moins totale, l'Allemand était l'ennemi mortel, sans « distinguo » possible. Ils n'avaient pas à choisir leur camp, vrai ou simulé : l'Allemand les avait choisis. Ils n'avaient pas à choisir leurs alliés d'un jour : l'Allemand les avait enfermés. Ils n'avaient même pas à choisir la forme, mais seulement le délai de leur mort. Et c'est ce qui donne à l'histoire du ghetto de Vilna et à l'attitude, au choix de Jacob Genns leur valeur absolue.

COMPTABLE DU SANG

Le 6 septembre 1941, les soixante mille Juifs de Vilna furent rassemblés et poussés en deux immenses troupeaux vers deux ghettos. Deux mots désormais allaient polariser leur hantise : « schein » et « Ponar ». Le « schein », c'est le cer-

---

(*) Marc Dvorjetski, « Ghetto à l'Est », Editions Robert Marin, 375 francs.

tificat de travail, ou plutôt « d'économiquement utile ». Renouvelé fréquemment par les nazis qui en changent la couleur, il équivaut chaque fois, pour ceux qui l'obtiennent et pour leurs proches, à un véritable permis de vivre. Les autres sont emmenés à Ponar, un charmant village des bois, où ils sont « liquidés ». Beaucoup tentent d'échapper à ce sort en se terrant dans des cachettes, cachettes individuelles, cachettes familiales, cachettes d'immeubles, ingénieusement aménagées et camouflées, ou même dans les égouts, où les derniers survivants attendront leur libération par les troupes soviétiques.

Chaque action des Allemands dans le ghetto aux mille cachettes, chaque renouvellement des « scheins » donnent lieu à des scènes dramatiques. Des hommes, pour sauver la mère de leurs enfants, sacrifient leur propre mère. Des maris, en essayant de « faire passer » leur sœur ou leur belle-sœur, condamnent leur femme. Chaque titulaire d'un « schein » de la bonne couleur a droit, en effet, à une femme et à un chiffre déterminé d'enfants, et Jacob Genns, chef du conseil juif, dirige avec ses policiers les opérations de triage, sous le contrôle des Allemands. « Le Juif qui fait le travail des Allemands est le chien de la Gestapo ! », crachent ceux qui vont mourir. On vit des femmes s'infiltrer dans les colonnes de salut, embrasser des enfants au hasard et hurler : « On veut vous prendre votre maman ! » sous les coups de cravache des SS pressés d'en finir et passer avec la famille, devant la vraie mère figée de stupeur, bousculée en arrière, déjà morte...

En octobre 1941, un mois après l'entrée dans le ghetto, les « scheins » blancs en vigueur jusque-là sont remplacés par des « scheins » jaunes. Trois mille seulement sont délivrés, pour vingt-cinq mille habitants :

« Dans la cour de l'immeuble du Judenrat, le commandant du ghetto, Jacob Genns, dirige les opérations de contrôle. La police juive fait mettre en rang les travailleurs des institutions du ghetto, répartis par groupes. Chaque groupe est divisé en colonnes. Chaque colonne se compose du détenteur du «schein» jaune qui se tient au milieu avec, à sa droite et à sa gauche, les membres de sa famille détenteurs de fiches bleues : la femme et deux enfants.

« Jacob Genns, le commandant du ghetto, se tient à la limite du petit square. Il fait face à la foule. De temps à autre, de petits groupes se détachent et se dirigent vers le commandant. Il est entouré de policiers juifs, et auprès de lui se tiennent quelques SS de grade élevé. Ceux-ci ne participent pas aux manœuvres de ségrégation. Ils se contentent du rôle de spectateurs.

« Le commandant juif du ghetto brandit une grosse canne. Il s'en sert pour ses opérations arithmétiques ; il compte en pointant. Les familles défilent devant lui, les « scheins » jaunes et les fiches bleues à la main. Genns dénombre : un, deux, trois quatre — papa, maman, enfant, autre enfant. La petite famille obtient l'exit; elle peut pénétrer dans le jardin.

« Une famille en colonne s'approche de Genns. Elle est composée de cinq personnes au lieu de quatre : mari, femme et trois enfants. On considère ce groupe avec angoisse. Que va-t-il se passer ? Jacob Genns compte : père, mère, enfant, enfant. Le troisième enfant est un petit garçon âgé d'environ douze ans. Genns le sort de la colonne et lui flanque un coup de canne sur le dos. Il frappe également le père, la mère et les deux enfants pour les obliger à pénétrer dans le jardinet. Le troisième enfant reste tout seul, à côté de Genns. La famille, qui est déjà de l'autre côté, se lamente :

« — Nous avons perdu notre enfant, à cause d'un Juif, à cause de Genns.

« Une rage féroce et impuissante s'empare des gens. Les lèvres serrées, on murmure :

« — Genns est un assassin juif !

« — Un traître !

« Quelques rangées devant moi, une colonne se déplace : père, mère et un enfant. Jacob Genns compte : père, mère, enfant ; puis, s'adressant au père, il hurle :

« — Espèce de vaurien, où as-tu égaré ton second enfant ?

« L'homme répond craintivement :

« — Je n'ai pas de second enfant ; je n'ai que...

« Genns ne le laisse pas achever ; il lui donne un grand coup de canne. Les gens

commencent à gueuler, c'est le tumulte. Genns en profite pour happer par le collet, avec la poignée de sa canne, le garçonnet en surnombre qu'il avait repoussé tout à l'heure. Il le jette contre l'homme qu'il vient de frapper :

« — Salaud, le voilà, ton enfant ! Crétin, tâche de ne pas le reperdre.

« L'enfant pénètre dans le jardinet en compagnie de cette famille qu'il ne connaît pas. L'enfant est sauvé.

« De nouveau les gens murmurent :

« — Genns a sauvé le petits gosse.

« — Genns est tout de même un Juif.

« — Genns a deux âmes.

« — Genns est une énigme.

« Le tour de ma colonne arrive. Nous y allons : ma femme, moi, ma « fille » (ma sœur) et un enfant sans parents, un orphelin qui, au début du tumulte de l'action, parcourait les rangs en criant :

« — Qui n'a pas d'enfant ? Qui veut être mon père ?

« J'assumai ce rôle pendant quelques instants et, ensemble, nous pénétrâmes à l'intérieur du petit jardinet. »

Les Juifs ainsi sélectionnés étaient utilisés dans les kommandos de travail, et Genns ne manquait pas une occasion d'entonner l'hymne à la production, afin, disait-il, de « prouver que l'opinion admise sur notre inaptitude au travail est foncièrement fausse » et que « nous sommes indispensables ». Grâce à sa tactique savante entre le marteau et l'enclume, à sa collaboration obstinée avec le pouvoir allemand, il avait réussi à maintenir un îlot, une principauté juive au milieu de l'océan nazi. « Il arriverait, croyait-il, à sauver les Juifs » écrit Marc Dvorjetski « et par la suite, il croyait que ce serait lui qui les conduirait triomphalement hors du ghetto après la défaite allemande ». Ce drôle de Genns était une énigme, vraiment. La plus grande partie de la population le haïssait comme un traître, nous rapporte encore Marc Dvorjetski, mais d'autres croyaient que ses intentions étaient bonnes.

A l'occasion d'une fête, il expliqua sa position, et pourquoi il livrait mille Juifs aux Allemands quand les Allemands demandaient mille Juifs : « car autrement les Allemands viendraient se servir eux-mêmes, et ce n'est pas mille Juifs qu'ils prendraient, mais des milliers et des milliers... Mes mains sont souillées de sang... Pour que des Juifs puissent survivre, j'ai dû conduire d'autres Juifs à la mort... »

« *Je tiens, affirma-t-il, la comptabilité du sang juif et non celle de l'honneur juif.* »

Les Allemands l'appelaient « der stolze Jude », « le Juif fier ». Au cours d'une action contre les cachettes, il surprit un de ses policiers qui travaillait directement pour la Gestapo, et le lui reprocha sévèrement. Le policier dénonça Genns, en l'accusant de camoufler sciemment les cachettes et de protéger les Juifs ainsi planqués. « Genns, nullement intimidé, dit au policier :

« — Tu es un chien, et je vais te faire fusiller comme un chien.

« Il le fit exécuter, en présence même des Allemands. »

Chaque fois qu'il se rendait à la Gestapo, les Juifs épiaient nerveusement son retour. « S'il revenait en souriant, immédiatement se répandait un optimisme insensé :

« — Il a souri, donc tout va bien, l'ordonnance est annulée...

« S'il revenait l'air sombre et taciturne, la panique reprenait le dessus :

« — Genns est soucieux, c'est que ça ne marche pas... »

Les Allemands ordonnaient parfois des transferts d'un ghetto à un autre, d'une ville à une autre, généralement suivis de massacres partiels ou collectifs. L'affaire d'avril 1943, où cinq mille Juifs, parmi lesquels un grand nombre de jeunes garçons et de jeunes filles, qui avaient accepté de partir pour Kovno, furent emmenés à Ponar en wagons plombés et exterminés, mit fin à la légende de Genns: lui-même avait été berné ! A la même époque, le ghetto de Varsovie se soulevait.

Quelques mois plus tard, Jacob Genns fut convoqué à la Gestapo. Quelqu'un le prévint, et lui déconseilla de se rendre à la convocation, l'incitant à fuir ou à se cacher. Mais Genns répondit : « Si moi, commandant du ghetto, je fuyais, des milliers de Juifs paieraient de leur vie mon évasion. » Il convoqua ses adjoints, leur donna ses instructions, et désigna ses

remplaçants. Puis il se rendit à la Gestapo, où on l'accusa d'être en contact avec les partisans qui s'organisaient dans les forêts autour de Vilna. Il fut fusillé le 15 septembre 1943.

SAUVER LES CORPS OU SAUVER L'AME ?

Une telle politique, si elle témoigne d'une naïveté et d'un orgueil véritablement chimériques, n'a rien à voir, cependant, avec celle d'un quelconque de Brinon. Indéfendable, sans doute, dans les circonstances extraordinaires où elle fut menée, dans cette communauté vouée de par son espace restreint et surtout de par son sang à disparaître, elle affirme, au paroxysme, un principe dont on trouverait maints exemples dans l'histoire ancienne et moderne.

Les révolutionnaires de 1792 luttaient contre les émigrés, au nom de la France réelle contre une France « idéelle ». La France, pour eux, n'était pas une idée désincarnée qu'on emporte avec les sceaux de l'Etat dans les cantines d'un quarteron de militaires en rupture d'armée, de politiciens en rupture de peuple. Mais d'abord, et avant tout, une terre et une chair. Le terre n'est pas un tapis qu'on roule. La chair d'un pays, ce sont ses travailleurs, ses femmes, ses vieillards, ses enfants.

« Or, me disait un jour un suppôt de Laval, pouvait-on, en 1940, transporter quarante millions d'hommes, de femmes, d'enfants en Afrique, en Amérique ? Non, bien sûr ! Dès lors, la seule politique humainement et même patriotiquement valable était de rester au milieu de tous ces gens et de les défendre par tous les moyens contre les brutalités de l'envahisseur d'abord, contre les exactions de l'occupant ensuite... »

Pour ces ultra-réalistes, ce qui importait d'abord, dans la catastrophe, c'était de sauver les corps, de préserver autant que possible la vitalité de la race. Ils se sentaient comptables de la terre et du sang français, ou belge, ou norvégien, comme Jacob Genns, sous une férule plus meurtrière encore, se sentait « comptable du sang juif ».

Et l'âme, dira-t-on, et l'honneur ? Le grand écrivain Saint-Exupéry, qui devait disparaître peu après dans une mission photographique au-dessus de la France occupée, avait courageusement posé le problème, dans un message prononcé à la radio de New-York lors du débarquement américain en Afrique du Nord. Sans nier l'idée, il réclamait pour la subslance : « Nous souhaitions tous sauver la France. Mais il se trouve que sauver la France, c'était sauver la France dans son esprit et dans sa chair. Que vaut l'héritage spirituel s'il n'est plus d'héritiers ? A quoi sert l'héritier si l'esprit est mort ? »

Et encore : « Quand meurt un otage fusillé, son sacrifice rayonne. Sa mort sert de ciment à l'unité française. Mais quand les Allemands exécutent, par le simple retard d'un accord sur la graisse, cent mille otages de cinq ans, rien ne compense cette lente et silencieuse hémorragie. »

Tel est, angoissant, le dilemme auquel chacun répondit, naguère, selon sa sensibilité.

Mais ne serait-il pas mieux d'agir en sorte que de tels dilemmes ne se posent plus ? Ne serait-il pas préférable de mettre un terme, définivement, à ces catastrophes qui écartellent, physiquement et moralement, les peuples et les hommes ? Ne serait-il pas plus sage de *sauver d'abord la paix ?*

Est-ce tellement impossible ?

Jean VITA.

Toujours l'abondance de matière. Nous ne pouvons pourtant augmenter le nombre de pages de cette revue, heureux que nous serons si nous ne sommes pas amenés à le réduire du fait des augmentations de prix récemment subies. Nous avons dû, cette fois, laisser sur le marbre des articles du Dr Dalmon, de Dorival, ainsi que la rubrique théâtrale de Gaston Mérigneux. Ils voudront bien nous en excuser.

Enquête sur l'enseignement

CES quelques lignes ne prétendent pas à constituer autre chose qu'une brève enquête sur l'enseignement secondaire français à l'heure actuelle et ne visent à rien d'autre qu'à informer le profane des conditions dans lesquelles sont formées les intelligences des enfants dans nos collèges; à vrai dire, personne en France n'est vraiment profane en ce qui concerne l'enseignement secondaire, car en ce pays, où la scolarité est obligatoire, nombreux sont ceux qui ont usé leurs fonds de culotte au moins sur les bancs des petites classes d'un collège, ou d'un lycée ; cependant les conditions ont beaucoup changé, pour ce qui est des disciplines inscrites au programme comme pour ce qui est du personnel, tellement changé, même, qu'une mise au point s'imposait pour permettre à tous ceux qu'intéresse la formation intellectuelle des individus de savoir de quoi il retourne en France de l'enseignement secondaire de notre époque.

J'ai donc timidement poussé la porte d'entrée de ce petit collège de province qui me semble réaliser le type même de la boîte à bachot et j'ai eu l'étonnement de constater que mon chapeau et mes gants beurre frais y suscitaient un certain trouble : les professeurs assemblés dans la cour de récréation me contemplaient d'un regard anxieux, semblait-il. « On vous prend pour un inspecteur général, me souffla le concierge, pressez-vous de vous présenter avant que la cloche sonne pour la rentrée, ça vaudra mieux... » De fait, les sourires refleurirent sur les visages quand j'eus dit qui j'étais et j'obtins les entrevues désirées auprès de chaque professeur sans aucune espèce de difficulté.

A la première récréation le professeur d'histoire et géographie, trente-trois ans — célibataire — sans opinion politique, me confia :

« — Nous avons cinq minutes de détente entre chaque cours, à peu près le temps d'aller uriner ; comme je n'y vais pas maintenant, je puis vous consacrer ce temps-là. Alors, l'enseignement de l'histoire vous intéresse ? Il n'a guère changé depuis votre enfance. Le programme s'étend sur les civilisations anciennes du bassin méditerranéen, sur l'Europe à partir du moyen âge jusqu'au début du XIXe siècle et sur le monde de la fin du XIXe siècle à nos jours. Il s'agit avant tout, comme par le passé, d'étudier l'histoire des guerres et des peuples forts et je me permettrai d'ajouter que nous apportons des soins tout particuliers à ne nous occuper que de l'histoire des peuples de race blanche. Les Chinois anciens et les Péruviens de l'Antiquité, qui l'emportaient en civilisation sur nous aux temps préhistoriques, n'offrent aucun intérêt à nos jeunes gens, semble-t-il.

— N'est-ce point parce que leur civilisation n'était qu'artistique ?

— Sans conteste ! Et on a beau ajouter de l'importance aux chapitres qui dans l'inamovible Malet-Isaac traitent de l'évolution des arts au cours des siècles, il n'en reste pas moins vrai que le plan et la description des batailles l'emportent sur la reproduction des tableaux ou des statues et que l'histoire des peuples blancs, si fertile en combats, éclipse celle des autres nations.

— Vous ne parlez pas de celle des techniques...

— Je sais, il a été question pendant longtemps de la mettre au programme; mais le savant comme l'artiste sont des types imparfaits de citoyens — ils sont en tout cas de moins parfaits citoyens que les soldats — et je crois qu'il faudra attendre bien longtemps pour lui voir accorder une certaine importance

— Une dernière question, si vous permettez : l'enseignement de l'histoire intéresse-t-il les élèves ?

— Pas assez pour les empêcher de troubler mon cours par des plaisanteries qui, je vous prie de le croire, cher monsieur, leur rapportent des punitions sévères.

— Des retenues ?

— C'est cela, le jeudi et le dimanche. Autant dire de la prison en miniature, tout aussi infamante que les châtiments corporels que l'on interdit naguère.

— En usez-vous également pendant vos cours de géographie ?

— Il le faut bien, puisque cette étude est aussi peu captivante. Autrefois on s'appliquait à la géographie physique, on faisait des cartes ; aujourd'hui on traite de la production, on établit des courbes. Mais comme dans l'un et dans l'autre cas on n'a pas pensé à réagir contre l'illogique division du monde en compartiments et que les élèves s'aperçoivent bien que cette science est celle de désaxés ou de vicieux, ils s'en désintéressent. La seule géographie générale serait faite pour leur plaire, mais là encore il y a des lacunes : et puis nombreux sont ceux qui, à la fin de leurs études, ignorent encore la loi de Malthus, parce qu'on n'en parle pas...

La cloche nous interrrompit et je dus remettre à une autre heure la suite de mon enquête. Les élèves et les maîtres entrèrent en cours et je profitai de l'occupation des professeurs pour aller prendre un verre en compagnie du maître d'internat, c'est-à-dire du surveillant à qui l'on confie les pensionnaires et qui partage leur existence au réfectoire, au dortoir, sur le stade (le jeudi), en promenade (le dimanche).

« — Mes protégés sont de braves gosses, me confia-t-il, et l'on fait preuve de maladresse pour ce qui touche l'organisation de leur vie matérielle. On a réglementé à l'extrême les moindres actes de leur existence : le lever, la toilette, le travail, les loisirs et les repas ; on leur a imposé des surveillants qui sont responsables de l'observance des horaires et l'on s'étonne ensuite de ce que le véritable plaisir des « potaches » réside en un bouleversement de cet horaire, en indiscipline et en petits scandales — non seulement le règlement est barbare, mais encore le surveillant est inutile.

— Vous plaidez contre votre intérêt, hasardai-je, car enfin, c'est une sorte de bourse que l'on vous a accordée en vous confiant ce poste.

— Je préférerais, croyez bien, aller surveiller des gosses au berceau (comme le font les Anglais), plutôt que des « grands » aux douches, par exemple. Je fais les cent pas dans le couloir de l'établissement de bains en attendant que mes internes aient grillé, dans leur cabine, la cigarette qu'ils ne fumeraient pas si je n'étais pas là et ça me navre qu'il en soit ainsi. J'aurais pu vous citer vingt autres exemples de mon inutilité.

— Enfin, je m'aperçois que la période des « Petit Chose » est révolue ; vous ne vous êtes pas plaint de votre état matériel ?

— Je ne suis pas mécontent de mon sort, il y a eu un changement certain dans la situation des maîtres d'internat, je veux dire une amélioration ; on ne les traite plus de pions, on s'est aperçu que c'était une injure imméritée ; seulement, en ce qui me concerne, je souffre de m'apercevoir du parasitisme de la fonction. Je vais leur flanquer ma démission ! »

J'aurais voulu le dissuader de le faire, mais je ne m'en sentis pas la force et la perspective de manquer mon entrevue avec les autres professeurs me poussa à retourner au collège sur-le-champ.

C'est à un bouillant petit bonhomme, chargé de l'enseignement du grec, du français et du latin que j'eus affaire. Il m'agrippa au revers du veston et me déclara sans ambages :

« — Non, monsieur, les cours de français n'ont pas beaucoup changé depuis mon enfance, mais je vous prie de croire que notre situation, à nous, professeurs, s'est bien transformée, en mal évidemment. On a, tenez-vous bien ! introduit la notion de rendement dans notre corporation et nous avons vu notre temps de travail augmenter par rapport à celui de l'avant-guerre ; une heure par-ci, une heure par-là : ça n'a l'air de rien, mais ça se traduit par deux heures de travail de préparation à chaque fois. Calculez la différence !

— J'ai cru remarquer un accroissement en nombre des élèves ; peut-être est-ce dû à cela ?

— N'en croyez rien ! ce travail supplémentaire est fourni pour des cours d'instruction civique, par exemple, qui sont souvent inutiles ; ou bien, et c'est là le plus grave, ils permettent ainsi des compressions de personnel. Avec la population française actuelle, c'est un non-sens, car, contrairement à ce que vous pensez peut-être, on supprime actuellement de nombreux professeurs.

— Cela est étonnant, en effet, et combien regrettable. Mais en dehors de

ce dommage causé aux élèves, qui vont, par le fait, bénéficier d'un enseignement de qualité moindre, n'y en a-t-il pas d'autres, dus aux modifications des rapports entre les horaires, ne consacre-t-on pas maintenant plus de temps aux sciences qu'aux arts ?

Si fait, et cela s'explique aisément puisqu'on recherche maintenant le technicien scientifique avant tout. On se moque bien des belles-lettres et de la culture artistique, on s'en moque à un tel point, monsieur, qu'en ce collège, dans la classe de seconde, je n'ai qu'un élève de grec, un seul ! Ne trouvez-vous point cela regrettable ? Car enfin y a-t-il rien de plus pacifique qu'un helléniste et le plus grand des maux qui nous accable, la guerre, ne disparaîtrait-il pas, si les physiciens et les chimistes voulaient seulement braquer leurs microscopes sur les textes de Platon pour humaniser leur esprit ?

Je n'eus pas le loisir de poursuivre cet entretien et j'allais quitter à nouveau le collège pour une heure quand je reçus le conseil d'aller feuilleter le bulletin officiel de l'enseignement secondaire : j'y devais trouver, paraît-il, des informations précieuses.

Je me rendis donc à la bibliothèque des professeurs et y découvris au hasard de ma quête dans les feuillets dudit bulletin d'intéressantes indications.

L'enseignement des langues vivantes est extrêmement codifié, par exemple. L'heure qui est de 55 minutes (5 minutes sont en effet réservées à chaque récréation) se trouve divisée de la façon suivante : 3 minutes exercices de prononciation pour échauffer la voix ; 12 minutes : interrogation portant sur la leçon précédente (classe de 10 ou de 20 élèves : même temps d'interrogation) ; 30 minutes : explication d'une nouvelle leçon ; 10 minutes : applications grammaticales. Et Rrran ! Après tout, si le service militaire est le même pour les Bretons et les Corses, pourquoi l'enseignement de l'allemand ne serait-il pas le même pour les Basques et pour les Alsaciens ?

Un coup d'œil au programme suffit à me convaincre que l'on continue d'étudier le type allemand à travers Frédéric II et Bismarck et l'Anglais à travers Cromwell et Victoria.

Les directeurs, les principaux (pour les appeller par leur nom) ne jouissent pas, comme c'était le cas autrefois, d'une situation privilégiée et ne connaissent pas, non plus, le repos. Il y a maintenant des inspecteurs généraux d'internat qui surveillent leur gestion et gare à leur arrivée, inattendue presque toujours. Un principal est, de nos jours, tenu de noter ses professeurs, comme celui-ci note ses élèves ; les éléments d'appréciation de la valeur d'un « enseignant » comprennent, entre autres, la ponctualité, la serviabilité et le rayonnement à l'extérieur comme à l'intérieur de l'établissement. On croit rêver en lisant cela.

Je n'ai pas poursuivi ma lecture ; j'ai remis le bulletin officiel sur le rayon et j'ai laissé venir à moi les fantômes du temps passé : un vieux prof. d'allemand, royaliste, qui nous parlait du roi en classe et nous bottait le derrière quand nous plaisantions ; un distingué latiniste, royaliste lui aussi, amoureux de l'autorité et ne badinant pas avec la paresse ; le prof. de math. redouté ; le prof. de sciences chahuté ; toute la pléïade des répétiteurs et surveillants et, de l'autre côté, la « clientèle », les potaches, ceux qu'il fallait former, les sauvages à civiliser — et quand je les ai confrontés avec les vivants, ceux d'aujourd'hui, j'ai pu faire deux constatations pénibles :

La première, c'est que la belle liberté dont on jouissait autrefois va, s'effritant. On a organisé les loisirs tout aussi bien que le travail des enfants ; on surveille de très près le citoyen professeur, et on ne lui laisse aucune initiative maintenant. Toute originalité dans l'enseignement est une fraude.

La seconde, c'est que tout compte fait, les matières enseignées peuvent être quelconques si elles ne sont pas subversives, et que ce qui a de l'importance aux yeux de l'Etat-Moloch, c'est surtout l'apprentissage de la discipline ; sous le prétexte de donner de l'instruction, il se charge de l'éducation de ses futurs serviteurs. Après tout, il pourrait aussi bien mettre au programme l'étude des langages australiens que la psychologie des escargots quand on considère à quoi l'on destine les élèves :

Ça f'ra des conscrits des jours de r'vision,
Traînant leu' drapieau par tous les bordels,
Des soldats à fout'e aux goul's des canons

Pour si peu qu'les grous ayint d'la querelle,
Des bûcheux en grippe aux dents des
[machines,
Des bons citoyens à jugeotte d'ouée :
Pousseux d'bull'tins d'vote et cracheux
[d'impôts,
Des cocus devant l'Eglise et la Loué...

Gaston COUTÉ : *L'Ecole.*

Et quand, attristé, j'ai quitté le petit collège cherchant déjà le remède à tant de maux et à tant de souffrances, j'ai entendu la lourde porte redire dans un bruit sourd les mots qu'elle dit à chaque écolier sans qu'il les entende toujours : « Liberté, révolte ! »

LIBERTAS.

Chez les barbares

LE 25 avril dernier, M. François Mauriac, de l'Académie Française, terminait son article du Figaro *par ces mots que nous n'hésiterons pas à qualifier d'historiques : « Les garçons de France déclarent la paix au monde; mais la mort vaut mieux que l'asservissement à un empire totalitaire et asiatisé. »*

Je veux bien que l'article couvrait de ridicule un « Fils du Peuple » pour qui nous n'avons point de tendresse et qui pourrait tout aussi aisément que M. Mauriac porter au crédit de son propre compte, en la modifiant quelque peu, l'opinion de son confrère en journalisme.

Mais je demande : « Quand donc les vieillards cesseront-ils de faire bon marché de la vie des jeunes hommes ? »

Un vieillard, lorsqu'il se double d'un académicien et d'un propriétaire foncier est généralement un monsieur confortablement installé dans son fauteuil et passant des heures nombreuses en méditations que l'on souhaiterait profitables. Or, il est singulier de constater que le vieillard, une fois terminée sa rumination, ne se délecte rien tant qu'à la perspective de l'étripement des générations qui le suivent. Il trouve toujours à celà d'excellents mobiles : patriotiques, royalistes, républicains, démocratiques, voire prolétariens. Oui, prolétariens : une honorable vieille dame communiste ne disait-elle pas un jour à Giono son enthousiasme en présence de la « volonté de sacrifice » qui animait les komsomols qu'elle venait de passer en revue ? Et le « fils du peuple » nous dira que le sacrifice pour Staline a une autre allure que l'égorgement au profit de Truman et des financiers de Wall-Street. Nous aurons le mauvais esprit de considérer celà comme « bonnet blanc et blanc bonnet » et qu'il ne doit pas plaire davantage aux garçons de France de mourir pour Staline que pour un libéralisme dont ils peuvent chaque jour éprouver les méfaits.

M. Mauriac en tient pour la pérennité du système qui lui vaut rentes confortables, jouissance euphorique de ses héritages, congratulations de ses pareils en égoïsme et respectabilité, et qui réserve à trente-cinq millions de ses compatriotes, sous forme de salaires âprement disputés, la moitié du revenu total du pays, l'autre moitié allant, bien entendu, dans sa majeure partie, entre les mains des bons amis de M. Mauriac.

Les « garçons de France » ne savent probablement pas de quelle manière ils pourraient couper au sacrifice que leur demande M. Mauriac au profit du libéralisme et M. Thorez en faveur de l'ami Joseph. Nous nous efforçons ici de leur proposer quelques solutions. Elles vont nécessairement à l'encontre des intentions de l'un et l'autre de ces messieurs, puisqu'elles surclassent trumanisme et stalinisme, c'est-à-dire capitalisme privé et capitalisme d'Etat, pour accorder à tous les hommes la propriété de tous les bien de la terre dans l'indivision; l'accession à tous les domaines de la connaissance sans distinction de race, de caste, de confession; l'égalité matérielle intégrale dans l'abondance illimitée des subsistances ; tout l'effort humain étant mis à la disposition des travaux constructifs et toute œuvre destructrice étant définitivement bannie.

Utopie, n'est-ce pas, Monsieur l'Académicien, n'est-ce pas, Monsieur le Fils du Peuple ?

Mais qui donc disait que l'utopie d'aujourd'hui est toujours la vérité de demain ?

Robert PROIX.

REVUE DES LIVRES par Serge

Raymond ASSO : *Le Sixième Evangile.* (Ed. La Plaque tournante, 5, rue Pigalle, Paris.)

Un bien beau livre que ce sixième Evangile que Raymond Asso dédie à Gandhi, « le plus humain des enfants des hommes depuis Jésus ».

Raymond Asso ne croit guère à la réalisation de la Paix par la création d'un Etat mondial. Ce serait, dit-il, la violence, l'esclavage, la sueur et le mensonge sur le plan mondial !... Ce n'est pas l'Etat qu'il faut refaire. C'est l'homme ! Et l'homme, ça se refait doucement ! Un par un, il faut les prendre, et non par milliers écrits sur des registres !... Et il ne faut pas leur parler avec des cartes et des statuts, mais avec des mots très simples !

Ferreira DE CASTRO : *Les Brebis du Seigneur.* (La Plaque tournante.)

Henry Poulaille, qui a fait l'excellente préface de ce roman traduit du portugais par Louise Delapierre, voit avec raison dans cette fresque qui atteint une extraordinaire intensité, une œuvre maîtresse, la meilleure peut-être de cet écrivain qui a puisé ses rudes leçons dans une vie qui connut l'esclavage des émigrants en forêt vierge de l'Amazone et les longues années de vagabondage sans pain.

A travers la vie des protagonistes de ce roman, c'est le problème de la misère qui est évoqué en termes émouvants. La vie sans horizon, toujours déçue dans ses plus petits espoirs, des travailleurs de « l'alpage » et des filatures. C'est une œuvre puissamment humaine qui mérite d'être largement diffusée.

Marquis DE SADE : *Les Crimes de l'Amour.* (Le Sagittaire, 390 fr.)

Ces historiettes, contes et fabliaux ne sont pas, à vrai dire, marqués de cet esprit lubrique que l'on prête assez facilement à Sade. La littérature pseudo-américaine a dépassé de loin cette timide pornographie d'un siècle qui se piquait de garder quelque élégance. Ce qui fit ranger de Sade parmi les « esprits sataniques », c'est surtout son irrespect pour les mœurs et les institutions établies, y compris les institutions religieuses qui ne le lui ont pas pardonné.

Randolph ROBBAN : *Si l'Allemagne avait vaincu.* (La Tour du Guet, 420 fr.)

L'auteur présente lui-même son livre comme une œuvre de « haute fantaisie ». Disons que cette fantaisie comporte, sous les apparences de la satire, une philosophie de l'histoire singulièrement réaliste et propre à faire penser ceux qui aiment avant tout que la pensée s'élève au-dessus des mesquineries et des plats conformismes qui font toute la laideur du monde.

Léon GILOT : *Manifeste humanitaire.*

L'auteur de ce manifeste se propose de rassembler les valeurs morales de tous les milieux en vue de l'utilisation pacifique du progrès technique. (Envoi contre 15 francs en timbres, adressés à L. Gilot, 10, rue Pillore, à Rouen.)

Marcel JOUHANDEAU : *L'Imposteur.* (285 fr., Grasset.)

Un livre curieux sur les malentendus conjugaux. L'auteur cite en exergue cette pensée de Bossuet qui avait, a-t-on prétendu, quelque expérience de la question : « *Les mariages sont aussi souvent un supplice qu'une douce liaison; on est une dure croix l'un à l'autre et un tourment dont on ne peut se délivrer. Unis ou séparés, on se tourmente mutuellement.* » (Elévations sur les mystères, ch. XI.)

Cahiers des amis de Han RYNER. (3, allée du Château, Pavillons-sous-Bois.)

Dans le dernier numéro, Marcel Ner rapporte de curieux souvenirs familiaux sur le « prince des conteurs » et Louis Simon commente certaines « histoires littéraires » des plus intéressantes.

Docteur FOUQUÉ, de Lyon : *Malthus et l'amour.* (Ed. des Deux Sabots, 11, rue Guisarde, Paris.)

Un livre courageux, qui fera scandale parmi les partisans du lapinisme intégral.

NOTA. — Paul Rassinier, qui a tout récemment publié *Passage de la Ligne* (Ed. Bressanes), met actuellement la dernière main à *Regard sur la littérature concentrationnaire,* qui paraîtra vraisemblablement en octobre.

LA RÉVOLTE DE 1870

par Henri PERRUCHOT

En 1870, Frédéric Nietzsche a vingt-six ans et s'engage dans sa destinée en méditant sur l'origine de la tragédie ; Arthur Rimbaud a seize ans et, les poings aux poches, prélude à sa fulgurante annonciation poétique ; Paul Gauguin a vingt-deux ans et patrouille dans les mers du Nord sur le *Jérôme-Napoléon,* à bord duquel il fait son service militaire. Aucun de ces trois hommes ne soupçonnera jamais l'existence des deux autres. Tout les distingue entre eux apparemment : leur origine, leur culture, leur milieu, leurs préoccupations. Le premier, philosophe, est Allemand. Il passera sa vie à spéculer, dans la haute Engadine ou à Venise, ou à Gênes, ou à Nice, sur le secret des civilisations, avant de sombrer dans la folie. Le second, poète, appartient aux grises Ardennes. En trois brèves années, il écrira, de seize à dix-neuf ans, son œuvre de voyant, puis, l'injure à la bouche, claquera la porte au siècle et ira faire fortune au Harrar. Le troisième, d'origine mêlée, sera d'abord banquier, connaîtra l'aisance bourgeoise, avant de devenir peintre et d'aller, tour à tour, planter son chevalet en Bretagne, à la Martinique, en Océanie. Un regard plus attentif aurait pourtant vite fait de découvrir entre ces trois hommes une parenté essentielle. Mettre côte à côte *Zarathoustra, Une Saison en Enfer* et le *D'où venons-nous ?* de Gauguin, c'est faire éclater immédiatement l'évidence de cette parenté, qu'accusent encore l'indifférence ou la colère dont ces œuvres, à leur naissance, sont accueillies. On ne les comprend pas, ou on les comprend trop bien — au moins instinctivement. Que sont-elles ? Un cri d'angoisse. Un cri de révolte.

Où allons-nous? demande Gauguin dans sa fameuse toile tahitienne. Vers le temps du nihilisme, répond Nietzsche. Vers le « temps des assassins », répond Rimbaud, vers « cette religieuse après-midi d'orage sur l'Europe ancienne où cent hordes iront ». Ces prédictions catastrophiques ne seraient que bizarres, inattendues, si elles ne traduisaient la réalité profonde d'une époque qui a horreur de la lucidité parce qu'elle a besoin de la cécité pour survivre. Cette époque se croit stable, et plus encore se veut stable. Les jours noirs de la Commune et de la répression versaillaise ont soldé de sang la chute du second Empire. Le monde craque. Mais la société bourgeoise qui règne sur ce monde refuse de se rendre à l'évidence. Elle tient à son ordre qui lui donne la première place, et l'impose en opprimant, réduisant au silence des milliers et des milliers d'individus. Son ordre social est un ordre moral. Elle poursuit les écrivains qui, comme Flaubert ou Baudelaire, montrent à ses yeux trop d'indépendance à l'égard des vertus dont elle fait parade ou qu'elle exige. Aux écrivains et aux peintres, elle demande de proposer en exemple ses vertus et de l'assurer dans sa conviction que, selon le mot de Leibniz cher au Docteur Pangloss, tout est vraiment pour le mieux dans le meilleur des mondes. Elle n'est pas sans avoir l'intuition, vite étouffée, de sa fragilité, du mensonge qui la rend possible : d'où son instinctive horreur pour tout ce qui peut troubler sa certitude. Les pages écrites ou peintes qu'elle approuve propagent toutes une imagerie bien pensante où l'ouvrier réduit à la misère puise, dans l'oppression subie, des motifs non pas de colère mais de reconnaissante soumission, où les enfants sont toujours pleins de grâces et de docilité, où le mariage est toujours un Eden sentimental, où l'armée se mon-

tre sous l'aspect de rutilantes et héroïques charges de cavalerie ou bien sous celui d'innocentes beuveries de pioupious en quartier libre, où chiens et chats ne sauraient vivre qu'en parfaite intelligence, où tout est mignard, véniel, amusant ou monumentalement historique. Après avoir lorgné d'un regard, que l'on s'efforce de rendre indifférent, naïades et sorcières partant pour le sabbat, ondines et chasseresses hypocritement pudibondes dans leur costume haut monté, on quitte le Salon l'esprit rasséréné, persuadé que ce monde est bien tel qu'il se présente et tel qu'il se veut, qu'il est vraiment la Civilisation. On oublie les taudis ouvriers, les condamnés politiques qui pourrissent sur les pontons de M. Thiers ou agonisent dans l'exil, les colères qui grondent, les luttes sans merci pour l'argent, les hypocrisies de la vie religieuse qu'alimente une foi dérisoire et confortable, les hypocrisies des sentiments figurés et non vécus. On oublie que tout est faux, artificiel dans cette société, qu'elle ne se sauve provisoirement du désastre qu'en éludant arbitrairement par la force qui contraint à cet ordre, par les conventions morales qui en suggèrent la nécessité, les conséquences du déséquilibre tragique qui, dans tous les domaines, porte contre elle condamnation. Elle appelle fatalement une révolution, sociale, morale, intellectuelle. Déjà les révoltes fermentent. Le déséquilibre social provoque les révoltes déjà commencées, toujours éteintes mais sans cesse rallumées, des classes opprimées. Le déséquilibre psychique provoquera la revision des idées morales admises, qui seront lentement dynamitées au cours des prochaines décades ; c'est le procès de la morale qu'ouvrira Nietzsche dans sa révolte philosophique ou, plutôt, antiphilosophique. Partout, c'est retrouver une réalité authentique, profonde, humaine sous l'épaisseur des préjugés, des conventions, des règles et des catégories, qui fera le fondement de la Révolution. Le déséquilibre majeur qui existe alors entre les fins de l'art, l'humanité sensible dont il lui faut se nourrir, et les asservissements auxquels le plie la société bourgeoise pousse aux avant-gardes de cette révolution les vrais artistes. Les grands artistes de l'époque vivent tous une vie dramatique et constamment menacée, ils sont tous en butte aux sarcasmes et à la haine parce qu'ils sont les pionniers de cette révolution, qui n'épargnera rien. Pionniers de cette révolution, ils en sont fatalement les martyrs.

« J'ai senti que s'émancipait ma consscience dès les jours où s'émancipèrent mes yeux. » Cette parole de Pissarro révèle la nature véritable de la révolution picturale dont les impressionnistes, Gauguin, Van Gogh et Cézanne, seront les héros et qui a ses correspondantes dans les efforts de Nietzsche, de Rimbaud et des chercheurs de nouvelles formules sociales. La valable peinture de l'époque est un défi à la société qui la voit naître. Les réactions de cette société à l'égard de cette peinture, qui trouble son sommeil, et lui est une menace, seront inévitablement violentes. La vie de Gauguin, plus encore que celles d'un Van Gogh ou d'un Cézanne, est de ce point de vue extrêmement significative. Van Gogh est un mystique quasi hors du siècle, que les déboires, les insultes atteignent malaisément. Cézanne abrité du besoin, après de premiers combats, se retire de la lutte et poursuit à l'écart, silencieusement, ses recherches plastiques. La vie de Gauguin se profile tout différemment. Gauguin a d'abord occupé l'une des situations-clefs de la société bourgeoise, celle de banquier. Il est marié, père de cinq enfants lorsque, à trente-cinq ans, il devient Gauguin. Jusqu'à sa mort, il ne perdra pas l'espoir de convaincre, d'obtenir le succès qui lui permettrait de prouver qu'il n'a point eu tort. Il restera en contact permanent avec les hommes de son temps, ne se doutant pas ou se doutant à peine qu'il est un reproche vivant pour ceux qu'il voudrait convaincre, qu'il est à leurs yeux le scandale même. Il compte naïvement sur son génie, qu'il ne méconnaît pas, pour arracher son acquiescement à une société qui le maudit et à

qui, précisément, son génie est insupportable. Lui qui apporte le glaive, il désirerait la paix. La paix est impossible. Ce sera le drame de Gauguin, sur la destinée de qui pèse le trop lourd passif de ses trente-cinq premières années dans le siècle et qu'accablent les liens sentimentaux qu'il a noués au cours de ces années.

Pour bien comprendre le pourquoi de cette irréductible opposition, il faut saisir en profondeur la signification réelle de la peinture admirée de l'époque, miroir de la société bourgeoise. Les artistes que le public applaudit et qui, chaque année, exposent leurs œuvres au Salon, lequel se tient — c'est un parlant symbole — dans le Palais de l'Industrie, les Bouguereau, les Rochegrosse, les Falero, les Berne-Bellecour, les Schlesinger, les Jean-Paul Laurens, se soucient moins de peindre vraiment que, très étroitement anecdotiques, de faire avec emphase, on l'a vu, le panégyrique des sentiments conventionnels, tranquillisants, où se repose cette société. L'homme n'intéresse pas cette société ou, bien plutôt, l'effraie. Elle n'ose l'affronter. Une étonnante pruderie règne partout, dans les mœurs comme sur les toiles. Les peintres sont prodigues en dames déshabillées et vertueuses, qui représentent l'une la Gloire, l'autre la Justice, celle-ci l'Amour Conjugal et celle-là le Devoir (les majuscules sont de rigueur). Ce monde rougirait de la volupté. Mais, prenons-y garde, de même que les décences de façade dissimulent des intimités plus troubles, une sensualité refoulée s'épanche, en se travestissant, en tant de chair étalée à la prude symbolique ou idylliquement rassurante. Il n'est pas indifférent de remarquer que quelques-uns des motifs féminins exploités par les peintres de l'époque seront plus tard littéralement repris par une certaine peinture surréaliste, délibérément psychanalytique. Le corps féminin en ces deux peintures aux desseins opposés est présenté dans des poses identiques, avec les mêmes artifices dans le vêtement qui, tantôt montre, tantôt dérobe, tantôt souligne, avec les mêmes intentions sensuelles, inconscientes ou tout au moins inavouées chez les peintres officiels, voulues et sciemment exploitées chez les peintres surréalistes. N'oublions pas que nous vivons alors le temps des beautés fatales, des demi-mondaines dont les charmes cachés sous les tulles et les taffetas agissent comme des poisons. Psychanalyser un tableau de ce temps dénoncerait aussitôt la contradiction qui existe entre l'étalage sentimental, le conformisme du convenable, les apologies redondantes ou niaises de la vertu et la réalité vécue de l'époque qui, dans l'ordre sensuel et à l'étage social où s'en créent les normes, ne connaît qu'adultères mondains, ménages à trois, vieux beaux que seuls excitent les fruits verts, innovations pathologiques ou duplicités de bon ton par lesquelles se débrident les refoulements ou s'apaisent les insatisfactions.

La peinture officielle sent le cabinet de ministre ou l'alcôve. Elle est sanglée dans les principes comme les messieurs en haut de forme le sont dans leurs redingotes. On y étouffe. L'homme n'y existe pas. C'est pour retrouver l'homme, ses sensations, ses vérités, que les impressionnistes transportent leur chevalet en pleine nature. Ils ouvrent toutes grandes les fenêtres de l'art, qui agonise par manque d'air, je veux dire : d'humanité authentique. Quand, se détournant du faubourg Saint-Germain, les peintres émigrent dans les campagnes d'Ile de France, ils n'accomplissent pas là un simple et banal déplacement géographique ; ils consomment en fait la rupture d'avec la société bourgeoise. Ils s'évadent de ses normes et de ses bienséances. Ils s'évadent de son mensonge. Ils la condamnent.

Que cherchent-ils ? L'homme, l'âme perdue de l'homme. Les voyages de plus en plus lointains de Gauguin, qui l'entraînent d'abord en Bretagne, puis à la Martinique, enfin dans les îles océaniennes, n'ont pas d'autre mobile. Gauguin part à la découverte de terres d'où la civilisation soit absente, où l'homme soit encore lui-même. Il va en Bretagne parce que la Bretagne est « cette vieille et dure terre de l'extrême-Occident, que peuplent des êtres primitifs, simples, fidèles à leurs coutumes et à leur langue », parce que « la civilisation s'y brise comme la mer se brise sur les rochers des côtes », que « le passé y survit, intact comme le sol rude ». Il va à la Martinique afin de se plonger dans « la lumière violente des tropiques », dans « une nature sauvage,

dont rien ne calme la luxuriance » (1). Il va à Tahiti parce que le *Mariage de Loti,* qu'il a lu, lui laisse croire qu'il trouvera dans l'île lointaine un paradis épargné. Le tragique de la destinée de Gauguin est de partout se heurter à ce qu'il fuit, de partout surprendre l'envahissement, la perversion de la civilisation. Pont-Aven deviendra vite un séjour impossible. Les indigènes de la Martinique sont déjà souillés. Le mal a gagné l'univers. « La civilisation, hélas ! triomphait, écrit Gauguin dans *Noa-Noa,* évoquant ses débuts tahitiens. Soldatesque, négoce et fonctionnarisme. Une tristesse profonde s'empara de moi. Avoir fait tant de chemin pour trouver cela, cela même que je fuyais. Le rêve qui m'amenait à Tahiti était cruellement démenti par le présent. C'était la Tahiti d'autrefois que j'aimais. Et je ne pouvais me résigner à croire qu'elle fût tout à fait anéantie, que cette belle race n'eût rien, nulle part, sauvegardé de sa vieille splendeur. » Gauguin s'enfoncera à l'intérieur de Tahiti, gagnera plus tard la Dominique, poussé par cette soif de l'homme. Dans cette soif mal apaisée, toujours plus torturante, dans cette volonté d'éloignement mal récompensée, toujours plus impérieuse, réside l'unité de la vie de Gauguin et, si j'ose dire, son étonnante progression dramatique. « Si fort que je sois abattu, je n'ai pas coutume de quitter la partie sans avoir tout tenté, et aussi l'impossible », déclare Gauguin. Il tentera effectivement tout pour réaliser son rêve, découvrira la vie indigène, deviendra un indigène parmi les indigènes. « La civilisation s'en va petit à petit de moi, notera-t-il avec satisfaction. Je commence à penser simplement, à n'avoir que peu de haine pour mon prochain, — mieux, à l'aimer. J'ai toutes les puissances de la vie libre, animale et humaine. J'échappe au factice, j'entre dans la nature. Avec la certitude d'un lendemain pareil au jour présent, aussi libre, aussi beau, la paix descend en moi... Ce silence, la nuit, à Tahiti, est encore plus étrange que le reste. Il n'existe que là, sans un cri d'oiseau pour troubler le repos. Par ici, par là, une grande feuille sèche qui tombe, mais qui ne donne pas l'idée du bruit. C'est plutôt comme un frôlement d'esprit. Les indigènes circulent souvent la nuit, mais pieds nus et silencieux. Toujours ce silence. Je comprends pourquoi ces individus peuvent rester des heures, des journées assis sans dire un mot et regarder le ciel avec mélancolie. Je sens tout cela qui va m'envahir et je me repose extraordinairement en ce moment. Il me semble que tout ce trouble de la vie en Europe n'existe plus et que, demain, toujours sera la même chose, ainsi de suite, jusqu'à la fin. » Le monde que Gauguin a quitté ne le quittera pas pour autant. La société le traquera jusqu'à sa mort. Poursuivi par les récriminations de Mette, sa femme, perpétuellement promis à la faim et à la maladie, objet de haine, il succombera, accablé, la mort dans l'âme, perclus et crachant le sang, et condamné au surplus à trois mois de prison et mille francs d'amende pour diffamation.

La peinture pour Gauguin n'est un but en soi qu'accidentellement, par voie de conséquence. Elle est avant tout un moyen de recherche, un instrument métaphysique. Lorsqu'il donne sa démission de la banque Bertin, Gauguin ne s'engage pas dans une nouvelle carrière, celle de peintre. Il le croira peut-être, aura sans doute besoin de cette illusion pour affronter la misère qui l'attend. Non, en donnant sa démission de la banque Bertin, ce sont des vœux mystiques que Gauguin prononce. A l'heure où l'Eglise est plus que jamais la complice du pouvoir, où plus rien au monde ne représente l'Esprit, Gauguin va peindre pour quêter l'Esprit. Il est l'oblat d'un dieu inconnu, la victime sacrificielle de l'humanité abandonnée. Chacune de ses toiles marque les étapes, douloureuses mais rayonnantes de foi, d'une Passion. Le *Christ jaune* peint en Bretagne, le *Ia Orana, Maria de* 1891, le *Golgotha* de 1894, le *Vairumati* de 1897, le *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* de 1898, les *Seins aux Fleurs rouges* de 1899, le *Paysage breton* qu'il laisse en mourant inachevé sur son chevalet sont les témoins visibles, et éternels, de cette Passion de l'Homme.

« J'ai voulu établir le droit de tout oser », écrit un jour Gauguin à son ami Daniel de Monfreid. Le droit de tout oser dans l'ordre plastique comme dans l'ordre humain, dans l'ordre de ce pèlerinage aux sources que fut sa vie. En ou-

(1) Gauguin, sa vie ardente et misérable.

vrant les fenêtres de l'art, les impressionnistes ont ouvert à l'homme le chemin de sa libération et de son exaltation, — de son épiphanie. Après Gauguin, on verra les peintres céder, avec une fiévreuse et féconde curiosité, aux appels de l'archaïque, — de ce qui n'est pas la civilisation. « Quand mes sabots retombent sur ce sol de granit, dit Gauguin en son premier séjour breton, j'entends le son sourd, mat et puissant que je cherche en peinture. » Ce son mat et sourd, il est celui-là même que, dans sa naïveté, voudra le Douanier Rousseau — le Douanier Rousseau qui prenait peur à voir les tigres qu'il peignait, — celui-là même que les peintres surprendront dans l'art nègre ou dans l'art brut. Tous les efforts ultérieurs des peintres tendront à une désintellectualisation ou, s'il m'est permis de forger ce néologisme, à une renaturalisation, car la désintellectualisation a pour premier objet de faire sauter cette carapace de préjugés, de conventions qui immobilisent l'homme, tarissent sa vitalité, absorbent le peu qu'il en reste en une existence artificielle, mécanisée par les convenances et les guides du savoir-vivre. Le retour à l'homme est un retour à l'état de vérité.

Cet état de vérité ne saurait évidemment se confondre avec l'état de nature cher aux philosophes du dix-huitième siècle. « C'est vrai, c'est à l'Eden que je songeais », s'exclame Rimbaud. Mais cet Eden n'est pas celui du bon sauvage, l'Eden naïf de Jean-Jacques Rousseau ou de Bernardin de Saint-Pierre. Il est celui de l'homme vrai, débarrassé des habitudes paralysantes et de tout ce qu'elles impliquent d'impureté compensatoire. « Un jour, ai-je raconté dans le livre que j'ai consacré au peintre, Gauguin a besoin, pour une sculpture, d'un fût de bois de rose. Il part pour la forêt avec Jotéfa, un jeune homme, son premier ami maori, afin d'y choisir un arbre et d'en rapporter le tronc. L'indigène marche devant lui, balançant son corps d'éphèbe, presque féminin. A la vue de ce corps d'une peau chaude, l'artiste se sent envahir d'un trouble désir, auquel il serait tout près de succomber, si ne le retenait un subit écœurement. Il se maîtrise, saisissant à quel point il n'est pas encore un « sauvage », combien il est encore corrompu, combien il ne mérite pas encore de vivre nu. Est-ce le vêtement qui, chez le civilisé, a provoqué l'impureté, ou est-ce l'impureté qui a motivé le vêtement ? La nudité, ici, chez ces êtres primitifs, laisse parfaitement pures les relations des deux sexes, « éliminant des mœurs (c'est Gauguin qui parle) toute idée d'inconnu, de privilèges mystérieux, de hasards ou de larcins heureux — toute cette livrée sadique, toutes ces couleurs honteuses et furtives de l'amour chez les civilisés ». La franchise physique de l'indigène est innocence, ignorance du péché. L'Occidental taxe d'impudeur ce qui est au-delà de toute pudeur, — une naïveté originelle d'avant le bien et le mal que l'Européen ne peut même plus concevoir ». C'est précisément à un Eden des au-delà du bien et du mal que songe Gauguin, que songe Rimbaud. La tâche qu'ils s'assignent, et que mêmement s'assigne Nietzsche, est « d'enterrer l'arbre du bien et du mal », de retrouver la nudité de l'homme et celle de Dieu. Gauguin, dans ses écrits, a des paroles tout aussi dures que celles de Rimbaud pour le « siècle à mains », pour le monde « où chacun est un porc ». Il aspire à Dieu, mais non pas à tel ou tel dieu que dresse tel ou tel dogme dans le ciel de l'homme : à ce dieu d'une présence si pressante que l'homme n'ose plus le désigner par quelque nom que ce soit, ne saurait l'adorer autrement que par le silence. « Nous avons épuisé ce que la parole peut dire, murmure Gauguin à la Dominique, et nous demeurons en silence. Je regarde les fleurs immobiles comme nous. J'écoute les grands oiseaux suspendus dans l'espace et je comprends la *Grande Vérité !* » Du bout de ses pinceaux, Gauguin a touché Dieu, le corps palpable de Dieu. Une nouvelle conscience naît à l'homme avec lui.

Il serait vain de séparer l'expérience de Gauguin des expériences parallèles de Nietzsche, de Rimbaud ou de Van Gogh. Mystique, la substance intime de la vie de Van Gogh l'est même peut-être plus profondément, plus exclusivement. Parler du Van Gogh peintre sans rappeler le Van Gogh qui fut évangéliste dans le Borinage revient à fausser totalement l'image du peintre aux tournesols. Van Gogh est devenu peintre pour les mêmes raisons qui, à un moment, le firent évangéliser les mineurs. Il a cessé d'évangé-

liser à l'instant où il s'est aperçu que le dieu dont on le chargeait de répandre la foi parmi les mineurs du Borinage n'était — ce sont ses propres mots — qu'un « dieu empaillé ». Lui aussi, comme Gauguin, il a senti la nécessité de fuir l'Europe. Le Japon l'envoûtait. Il partit pour le Japon, s'arrêta en Arles où, dans la campagne incendiée, il trouva Dieu. Poursuivre le voyage devenait inutile pour Van Gogh. La Provence fut son Japon. L'aventure de Rimbaud constitue une variante assez intéressante à l'expérience commune. Son « entreprise mystique d'auto-déification », ainsi que la définit en des termes excellents Claude-Edmonde Magny, se termine par l'échec. Avec une lucidité effrayante, l'adolescent de Charleville a vu, dès sa seizième année, quelle était la véritable nature du problème qui se posait : « Quel travail ! s'écriait-il. Tout à démolir, tout à effacer dans ma tête ! Ah ! il est heureux, l'enfant abandonné au coin d'une borne, élevé au hasard, parvenant à l'âge d'homme sans aucune idée inculquée par des maîtres ou par une famille, neuf, net, sans principes, sans notions — puisque tout ce qu'on nous enseigne est farce ! — et libre, libre de tout ! » Par son « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens », Rimbaud a essayé d'échapper à lui-même, au monde qui l'avait façonné, dont il portait en lui la marque peut-être indélébile. *Une Saison en Enfer,* ce dialogue cruel entre le Dieu de son baptême et les virilités nouvelles qu'il avait voulu incarner, est l'aveu de son échec. « Quelquefois, je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée ! Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! »

« Il faut que, de nos jours, les écrivains catholiques les plus distingués aient oublié leur catéchisme pour avoir voulu ranger Rimbaud au nombre des prophètes, remarque François Porché dans son *Verlaine tel qu'il fut...* Sa tragédie est une volonté de rupture, une tentative désespérée... pour échapper à la souillure de la faute sans l'absolution, au péché originel sans le secours du baptême. » Les Rimbaud, les Gauguin, les Van Gogh inaugurent une métaphysique qui est, très exactement, une négation du métaphysique. Nul dogme avec eux n'est possible. Ils ne peuvent concevoir la vie que comme un élan irrépressible qui entraîne l'être aux cimes de lui-même. « Je hais la nullité, la demi-route, s'exclamera Gauguin aux derniers jours de sa vie. Il me faut tout. Je ne peux, mais je veux le conquérir. Laissez-moi prendre haleine et, remis, m'écrier : « Verse, verse encore ! », courir, m'essouffler et mourir follement. Sagesse, que tu m'ennuies, bâillant sans cesse ! » En Bretagne, Gauguin a voulu, dans sa candeur, faire présent à une église de village d'une de ses toiles, dont le sujet, croyait-il, était religieux, la *Vision après le Sermon.* La *Vision après le Sermon,* dont Octave Mirbeau dira plus tard qu'elle est d'un art « si compliqué et si primitif, si clair et si obscur, si barbare et si raffiné », peut faire illusion à Gauguin. Elle ne trompe pas l'homme d'Eglise à qui Gauguin a choisi de l'offrir, et qui naturellement la refuse, s'en détourne comme d'une œuvre perverse. Les Rimbaud, les Gauguin, les Van Gogh ont dépassé toute hérésie. Leur aventure entraîne des conséquences autrement graves que celles d'une banale hérésie. Avec eux recommence la tentative prométhéenne. Ils ambitionnent, et par les seuls moyens de l'homme, de reconquérir le paradis terrestre. Ils rejettent comme dépouilles usées les humiliations et les macérations, renient les commandements et les interdictions, passent outre à toutes les distinctions entre le bien et le mal, à tel point, si je puis faire cette comparaison, que s'enfoncer dans la crapulerie, se rouler dans l'ordure comme Rimbaud, ou se hausser à la pureté comme l'Eric du *Maître d'Homme,* revient au même lorsque les expériences se déroulent sur un plan aussi élevé. Cet abandon et cette négation constituent un véritable théotropisme. L'homme s'efforce vers Dieu, non plus en lui offrant la prière et les supplications d'un corps et d'une âme également misérables, mais en cherchant à

s'identifier à lui. L'homme aspire à détruire, ou plus exactement à sublimer sa part animale, il aspire à l'expression la plus dense de sa part divine, il aspire à se diviniser. Il est lui-même Dieu. Le péché cesse d'avoir une réalité. Le bien et le mal se confondent, perdent leur valeur morale pour ne plus conserver que celle que leur confère la façon dont ils sont accomplis. « Votre œil bleu du Nord, écrivait Gauguin au Suédois Strindberg, regardait attentivement les tableaux pendus aux murs. J'eus comme le pressentiment d'une révolte : tout un choc entre votre civilisation et ma barbarie. Civilisation dont vous souffrez. Barbarie qui est pour moi un rajeunissement. Devant l'Eve de mon choix, que j'ai peinte en formes et en harmonies d'un autre monde, vos souvenirs d'élection ont évoqué peut-être un passé douloureux. L'Eve de votre conception civilisée vous rend et nous rend presque tous misogynes ; l'Eve ancienne qui, dans mon atelier, vous fait peur, pourrait bien un jour vous sourire moins amèrement. Ce monde, que ne saurait peut-être retrouver ni un Cuvier, ni un botaniste, serait un paradis que j'aurais ébauché seulement... L'Eve que j'ai peinte, *elle seule,* logiquement peut rester nue devant nos yeux. La vôtre, en ce simple état, ne saurait marcher sans impudeur et, trop belle *peut-être,* serait l'évocation d'un mal et d'une douleur. »

La discussion demeure possible avec l'hérétique. Le veau gras attend toujours d'être immolé pour le retour de l'enfant prodigue. Mais quel dialogue reste-t-il possible entre la société et les révoltés de 1870. Ils propagent l'effroi comme une race nouvelle. Ils seront maudits, seuls, jusqu'au bout, incompris certes, mais surtout redoutés. Ils prophétisent pour l'avenir on ne saurait trop dire quel cataclysme planétaire, quelle fin des temps. « Rien n'est vanité, à la science, et en avant ! », crie l'Ecclésiaste moderne », dira Rimbaud. Quelle annonciation redoutable cachent ces paroles sibyllines ? On ne méprise pas ces hommes : on les hait. Ils se sont mis d'eux-mêmes au ban de la société, sont les « loups maigres sans collier » dont parle Degas à propos de Gauguin, et que nul ne saurait jamais domestiquer. Les injures qu'ils reçoivent, leur existence misérable, leur tragique solitude résultent de leur vœu initial. Ils ont voulu retrouver, découvrir l'homme, ils ont voulu retrouver, découvrir Dieu : d'avance, ils ont accepté le martyre.

Ils en sont parfois accablés comme Jésus le fut de sa croix. Cette croix est la rançon de leur révolte. Ils savent bien au fond d'eux-mêmes qu'ils ne pourront jamais y échapper, que leurs plaintes sont vaines. « Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ? » soupire Rimbaud. « Pourquoi suis-je si misérable ? » se lamente Gauguin. En l'un de ses moments d'extrême découragement, Gauguin, timidement, suggère à Daniel de Monfreid que le mieux pour lui serait peut-être de quitter l'Océanie et de rentrer en France. Monfreid, avec un sûr instinct, lui répond, s'opposant à son projet : « Vous êtes cet artiste légendaire qui, du fond de l'Océanie, projette ses œuvres déconcertantes, inimitables, œuvres définitives d'un grand homme pour ainsi dire disparu du monde. Vos ennemis ne disent rien, n'osent vous combattre, n'y pensent pas : vous êtes si loin ! Vous ne devez pas revenir. Vous ne devez pas leur ravir l'os qu'ils ont aux dents... Vous jouissez de l'immunité des grands morts... Vous êtes passé dans l'histoire de l'art. » Gauguin est passé dans l'histoire des hommes. Il est le héros légendaire — Daniel de Monfreid le dit bien, — des premiers temps de la résurrection de l'homme. Il restera en Océanie pour y mourir, piétiné, son exemple interni, flamboyant comme une aurore.

Dans l'œuvre de Gauguin, il y a une toile plus admirable, plus poignante que toutes celles peut-être qu'il nous donna jamais : le fameux *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* On se souvient des circonstances où cette toile vit le jour. En 1898, Gauguin, à Tahiti, ébranlé au tréfonds de lui-même par le décès de sa fille Aline, mourant de faim, décide de mettre un terme à ses jours si le courrier de France ne lui apporte pas quelque argent. Avant de mourir, il veut peindre une grande toile qui, en fait, aura quatre mètres cinquante sur un mètre-soixante-dix et où il livrera comme son testament spirituel. La toile terminée, le courrier de France arrivé et, ainsi que Gauguin l'a prévu, son espoir d'améliorer sa situation matérielle une fois de plus déçu, il part pour la montagne s'empoisonner avec de l'arsenic. Dans le *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où al-*

lons-nous ?, les circonstances étant telles, on serait en droit de s'attendre à du désespoir. Il n'en est rien. Je ne connais pas de toile plus sereine, plus lyriquement exaltante. Cette toile est un épanouissement de vie fraîche, neuve, lavée de rosée et de joie. « Un monde meilleur se prépare où la nature suivra son cours; les hommes vivront au soleil, sachant aimer », écrivait une fois Gauguin à son ami Schuffenecker. Aux pires moments de leur détresse, Nietzsche, ni Rimbaud, ni Gauguin n'ont abdiqué leur espoir qu'un jour l'homme verrait un monde où l'homme serait l'homme. Ils ont été ces « chasseurs d'énigmes, du matin au soir aux aguets sur les monts », dont parle Nietzsche lui-même, ces « premiers-nés et prémices du siècle survenant. » « Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes », assurait Rimbaud.

Quelle circulation d'air dans toutes ces toiles de Gauguin ! Les corps, les objets y ont une extraordinaire densité. Ils *existent*. Le peintre de génie réinsère l'homme dans la nature, lui imprime une vie puissante et oubliée, il le rend à sa réalité terrestre. « Elle était de haute stature, et le feu du soleil brillait dans l'or de sa chair, tandis que tous les mystères de l'amour sommeillaient dans la nuit de ses cheveux », notait le peintre de Vairumati.

GAUGUIN : ce gigantesque panneau au fronton d'un édifice officiel, national, ce fut la première chose que, en juillet 1949, je vis, alors que, venant des Invalides, je traversais la Seine pour gagner l'Orangerie où se tenait l'exposition du centenaire. Je songeais au Gauguin bafoué, ridiculisé, meurtri, traqué comme une bête, aujourd'hui ressuscitant et voyant ce panneau géant. En eût-il été heureux ? Je ne crois pas. Je crois plutôt que de sa bouche eût fusé un rire de sarcasme et de douleur. Ces grandes lettres l'eussent poignardé comme elles me poignardaient. Je pouvais à peine retenir mes larmes en parcourant les salles de l'exposition. Je ne réussissais pas à m'arracher à la contemplation de l'énorme toile qu'est le *D'où venons-nous ?...* maintenant enfermée dans un lourd cadre doré, protégée, surveillée par des fonctionnaires en casquette. Je la voyais, cette toile, reposant dans la pauvre case de Gauguin, dans la fraîcheur atroce de sa nouveauté, la nuit où il partit pour la montagne se suicider. Si calme, si grandiose, si illuminée de vérités retrouvées, et pourtant née de la plus pathétique élaboration, dans la détresse la plus cruelle. Maintenant, l'on monte la garde devant elle. Elle est un trésor de l'humanité. L'humanité l'eût déchiquetée il y a cinquante ans ; aujourd'hui, l'on condamnerait à la chaise électrique qui seulement oserait y appuyer le doigt. Et je voyais dans l'un des derniers portraits que Gauguin fit de lui-même ce regard lourd, grave, pesant d'éternité. Ce regard d'au-delà des hommes. Ce regard pesant de quelque chose de plus lourd que la douleur... D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? Cette triple interrogation, c'est à lui-même que Gauguin l'adressait en ces jours dramatiques où il avait, croyait-il, bu jusqu'à la dernière goutte son calice, et cette triple interrogation eût pu se résumer en celle-ci : Pourquoi suis-je né parmi ces hommes ? Par quelle ironie du sort ai-je été jeté sur cette planète, parmi ces êtres misérables et absurdes ? Pourquoi ? Pourquoi suis-je moi ? (Cet éternel cri des victimes propitiatoires de l'humanité.) Pourquoi cette insolite destinée ? Et pourquoi, malgré tout, cette joie qui fuse, triomphante, impériale ?...

Là-bas, très loin, en Europe, au nœud d'énigmes qu'était cette question, répondait le philosophe errant des montagnes de la haute Engadine et de la côte ligurienne. Pareillement solitaire, pareillement stoïque en son exceptionnel et tout pareil destin, le prophète de Sils-Maria, balayant de son regard de conquérant les terres en sourde gestation de la vieille Europe, clamait, ivre d'avenir, de l'air trop riche de l'avenir : « Enfin, l'horizon est ouvert, nous pouvons nous lancer à tout risque ; enfin, tous les défis de la connaissance sont maintenant permis ; enfin, la mer, notre pleine mer se découvre étale devant nous. Et peut-être la mer ne fut-elle en aucun temps, comme aujourd'hui, *la pleine mer.* »

Directeur-Gérant : JEAN BÉRINGER.

Imprimerie MACLÉVAL,

11, Rue Mouraud, Paris XXe

Dans un mois le numéro spécial sur les enfants des hommes

C'est avant les vacances, c'est-à-dire le mois prochain, fin juin, que paraîtra notre numéro consacré à la défense de l'enfance et de l'adolescence.

Que sera-t-il ? Nous ne le savons pas encore exactement. Cela dépendra d'ailleurs en grande partie de nos collaborateurs qui se sont déjà mis à l'ouvrage et m'ont communiqué, pour la plupart, les lignes générales de leur intervention. Je devine que l'éducation dans la famille et à l'école tiendra une place importante dans ce débat. Ce souci s'explique pour une revue qui, ayant horreur du robot, veut l'homme maître de lui, libre de son cœur comme de son intelligence ; pour une revue qui, ne sacrifiant pas au bluff de la démagogie, apprécie la qualité avant la quantité à une époque surtout où le bon sens devient si rare et où agir à tort et à travers est le fait courant de foules abusées par de trompeuses apparences et des charlatans multicolores.

Beaucoup d'entre nous, ici, appartiennent à la classe des pauvres, celle qui traîne toujours le boulet, et je prie le lecteur de croire que nul mépris envers la multitude n'entre dans notre propos ; mais notre pitié et notre solidarité ne vont pas jusqu'à nous la faire suivre dans l'ornière où elle patauge, dans la boue où elle s'enlise, dans le sang de toutes ses plaies où elle risque d'engloutir avec elle toute la destinée humaine ; notre esprit égalitaire, notre désir de justice, notre vision des réels dangers que court le monde nous font, au contraire, rester sciemment sur la berge afin de pouvoir tendre la main à qui en a besoin.

C'est dans cette intention encore que, nous adressant tout spécialement aux parents et aux éducateurs professionnels, nous leur dirons : Faites des hommes de ces enfants, de vrais hommes, que chacun d'eux ait l'âme d'un véritable pionnier en révolte contre la condition inhumaine imposée à tant d'êtres qui, sous le poids de leurs malheurs, regardent plus souvent du côté du cimetière que vers le ciel. — L.L.